MIROIR DU MOYEN ÂGE

MIROIR DU MOYEN ÂGE

AU-DELA DE LA PERSE ET DE L'ARMENIE

L'Orient latin et la découverte de l'Asie intérieure

Quelques textes inégalement connus aux origines de l'alliance entre Francs et Mongols (1145-1262)

par

Jean RICHARD

Membre de l'Institut
Professeur émérite à l'Université de Dijon

BREPOLS

© 2005, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means,
electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise,
without the prior permission of the publisher.

D / 2005 / 0095 / 9
ISBN 2-503-51712-9

INTRODUCTION

L'apparition des Mongols, surgissant dans les premières décennies du XIII[e] siècle des profondeurs de l'Asie, a changé le destin de l'Europe orientale. Elle a en même temps ouvert aux Européens de l'Ouest les routes de l'Asie. Depuis la fin de l'époque romaine, des peuples venus des steppes s'étaient succédé, pénétrant à plusieurs reprises, plus ou moins profondément, dans l'espace européen où plusieurs d'entre eux s'étaient implantés. Les Occidentaux ne s'étaient guère préoccupés de s'informer des causes de ces migrations et de leur lieu d'origine. Les derniers venus, les Turcs Qiptchaq, que les Russes appelaient Polovtses et les Byzantins Comans, étaient apparus au XI[e] siècle ; ils avaient inquiété les frontières des pays slaves, fourni des mercenaires aux Byzantins et aux Allemands, et ils s'étaient ouverts au christianisme ; on n'avait pas pour autant cherché à les mieux connaître. Des Scandinaves s'étaient aventurés sur les chemins qui menaient aux terres gouvernées par les Samanides de Samarkand : ceci n'avait pas davantage attiré l'attention sur les espaces qu'ils avaient parcourus.

La première campagne mongole, celle qui avait bousculé les Comans et leurs alliés russes en 1222, n'avait pas inquiété l'Occident. Les envahisseurs étaient venus du Caucase et avaient rencontré leurs adversaires non loin de la mer d'Azov ; et ils étaient repartis dans leur lointain pays. Le royaume de Hongrie en avait profité pour s'étendre sur les territoires de la confédération comane, et les premiers missionnaires dominicains y avaient trouvé un terrain d'évangélisation. Ce sont toutefois ces missionnaires qui ont découvert, en recherchant la légendaire Grande Hongrie, pays d'origine des Magyars, les régions voisines de l'Oural, et l'un d'eux, Julien, a apporté les premières nouvelles concernant une nouvelle incursion des « Tartares ». Ceux-ci, ayant soumis les peuples des steppes, arrivaient précisément en 1237 chez les Grands-Hongrois. Ils allaient poursuivre leur avance en direction de l'Ouest.

Cette fois, sous la conduite d'un petit-fils de Gengis-khan, Batu, ils ont dévasté la Russie, la Pologne, la Hongrie ; ils sont arrivés jusqu'aux portes de Vienne et aux rives de l'Adriatique avant de se replier sur le pays qui gardera le nom de Qiptchaq et qui devient le siège d'une de leurs dynasties. L'Occident a éprouvé une vive inquiétude et même des moments de panique. Il s'est posé de multiples interrogations et divers témoins ont apporté des réponses plus ou moins satisfaisantes. Mais c'est l'envoi par le pape Innocent IV, en 1245, de religieux chargés de s'informer des intentions des Mongols et de leur proposer la foi chrétienne qui a donné au premier des grands voyageurs, le Franciscain Jean de Plancarpin, lequel partit de Kiev, l'occasion de pénétrer profondément dans l'espace eurasiatique : il assista même au couronnement du *qaghan* Güyük en pleine Mongolie. La curiosité inquiète qui se manifesta à son retour a valu à son *Historia Mongalorum* une grande diffusion, d'autant que le Dominicain Vincent de Beauvais y eut largement recours pour introduire dans son encyclopédie historique des données toutes nouvelles sur les Mongols.

Quelques années plus tard, c'est un autre Franciscain, Guillaume de Rubrouck, que son zèle missionnaire a lancé sur les routes qui l'ont amené jusqu'au cœur du pays mongol. Bien que moins largement diffusé que la relation de Plancarpin, son récit de voyage, celui d'un excellent observateur, connut un certain succès. Mais c'est seulement par son témoignage que nous connaissons un voyageur qui l'avait précédé et qui lui a communiqué des indications sur sa route : le chevalier Baudouin de Hainaut, lequel avait selon toute apparence été chargé de porter au *qaghan* les marques d'obéissance de l'empereur Baudouin II de Constantinople, dont les troupes s'étaient heurtées aux Mongols en 1242 et qui avait vraisemblablement tenu à faire sa paix avec ceux-ci. On sait seulement qu'il avait lui aussi atteint la Mongolie, sans doute en passant par la Crimée.

Les informations ainsi recueillies paraissent avoir suffi aux Occidentaux, d'autant que la menace mongole, encore sensible autour de 1260, s'est atténuée. Les pays gouvernés par la Horde d'Or se sont largement ouverts aux marchands venus d'Occident, déjà familiers avec les ports de la Mer Noire, et aussi aux missionnaires. C'est par là que les frères Polo ont entrepris le voya-

ge qui devait les mener jusqu'en Chine, et ces relations se sont poursuivies pendant près d'un siècle.

★

Le tableau n'est pas le même quand on le considère à partir des colonies implantées en Orient par la Première Croisade. Celles-ci s'étaient constituées aux dépens de puissances musulmanes dont la principale était le sultanat seljuqide qui avait son centre en Perse et qui exerçait son hégémonie aussi bien sur le patrimoine des khalifes abbassides de Bagdad que sur les émirats arabes ou turcs de Syrie et de haute Mésopotamie ; le plus redoutable adversaire des Francs, l'atabeg de Mossoul, était le représentant du sultan. De ce fait, l'horizon de ces derniers était limité aux domaines du sultan et essentiellement aux plus proches d'entre eux ; ils ne pénétraient pratiquement à l'intérieur que par accident. La captivité a été le lot de beaucoup, et elle s'est traduite pour la majorité des captifs par une réduction en esclavage qui a conduit, selon certains chroniqueurs de la croisade, un grand nombre d'entre eux « au-delà de la Perse et de l'Arménie », jusque dans le Khorassan, d'où quelques-uns auraient pu revenir grâce à la charité de chrétiens orientaux. Des ambassadeurs ont visité les souverains musulmans et des chevaliers ont été servir dans les armées musulmanes comme dans celles des Géorgiens (de la même façon sans doute que ceux qui s'étaient mis au service des Byzantins) : ces aventures personnelles ne semblent pas avoir permis d'apprendre beaucoup de choses sur les pays lointains.

Mais dans les terres gouvernées par les Musulmans comme dans les possessions des Croisés, les chrétiens indigènes représentent une part importante de la population, majoritaire en plusieurs régions. Et cet élément chrétien s'étend beaucoup plus loin : le christianisme, surtout sous la forme que les Latins appellent nestorienne, s'est diffusé à travers toute l'Asie centrale, où il a même conquis les chefs de certaines tribus turco-mongoles qui ont été soumises par Gengis-khan. Les chrétiens orientaux entretiennent entre eux des relations qui passent à travers les frontières. Ainsi le patriarche des Syriens occidentaux (dits jacobites) réside-t-il parfois à Edesse, en pays franc, parfois à Mardin, en terre musul-

mane, en maintenant ses liens avec ses ouailles. Les Lieux Saints attirent les pèlerins de tous les rites, et ils trouvent à Jérusalem des coreligionnaires qui desservent les sanctuaires. La libération de ceux-ci a valu aux Francs des sympathies que l'on discerne au travers des élégies qui déplorent la prise de la Ville Sainte par Saladin, en 1187. Et nombreux sont les marchands chrétiens qui fréquentent les marchés de la côte en venant de Mésopotamie. Les informations filtrent donc, et les Francs sont à même de les recueillir sans prendre la peine de se rendre en pays musulman. Il en est de même du côté de l'Egypte. Alexandrie et Damiette reçoivent de nombreux marchands italiens, mais c'est seulement en conversant avec des pèlerins maghrébins revenant de la Mecque sur un navire chrétien que l'auteur d'un portulan a appris l'existence et le nom du détroit de Bab-el-Mandeb. Les marchands chrétiens n'ont pas accès à la Mer Rouge.

Ainsi est-ce sans nul doute par des chrétiens orientaux qu'un évêque latin de Syrie du Nord a appris la victoire remportée par le khan des Qara-Khitaï sur un sultan seljuqide ; ses informateurs le lui ont présenté comme un chrétien, de surcroît désireux de se porter au secours de Jérusalem, et c'est ainsi qu'Otton de Freising a connu le nom du Prêtre Jean, figure qui est entrée dans l'imaginaire des Occidentaux après sans doute celui des Francs d'Orient. Cette figure légendaire a donné lieu à la rédaction de la fameuse *Lettre du Prêtre Jean à Manuel Comnène,* mais les Francs n'ont pas cherché à entrer en rapport avec ce souverain si bien disposé à leur égard. Son royaume, il est vrai, se situait, selon l'expression du chroniqueur, « au-delà de la Perse et de l'Arménie », c'est-à-dire dans ce vaste ensemble que l'on désignait, faute de le connaître davantage, par un terme emprunté à la nomenclature de l'Antiquité, « l'Inde », sur lequel les notions sont des plus vagues.

A nouveau, au temps de la Cinquième Croisade, les Croisés apprennent qu'un souverain chrétien, que beaucoup ont identifié au Prêtre Jean, vient de détruire l'empire du sultan qui régnait sur la Perse et d'autres pays plus lointains, et qu'il a l'intention de venir au secours de Jérusalem. Or, alors qu'ils avaient pris contact avec la reine de Géorgie pour l'inciter à se joindre à la croisade (mais il est vrai que son royaume n'était pas au-delà de la Perse et de l'Arménie...), ils n'ont fait aucune tentative pour

le joindre. On entend parler, autour de 1237, de sévices infligés par les Tartares aux Arméniens et aux Géorgiens, et les Musulmans eux-mêmes appellent à l'aide : même passivité.

Il a fallu, pour que les choses changent, que le danger se rapproche des terres franques. C'est lorsque les Mongols menacent Antioche, en 1243, que l'on commence à s'émouvoir. Et c'est alors qu'apparaissent les ambassades, qui seront en même temps des voyages de découverte. C'est ici aussi Innocent IV qui prend l'initiative, dans la perspective de la préparation du concile de Lyon où la question tartare sera à l'ordre du jour : il envoie des ambassadeurs chargés de messages pour les prélats orientaux appelés à reconnaître la primauté pontificale, mais également de lettres pour les chefs des armées mongoles, en vue de les inciter à renoncer aux hostilités. Ce sont des Dominicains : André de Longjumeau va parcourir la Syrie et la haute Mésopotamie ; Ascelin de Crémone paraît avoir traversé la Turquie et la Géorgie, et tous deux ont porté leurs messages aux Mongols. Mais, à la différence de Plancarpin et de Rubrouck, ils n'ont pas poussé plus loin. Ascelin a été invité à se rendre en Mongolie ; il a refusé, apparemment pour s'en tenir à la lettre de ses instructions.

Néammoins la narration de voyage qu'a écrite un compagnon d'Ascelin, Simon de Saint-Quentin, a accumulé les informations, d'abord sur la Turquie, mais surtout sur les Mongols et leurs mœurs. Son *Historia Tartarorum* a paru assez riche de données nouvelles, complétant celles de Plancarpin, pour que Vincent de Beauvais lui ait emprunté de nombreux chapitres : tout ce qui reste de son œuvre. André de Longjumeau, par contre, dans l'état actuel de nos connaissances, ne paraît pas avoir mis par écrit le récit de son voyage ni son témoignage sur les Mongols, et c'est l'interrogatoire que lui a fait subir le chroniqueur anglais Mathieu Paris qui nous a conservé celui-ci, tandis que les lettres qu'il rapportait au pape nous permettent de jalonner son itinéraire.

Vers la même date, le roi de Petite-Arménie, qui avait accepté de faire acte de soumission aux Mongols, décide d'envoyer son frère, le connétable Smbat, à la cour du grand-khan. Or les liens de la dynastie héthoumienne avec les grandes familles franques étaient assez étroits pour que le connétable d'Arménie envoie de Samarkand à ses parents francs une lettre où il leur raconte son voyage et où il leur fait part de ce qu'il a appris. Saint Louis

réside à ce moment à Nicosie : copie de la lettre de Smbat est envoyée en France, et Vincent de Beauvais la juge assez instructive pour la transcrire, elle aussi, dans son *Speculum*. Qui réunit ainsi une masse appréciable d'informations sur un peuple et un empire qui se révèlent à ce moment. Et grâce auquel le Moyen Age connaîtra assez bien l'un et l'autre.

En même temps, et toujours à la faveur de la présence du roi à Chypre, le gouverneur mongol de la Perse adresse à celui-ci une missive où il manifeste ses bonnes intentions à son égard. Ici l'intervention de son entourage chrétien est évidente. Mais la conséquence inattendue est que le roi de France se décide à envoyer un ambassadeur à Karakorum : ce sera André de Longjumeau, et le roi lui remet de précieux cadeaux destinés au souverain mongol. Mais, pas plus que précédemment, nous ne possédons de relation de son voyage ; nous savons seulement, par Joinville, que Saint Louis fut très déçu par la réponse faite à son envoyé et, par Rubrouck, que l'on avait très mal pris les avances d'un roi qui ne faisait pas acte formel de soumission.

C'est encore de Terre Sainte, et pendant le séjour du roi, que Rubrouck partit pour l'empire mongol. Mais son voyage se place sur un plan essentiellement missionnaire ; il a pris la route de Constantinople et des pays septentrionaux, et son voyage n'intéresse pas directement l'Orient latin, même s'il s'est achevé à Acre. C'est toutefois lui qui, pendant son séjour à la cour mongole, où il a fréquenté de près le clergé nestorien, a appris qu'une nouvelle offensive menaçait le Proche-Orient ; le *qaghan* Möngke, en effet, avait délégué ses pouvoirs à son frère Hülegü avec mission de resserrer le contrôle mongol sur les états qui avaient reconnu la souveraineté du grand-khan sans matérialiser pour autant leur obéissance, et d'étendre cette souveraineté sur ceux qui ne l'avaient pas reconnue. Ce qui était l'acte de naissance de ce que Marco Polo allait appeler « la seigneurie des Tartares du Levant ».

Le nouvel Ilkhan - tel fut le titre que prirent les membres de cette dynastie - était l'époux d'une chrétienne et il retrouva dans son nouveau gouvernement ces chrétiens qui avaient déjà constitué l'entourage de son prédécesseur, parmi lesquels sans doute certains de ces secrétaires qui avaient antérieurement servi les princes musulmans. Möngke avait stigmatisé la conduite de l'un d'entre eux, ce David qui était venu en ambassade auprès

de Saint Louis, en le traitant de « menteur », parce qu'il lui imputait la responsabilité d'une démarche qui ne répondait pas à la doctrine de domination totale qui était celle de l'état mongol, en recherchant une entente avec les Francs. Mais il semble que Hülegü, qui fit montre d'une grande faveur envers les chrétiens, devait adopter une politique plus proche de celle qui s'était déjà manifestée en 1248, au moins après ses premières expériences.

Quant aux Francs d'Orient, leur attitude à l'égard du nouveau pouvoir trahit leurs hésitations. Le prince d'Antioche, adoptant la politique du roi d'Arménie, se rallie à Hülegü et l'accompagne pendant sa campagne de Syrie de 1260, au grand scandale des barons d'Acre qui observent une neutralité favorable au sultan d'Egypte dont la victoire sur le corps d'occupation mongole a été facilitée par cette neutralité. Néanmoins ceux-ci se sont décidés à prendre contact avec l'Ilkhan. Et c'est une nouvelle ambassade, encore confiée à des Dominicains, sous la conduite de David d'Ashby, ambassade dont nous ne connaissons l'accomplissement que par ce qui nous reste du petit traité de David sur *Les faits des Tartares* et par un rapport adressé en 1274 au concile de Lyon...

Que ce soit par David et ses confrères ou par d'autres personnages, parmi lesquels un Jean le Hongrois qui fut peut-être un de ces aventuriers qui vont se mettre au service des Mongols, ou encore sous l'influence de ses conseillers chrétiens, Hülegü fut amené à infléchir sa politique, et la lettre récemment découverte par M. Meyvaert a montré comment, sans se départir de la prétention de la dynastie gengiskhanide à exercer une domination sur le monde entier, il entendait associer le roi de France aux campagnes qu'il avait l'intention de mener contre les Egyptiens, en promettant aux Francs de leur restituer Jérusalem - et en se référant au somptueux cadeau qu'André de Longjumeau avait jadis apporté à Karakorum. Cette offre de coopération militaire répondait ainsi aux aspirations qui, depuis un siècle, s'étaient plus ou moins consciemment exprimées de la part de chrétiens orientaux à propos du roi David et du Prêtre Jean : la mise au service des défenseurs de la Terre Sainte des forces de souverains eux-mêmes chrétiens, ou bien disposés envers le christianisme, venant d'au-delà de la Perse et de l'Arménie....

Dès lors les ambassades vont se succéder pour tenter de réaliser ces objectifs. Les chrétiens orientaux y participeront - et parmi

eux l'évêque Barsauma qui se rendit à Paris et à Bordeaux en 1288. Mais d'autres voyageurs s'engagent sur les mêmes chemins, et avant tout les marchands et les missionnaires auxquels les routes qui mènent à la Chine et à l'Inde comme l'Asie centrale deviendront familières. La connaissance de ces pays éloignés se précise, et le XIV[e] siècle voit éclore toute une littérature de voyages dont le célèbre *Livre des Merveilles* constitue le plus beau témoignage.

Il reste que ce sont les voyageurs du siècle précédent, ceux qui ont informé les Francs de ce qui se passait au-delà de leur horizon forcément limité, ceux qui ont assuré des ambassades difficiles dans un monde inconnu, qui ont frayé la voie à ces auteurs de récits réels ou imaginaires, parmi lesquels Jean de Mandeville tient une place éminente. Les relations de Plancarpin et de Rubrouck sont célèbres. Il nous a semblé que ceux de leurs émules, bien moins connus ou presque ignorés, méritaient d'être évoqués.

★

C'est Paul Pelliot, quelques mois avant sa mort, en 1945, qui nous avait fait venir à l'Institut, sans doute parce que René Grousset lui avait appris que nous préparions, pour un mémoire de l'Ecole française de Rome, une étude des missions catholiques en Orient. Il nous proposa de reprendre un travail jadis ébauché par Auguste Molinier : l'identification et l'édition des chapitres empruntés par Vincent de Beauvais à l'*Historia Tartarorum* de Simon de Saint-Quentin. Ce travail, poursuivi au cours des années, en fonction des temps libres que nous laissaient une carrière professionnelle et l'achèvement de nos thèses de doctorat, aboutit en 1965 à la publication dans la collection des *Documents pour servir à l'histoire des croisades* d'une édition critique de ce qui pouvait être attribué à Simon. On nous avait dès lors incité à mettre ce texte à la portée d'un plus large public par le biais d'une traduction. Celle-ci a été longue à venir.

Là-dessus, un autre document avait retenu notre attention, et lui aussi nous a accompagné au long des années, en nous donnant l'occasion d'en faire l'objet de communications à des congrès. C'était la *Relatio de Davide, regi Indorum,* texte jadis publié par Friedrich Zarncke et récemment réédité par M. Huygens. Ce

texte nous avait surtout intéressé par la description qu'il apportait de l'Asie intérieure et les identifications qu'il nécessitait. Ici aussi nous retrouvions Paul Pelliot qui s'était intéressé à ce document et aux autres textes qui, au temps de la Cinquième Croisade, témoignaient des contacts entre les Francs et les chrétiens orientaux dans le contexte de cette entreprise.

Le même Pelliot avait commencé à publier les premiers chapitres de ce qui devait devenir un livre sur *Les Mongols et la Papauté,* en s'attachant tout spécialement aux voyages d'André de Longjumeau. Nous avons poursuivi ces recherches, qui touchaient de près à celles que nous avions menées sur l'Orient des croisades, en étudiant en particulier les lettres d' Eljigideï et du connétable Smbat. La découverte de la lettre de Hülegü à Saint Louis nous avait amené à étendre ces recherches à ce que cette lettre nous apportait sur la naissance chez les Mongols de l'idée d'une alliance avec les Francs.

C'est ainsi que nous avons été amené à former le projet de réunir toute cette documentation sous la forme de ce volume où nous présenterons ces textes en les replaçant dans le déroulement de cette découverte progressive par les Latins d'Orient d'un monde qui leur était au départ presque inconnu dès que l'on dépassait certaines limites, celles qu'Otton de Freising définissait comme celles de la Perse et de l'Arménie. Nous avons retenu pour y figurer :

En premier lieu ce texte d'Otton de Freising lui-même, qui fait partie de sa chronique et qui évoque une conversation qu'il eut au cours de son séjour à Viterbe : c'est avec lui qu'apparaît, et l'image de ce Prêtre Jean appelée à hanter l'imagination des Occidentaux, et la notion de l'existence d'une chrétienté située quelque part dans l'Asie intérieure ; nous avons dit pourquoi la lettre attribuée à celui-ci, bien connue d'ailleurs par de nombreuses études, ne nous a pas paru devoir être retenue ici.

Vient ensuite la *Relation de David,* dont nous possédons deux versions, la seconde étant transmise dans deux copies différentes : elle représente une somme de connaissances, de source orientale, dont les Occidentaux n'ont pas été à même de tirer tout le profit qu'elle aurait pu apporter ; malgré une confusion initiale entre les personnages qu'elle mettait en scène, elle faisait pour le première fois apparaître, sans les nommer, les Tartares.

Les renseignements donnés à Mathieu Paris par André de Longjumeau ont fourni une première image, sans doute fort incomplète, mais dénuée d'hostilité, de ce qu'étaient les Mongols. Il n'en est pas de même pour l'*Histoire des Tartares* de Simon de Saint-Quentin qui, malgré un parti pris défavorable, a minutieusement observé les envahisseurs, leurs coutumes, leurs vêtements, leur tactique, et reconstitué l'histoire de leurs conquêtes dans le Moyen Orient, en s'attardant sur la Turquie seljuqide sur laquelle il apporte une documentation précieuse. Ses notations complètent utilement celles de Plancarpin, et c'est ce qui nous vaut d'avoir conservé ses chapitres grâce à Vincent de Beauvais. Le récit très coloré de la réception de l'ambassade dont il faisait partie ne manque pas de pittoresque.

La lettre du gouverneur de Perse, Eljigideï, à Saint Louis intéresse essentiellement les premiers contacts entre Mongols et Francs : c'est elle qui a incité le roi de France à rechercher des relations directes avec le *qaghan* en lui envoyant André de Longjumeau, dont la mission allait être évoquée quelques années plus tard par les Mongols eux-mêmes et jouer sans doute un certain rôle dans le rapprochement qu'ils opérèrent avec les Francs. Quant à la missive du connétable d'Arménie adressée à ses cousins francs, elle nous montre comment un Arménien très lié au milieu des Francs d'Orient a découvert de l'intérieur l'empire mongol, les traces de l'effroyable hécatombe qui avait accompagné la conquête, et la présence des chrétiens dans la contrée où il localisait la patrie des Rois Mages, sans perdre de vue la mission qu'il accomplissait en vue de lier plus étroitement le royaume arménien et le pouvoir mongol.

Quant à la lettre de Hülegü, elle expose à l'intention de Saint Louis la théorie politique et religieuse sur laquelle les Gengiskhanides fondaient leurs prétentions à la domination universelle, de façon à le convaincre d'adhérer à l'ordre qu'ils entendaient établir, non sans lui laisser entendre qu'on le considérait comme y étant déjà acquis, ce qui permettait de l'inviter à coopérer à la guerre d'extermination que le prince mongol voulait mener contre les Mamelouks. Et elle formulait expressément la promesse d'une restitution de Jérusalem, objet même de toutes les croisades et qui entrait aussi dans les perspectives des chrétiens d'Orient, comme cela ressortait des lettres rapportées par André

de Longjumeau, récemment remises en lumière par M. Claverie, que nous n'avons pas cru devoir reprendre ici.

Est-il nécessaire de dire que nous n'aurions pu réaliser notre projet sans de multiples aides ? Le vaste domaine que représentent l'Orient latin, l'Asie centrale et l'Extrême Orient mongol n'est accessible qu'à travers une documentation en diverses langues, que maîtrisait un Paul Pelliot et que nous ne prétendons pas atteindre directement. Cette documentation a été révélée, exploitée et expliquée par de nombreux savants de diverses nations dont on ne dira jamais assez quelle somme de reconnaissance nous leur devons. Plus près de nous, nous ne voudrions pas oublier la mémoire de ceux qui nous ont aidés et qui ne sont plus, Grousset et Pelliot tout d'abord, les Pères Loenertz et Fiey, Bertold Spuler, Karl Jahn, Claude Cahen et tant d'autres. Nos amis Denis Sinor, Dominique et Janine Sourdel, Edmund Bosworth, David Morgan, Robert Huygens, Claude et René Kappler, pour ne citer qu'eux, ont aussi droit à notre gratitude. Mais nous voudrions faire une place spéciale à la Permanent International Altaistic Conference dont les réunions annuelles ont été l'occasion de tant de rencontres où se sont nouées des amitiés et réalisés bien des échanges fructueux. Et nous avons trouvé auprès de nous les plus précieux des appuis. Qu'en soient remerciés notre femme et nos enfants, et tout spécialement Francis, Hélène et Agnès Richard , laquelle a pris une part si active à la réalisation matérielle de ce volume !

★

Il nous faut ici demander à nos lecteurs de nous pardonner de leur donner des traductions qui manquent souvent d'élégance : nous avons tenu à rester au plus près de textes latins qui sont bien souvent encombrés d'adverbes et d'incises qu'il ne nous a pas paru possible de tourner par des périphrases qui risquaient de dénaturer la pensée de l'auteur.

Il nous a aussi paru inutile de dresser une bibliographie complète. De nombreux ouvrages récents ont apporté de ces listes

* Nous remercions aussi bien vivement François Tainturier qui, à la dernière étape de ce travail, nous a prêté son aide pour la réalisation de nos cartes.

d'ouvrages et d'articles que nous nous sommes permis de signaler dans notre orientation bibliographique, en réservant nos références aux notes infrapaginales.

On ne saurait esquiver la question des transcriptions des mots orientaux. L'ampleur de l'aire géographique envisagée nous a empêché d'employer les systèmes adoptés dans chaque domaine linguistique et d'utiliser les signes diacritiques correspondants. Nous avons donc eu recours à des transcriptions approchées en adoptant des graphies proches de la prononciation française. Ainsi le *č* sera rendu par *tch*, le *ǧ* par *j*, le γ par *gh*, le *ä* par *e*, le *g* correspondant au son guttural dur, le *u* au français *ou* et le *ü* au français *u*.

Jean RICHARD

1. YE-LIU TA-CHE, UN « PRÊTRE JEAN » VENU DE CHINE AU SECOURS DE JÉRUSALEM

Les croisades ont marqué pour l'Europe occidentale le point de départ d'une découverte : celle d'un Orient qui n'était jusque là connu qu'à travers les écrits des auteurs de l'Antiquité, dans la mesure où les informations recueillies par ceux-ci avaient trouvé place dans les encyclopédies accessibles aux lettrés du haut Moyen Âge. Certes, des marchands, des ambassadeurs, des pèlerins avaient fréquenté l'empire byzantin, surtout dans sa partie proche de la mer Egée, les ports égyptiens et ceux de la côte syro-palestinienne ; les relations de voyage nous décrivent les pays qu'ils ont traversés et jusqu'à la péninsule du Sinaï ; le géographe Dicuil a appris par des compatriotes l'existence du canal reliant le Nil à la mer Rouge[1]. Mais déjà la Syrie intérieure est pratiquement inconnue, et les envoyés des Carolingiens qui ont atteint Bagdad sont surtout des Juifs qui avaient leurs contacts avec leurs coreligionnaires établis en Babylonie ; s'ils ont ramené avec eux le fameux éléphant offert par Harun al-Rashid à Charlemagne, ils ne paraissent pas avoir rapporté de données concernant les pays où ils se sont rendus[2]. D'ailleurs la curiosité ne semble pas encore éveillée à propos de ces pays lointains ; si tel pèlerin anglais, au temps du roi Alfred, a pu aller jusqu'au tombeau de saint Thomas, il n'a pas rapporté de son voyage quelqu'une de ces descriptions des merveilles de l'Inde qui ont connu à d'autres époques une telle vogue[3]. Et il faut nous résigner à ignorer par quelle voie

[1] Sur les voyages antérieurs aux croisades et les découvertes que font les voyageurs, cf. Richard HENNIG, *Terrae incognitae*, 2e éd., Leiden 1950, t. II. Les textes de Dicuil sont évoqués notamment p. 127-129.

[2] M. BORGOLTE, *Die Gesandtenaustauch der Karolinger mit den Abbasiden und mit den Patriarchen von Jerusalem*, München 1976 (Münchener Beiträge, 25).

[3] R. HENNIG, *op. cit.*, pp. 225-229 (vers 884).

le nom des Turcs est parvenu à l'auteur du récit du voyage du philosophe Æthicus qui les localise dans une île de l'Océan septentrional[4]. Ce que les écrivains byzantins, comme Cosmas Indicopleustès, ont dit de la navigation sur l'Océan Indien et des pays qui le bordaient n'est pas passé dans la littérature érudite des Occidentaux[5]. Et ceux-ci n'ont pratiquement pas de contacts avec les chrétiens d'Orient autres que les Byzantins, à une exception près, celle des Arméniens qui ont essaimé dans l'empire grec, mais aussi en Italie du sud et dans l'ancien empire carolingien, notamment au XI[e] siècle. Et pour les Occidentaux, le nom des différentes communautés chrétiennes d'Orient ne représente guère qu'un catalogue d'hérésies[6].

Pour que les choses changent, il a fallu que le pape Urbain II, reprenant un projet de Grégoire VII, déjà attentif avant lui à la catastrophe que représentait pour la chrétienté orientale, avant tout grecque et arménienne, le déferlement de l'invasion turque du XI[e] siècle, ait invité les chevaliers d'Occident à mettre leur force militaire au service de ces Chrétiens d'Orient, et que les armées de la croisade atteignent le continent asiatique. Certes, elles n'ont pas pénétré très profondément à l'intérieur de celui-ci, encore que la fondation du comté franco-arménien d'Edesse les ait fait s'enfoncer assez avant en Mésopotamie. Mais des contacts diplomatiques ont été pris avec des dynastes orientaux. Les chrétiens indigènes ont été découverts ; certains d'entre eux ont secondé ceux qui se regardaient comme leurs libérateurs, d'autres ont servi d'intermédiaires avec les princes musulmans, d'autres encore ont quitté leurs habitats pour s'établir en pays

4. D'AVEZAC, « Ethicus et les ouvrages cosmographiques intitulés de ce nom », *Mémoires présentés... à l'Académie des Inscriptions*, 1[e] série, II, 1882, p. 455-541 (sur les hypothèses concernant l'auteur, cf. G. BENT, dans *Lexikon des Mittelalters*, I, 1981, p. 192). Pour Aubry de Trois-Fontaines encore, les Mongols qui avaient vaincu les Comans et les Russes en 1222 auraient regagné leur pays en passant par les îles de la mer septentrionale (« cum audivissent Damietam esse perditam, per insulas maris prout melius potuerunt in patriam suam recesserunt ») : *MGH, SS* XXII, p. 912. Il reste donc fidèle à une image de l'Océan entourant la terre habitée et à proximité du « Caucase » des Anciens.

5. Un tableau très convaincant de la représentation de l'Asie dans la pensée occidentale : Axel KLOPPROGGE, *Ursprung und Ausprägung des abendländischen Mongolenbildes im 13. Jahrhundert*, Wiesbaden 1993, p. 19-70, avec une abondante bibliographie.

6. A.-D. von den BRINCKEN, *Die « nationes christianorum orientalium » im Verständnis des lateinischen Historiographie*, Köln-Wien 1973.

soumis aux « Francs ». Et la vie économique a vite repris ses droits : les marchands, souvent chrétiens, des pays de l'intérieur ont apporté leurs denrées sur les marchés où ils ont rencontré leurs homologues venus d'Occident. Le pèlerinage de Jérusalem, les contacts des chrétiens des rites orientaux avec les communautés monastiques établies en Palestine tout comme dans la Montagne Noire voisine d'Antioche, ont contribué à entretenir un courant de relations entre l'Asie intérieure et les régions côtières où se sont installés les Francs. Les contacts noués à Jérusalem même entre les chanoines latins du Saint-Sépulcre et les religieux géorgiens ont permis à l'un des premiers, le chantre Anseau, d'évoquer le roi David de Géorgie en qui il voit le gardien des passes du Caucase derrière lesquelles se trouvent les « peuples enfermés » par Alexandre dans ces montagnes ; ceux-ci représentent pour le monde civilisé un danger permanent. Cette information a nourri une légende qui avait encore créance au XIII[e] siècle ; nous nous sommes même demandé si le « roi David » n'avait pas pu devenir à la faveur de cette croyance une figure légendaire[7].

N'oublions pas non plus que bien des croisés, à commencer par les compagnons de Pierre l'Ermite et les survivants de l' « arrière-croisade » de 1101, ont connu la captivité qui les a conduits souvent fort loin en pays gouverné par les Musulmans ; certains d'entre eux ont pu se racheter, parfois avec l'aide précisément des chrétiens orientaux, et ainsi sont parvenus à la connaissance des Latins établis en Orient, et à travers eux de l'Occident, des noms et des faits nouveaux. Tel le nom du Khorassan, qui apparaît dans les récits de la première croisade, en particulier précisément à propos des prisonniers qui y ont connu l'esclavage, et qui a amené Guibert de Nogent à rechercher dans quelle mesure il correspondait au Caucase de la géographie de l'Antiquité[8]. Il fait figure de pays d'origine de ces Turcs auxquels les Croisés sont affrontés, ce qui correspond à une réalité : c'est effectivement le Khorassan, c'est-à-dire la vaste contrée comprise entre l'Oxus (l'Amou-Daria) et la mer Caspienne, le rebord du plateau iranien

[7] J. RICHARD, « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen-Age : Roi David et Prêtre Jean », dans *Annales d'Ethiopie*, 1957, p. 225-244.

[8] Guibert de Nogent, *Geste de Dieu par les Francs. Histoire de la Première Croisade*, trad. M.-C. Garand, Turnhout, 1998, p. 11 ; texte latin : *Dei Gesta per Francos et cinq autres textes*, ed. R.B.C. Huygens, Turnhout 1996, p. 83.

et les terres voisines de la mer d'Aral, qui avait été enlevé aux Ghaznévides par les premiers Seljuqides, entre 1038 et 1040, et qui a été le point de départ de leur expansion en direction de l'Asie mineure. Les Francs ont connu cet empire au moment de sa plus grande extension, et c'est lui qui leur a dissimulé l'existence des dominations situées plus à l'Est.

Reste que cette connaissance, encore très succincte, des pays de l'intérieur ne nous parvient qu'à l'occasion de certains événements qui ont frappé les chroniqueurs, comme la victoire remportée par le roi de Géorgie David II sur ses voisins musulmans auxquels il enleva Tiflis, victoire à laquelle avaient participé des chevaliers francs qui s'étaient mis à son service, en 1121[9]. En d'autres temps les convulsions qui agitent le Moyen Orient et à plus forte raison les pays de l'Iran ou du Turkestan ne retiennent pas l'attention de ces chroniqueurs, même si les princes qui gouvernent les états francs ont pu suivre la constitution de telle ou telle domination susceptible de menacer leur frontière, ou, devant de telles menaces, conclure des alliances avec des dynastes musulmans, comme ce fut le cas lors des expéditions montées par les atabegs de Mossoul[10]. Rois de Jérusalem, princes d'Antioche, comtes d'Edesse et de Tripoli ont vraisemblablement été plus attentifs à suivre les évolutions des politiques dans la proche Asie que les clercs : ceux-ci nous ont laissé le récit des évènements qui ont affecté les états latins sans dépasser beaucoup un horizon immédiat. Et il est probable que les princes et les prélats n'ont pas négligé de s'informer auprès des voyageurs chrétiens venus de l'Est : l'higoumène russe Daniel nous rapporte que le roi Baudouin I[er] de Jérusalem a remarqué sa venue en Terre Sainte à l'occasion d'un pèlerinage[11].

Le premier témoignage de cette transmission d'informations en provenance des chrétiens orientaux se place en 1145. Et c'est

[9] *Galterii cancellarii Bella Antiochena*, ed. H. Hagenmeyer, Innsbruck 1896, p. 113; trad. angl. par Th. Asbridge et S. Edgington, *Walter the chancellor's The Antiochene Wars*, Aldershot 1999, p. 169. Deux cents Francs, selon lui, combattaient dans l'armée de David II.

[10] M.A. KÖHLER, *Allianzen und Vorträge zwischen frankischen und islamischen Herrschern in Vorderen Orient*, Berlin -New York 1991.

[11] « Vie et pèlerinage de Daniel, higoumène russe. 1106-1107 », trad. de KHITROWO, *Itinéraires russes en Orient*, Genève 1889, p. 75-76 (Société de l'Orient latin. Série géographique, 5).

l'évêque de Freising Otton qui, dans sa chronique, nous l'a conservé. Il avait rencontré à Viterbe, en même temps que des envoyés du catholicos d'Arménie qui étaient venus consulter le pape Eugène III, un évêque de la principauté d'Antioche, Hugues de Nevers, évêque de Jabala, lequel était venu traiter d'affaires intéressant les difficultés du patriarcat d'Antioche avec Rome, et soumettre au pape ses propres revendications sur la dîme du butin fait sur les Musulmans. Et voici le récit qu'il nous a livré[12] :

Nous l'avons entendu se plaindre, avec des larmes, du péril où se trouvait l'Eglise d'outre-mer à la suite de la chute d'Edesse, et exprimer sa volonté de franchir les Alpes pour se rendre auprès du roi des Romains et des Francs en vue d'implorer son aide. Il racontait aussi que, cela fait seulement quelques années, un certain Jean, roi et prêtre, habitant au-delà de la Perse et de l'Arménie en Extrême Orient, lequel est, avec son peuple, chrétien, mais Nestorien, avait fait la guerre aux rois des Perses et des Mèdes, des frères appelés les Sanjar (*Saniardos*) et s'était emparé de leur capitale, Ecbatane, dont il a été fait mention plus haut. Comme ces deux rois étaient venus à sa rencontre avec des troupes de Perses, de Mèdes, d'Assyriens, on combattit pendant trois jours, dans l'intention de mourir plutôt que de fuir. Finalement le prêtre Jean (c'est ainsi qu'on a l'habitude de l'appeler), ayant mis les Perses en fuite, resta vainqueur à la suite d'une bataille très sanglante. Après cette victoire, disait-il, le prêtre Jean fit mouvement pour se porter au secours de l'Eglise de Jérusalem; mais, quand il arriva au bord du Tigre, comme il ne pouvait pas faire passer le fleuve à son armée faute de bateaux, il infléchit son

[12] Texte dans *MGH, SS* XX, p. 266. Ce texte a suscité une littérature abondante qui ne nous retiendra pas ici. Nous renverrons par commodité aux deux ouvrages les plus récents, celui d'A. KLOPPROGGE, *Ursprung*, déjà cité, et le recueil publié par Ch. BECKINGHAM et B. HAMILTON, *Prester John, the Mongols and the Lost Tribes*, Aldershot, Ashgate, 1996, où figurent la reproduction du mémoire fondamental de Fr. ZARNCKE, « Der Priester Johannes », publié dans les *Abhandlungen der philologisch-historische Klasse der kgl. sächsische Gesellschaft der Wissenschaften*, VII, 1879, p. 831-846 et 873-944, et celles de plusieurs études, dont l'important article de Ch. BECKINGHAM, « The Achievements of Prester John ».

chemin vers le nord, parce qu'il avait appris que dans cette région le fleuve gelait en hiver. Il y resta plusieurs années en attendant le gel, mais il ne put rien faire en raison de la température de l'air, et, comme il avait perdu beaucoup des siens à cause de ces conditions climatiques inhabituelles, il fut obligé de revenir chez lui.

On dit qu'il descend de cette ancienne race de ces mages dont il est fait mention dans l'évangile; que, gouvernant leur peuple, il jouit d'une telle gloire et d'une telle richesse qu'il ne se sert jamais que d'un sceptre d'émeraude. On affirme qu'il se proposait de se rendre à Jérusalem, parce qu'il était enflammé par l'exemple de ses ancêtres qui étaient venus adorer le Christ dans son berceau, mais qu'il en avait été empêché par la raison que nous avons dite.

Les faits auxquels l'évêque de Jabala se référait remontaient alors à quatre ans, et la bataille dont il parlait était celle qui avait opposé, le 9 septembre 1141, à Qatwan près de Samarkand, le sultan seljuqide Sanjar, dernier de cette dynastie à être maître du Khorassan, au chef des Qara-Khitaï, dont nous ne connaissons le nom que dans sa transcription chinoise, Ye-liu Ta-che[13]. Ce dernier avait fui Pékin en 1123, lorsqu'une tribu toungouse, celle des Djürchet, avait chassé du trône la dynastie des Liao, elle-même d'origine mongole et maîtresse de la Chine du Nord depuis plus d'un siècle. Ta-che avait réuni des éléments de son peuple, qu'on appela les Qara-Khitaï (Khitaï noirs) et les avait entraînés dans une migration qui les avait amenés jusque dans la vallée du Tchou, où il avait fondé un vaste empire en soumettant à sa suzeraineté les dynasties locales, ouigoures ou qarakhanides; c'est lorsqu'il avait voulu soumettre la Transoxiane qu'il s'était heurté au Seljuqide qui voulait lui aussi se rendre maître de cette contrée. Mais contrairement aux informations recueillies par Hugues de Jabala, il n'était pas chrétien; c'était un bouddhiste, d'ailleurs pénétré de culture chinoise. Il apparaît donc que c'est gratuitement que les informateurs des Francs lui ont prêté l'intention

[13] L'dentification a été définitivement établie par Charles E. NOWELL, « The historical Prester John », *Speculum*, 28, 1953, p. 435-445.

de se porter au secours des Croisés. Ce qui permet de penser que ces informateurs n'avaient pas été directement au contact des Qara-Khitaï, et qu'ils ont inventé de toutes pièces l'histoire de ce détour par la haute vallée du Tigre qui aurait permis à l'armée du Prêtre Jean de traverser le fleuve. Il est très vraisemblable que ces informateurs étaient des chrétiens de Mésopotamie, entretenant des relations avec les Francs.

Le grand intérêt de ce texte est qu'il nous apporte pour la première fois la mention de ce personnage mythique qu'on appelait le Prêtre Jean. On a beaucoup écrit sur celui-ci, en recherchant l'origine en ce nom jusqu'en Ethiopie, d'où l'un des mots désignant le souverain (*Žan*) aurait pu parvenir aux oreilles des Francs par l'intermédiaire de pèlerins éthiopiens ; on a évoqué la venue d'un évêque « indien » à la cour du pape au temps de Calixte II (en 1122) comme susceptible d'avoir attiré l'attention sur l'existence d'une chrétienté dans les Indes - une partie du monde qui, aux yeux des géographes du temps, couvrait tout l'espace allant de l'Afrique orientale à la Chine du Sud. Mais le texte d'Otton de Freising nous apprend incidemment que le nom du roi appelé le Prêtre Jean était déjà en usage avant 1145. Etait-ce chez les chrétiens orientaux ou chez les Francs de Terre Sainte[14] ?

Ce que les chrétiens d'Orient savaient, c'est qu'il existait dans l'Asie centrale et orientale un certain nombre de peuples et de souverains qui avaient été gagnés à la foi chrétienne par les missionnaires chaldéens (on disait alors en Occident nestoriens) dès le haut Moyen-Age : des chefs chrétiens gouvernaient les tribus turques des Naïman, des Öngüt, des Keraït, qui nomadisaient dans la steppe mongole[15]. Leur puissance pouvait être magnifiée

[14] Nous avons cherché à exposer les différentes hypothèses dans notre article cité en note 7. C'est Constantin Marinesco qui avait fait le rapprochement du mot amharique, *Žan*, qui figure dans la titulature des rois éthiopiens, lesquels recevaient une ordination à leur avènement, avec le « Jean » qu'on rencontre pour la première fois dans l'Orient latin. La question a été discutée de nouveau par A. KLOPPROGGE, *Ursprung*. Elle reste ouverte.

[15] Sur cette progression du christianisme, sous sa forme orientale, cf. J. DAUVILLIER, « Les provinces chaldéennes 'de l'extérieur' au Moyen Age », *Mélanges F. Cavallera*, Toulouse 1945, p.261-316 (reproduit dans *Histoire et institutions des Eglises orientales au Moyen Age*, London, Variorum, 1983), et P. PELLIOT, *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, publiées par J. Dauvillier et L. Hambis (avec une importante contribution de J. Dauvillier), Paris 1973 (Œuvres posthumes de Paul Pelliot). Cf. aussi Wassilios KLEIN, *Das Nestorianische Christentum an den Handelwegen durch Kyrghyzstan bis zum 14. Jhdt.*, Turnhout 2000 (Silk Road Studies, 3).

dans les récits les concernant que rapportaient les marchands qui fréquentaient ces contrées, et la transformation du chef des Qara-Khitaï en un souverain chrétien, du fait qu'il avait vaincu le puissant Seljuqide, s'explique aisément. La notion de l'existence d'un potentat chrétien régnant « au-delà de la Perse et de l'Arménie dans l'extrême Orient » était ainsi passée dans la conception géographique des Latins d'Orient, puis de ceux d'Occident.

2. A LA DÉCOUVERTE DU PRÊTRE JEAN, OU DU ROI DAVID (1165- 1221)

On sait, et nous ne voudrions pas trop nous y arrêter, tant le sujet a suscité de travaux et d'hypothèses, que l'apparition de cette figure inspira la composition d'un texte qui eut une extraordinaire fortune, la *Lettre du prêtre Jean à l'empereur Manuel,* texte datant des environs de 1165, qui devait être bien des fois repris et remanié ; d'autres noms de destinataires ont été substitués à celui de l'empereur byzantin ; une version juive s'est élaborée à côté de la version chrétienne[1]. Le roi des Indes y apparaît comme un puissant empereur, disposant de richesses incommensurables, régnant sur des peuples barbares comme sur des chrétiens et des Juifs, entouré de prélats de haut rang investis eux mêmes de dignités royales, et prodiguant des conseils moraux à son interlocuteur. Par contre son domaine reste dans le vague : la lettre comprend des noms comme Suse, Samarkand, Nysa, qui appartiennent tant au répertoire antique qu'à des nomenclatures plus modernes, et les données géographiques ne permettent aucune identification ; tout au plus le situe-t-on « de l'Inde ultérieure, où repose le corps de l'apôtre saint Thomas... jusqu'à Babylone la déserte, qui est près de la tour de Babel ». La description de son palais aux multiples merveilles évoque en effet ce palais bâti par saint Thomas, dans la légende, pour le roi indien Gondophorus ; mais la définition de l'Inde reste très imprécise. On discerne des traces des traditions concernant les merveilles de ce pays qui nous font nous référer à la légende d'Alexandre le Grand. Tout ceci rend très difficile de

[1] Nous renvoyons ici aux deux ouvrages cités ci-dessus, p. 21, n. 12. La littérature concernant la « lettre du Prêtre Jean » ne cesse de s'enrichir. Nous n'avons pas ici voulu aborder cette question, la lettre dont il s'agit ne paraissant pas avoir été composée dans l'Orient latin et n'intéressant pas particulièrement celui-ci. Elle n'en est pas moins un des éléments qui ont contribué à forger l'image que les Latins se sont faite de l'Asie à la fin du XII[e] et au XIII[e] siècle.

savoir si le texte doit quelque chose aux chrétiens d'Orient, voire aux Byzantins (encore qu'il traite les « Grecs » avec un certain mépris) ou s'il est d'origine purement occidentale. Ce qu'il apporte comme données sur les pays censés appartenir à l'empire du Prêtre Jean n'a aucune consistance géographique. Et un auteur récent a pu le définir comme « une utopie médiévale »[2]. Il n'en a pas moins exercé une influence réelle sur la conception que certains se faisaient de ce monde oriental, sans pour autant que l'on ait compté en Occident ou dans l'Orient latin - au temps où la prise de Jérusalem par Saladin suscitait la mise en route de la Troisième Croisade et de celles qui lui ont succédé, du moins jusqu'en 1215 - sur une possible intervention de ce lointain allié.

Le texte d'Otton de Freising nous montre aussi les limites de la conception de la géographie de l'Orient extrême qui est celle du bon lettré qu'était l'historien allemand. Si le nom de Sanjar appartient bien à l'actualité, ce fils du sultan Mâlik-shâh est donné comme régnant sur les Perses et les Mèdes, voire sur les Assyriens, et sa capitale, qui était dans la réalité la ville de Merv, au Khorassan, est donnée comme étant Ecbatane[3] : nous sommes ici en pleine géographie biblique, et ceci nous reporte au temps de Cyrus. Le royaume des Indes (qui n'est pas désigné comme tel) est simplement dit se trouver au-delà de la Perse et de l'Arménie. Et il n'est pas jusqu'à la mention du Tigre pour désigner le fleuve qu'il faudrait franchir pour gagner la Terre Sainte qui ne nous renvoie aux données bibliques plus qu'aux réalités contemporaines.

En fait, après 1145, si tel auteur comme Richard de Cluny, qui écrivait sa chronique en 1172, fait allusion à ces souverains chrétiens qui peuvent régner au-delà du monde auquel les Occidentaux ont accès[4], et si l'on mentionne la venue d'un envoyé de Jean, roi des Indes, au pape Alexandre III, qui répondit à la missive que lui avait apportée de la part de ce potentat un médecin du nom de Philippe, sans que nous sachions d'où venait ce der-

[2] C'est la conclusion à laquelle est parvenu Istvan BEJCZY, *Le lettre du Prêtre Jean, une utopie médiévale,* Paris 2001.

[3] Rappelons qu' Ecbatane, capitale de la Médie antique, est aujourd'hui la ville iranienne de Hamadan.

[4] A.-D. von den BRINCKEN, *op. cit.*, p. 246, 265.

nier[5], les Francs d'Orient ne nous ont pas laissé de témoignage de nouvelles informations qu'ils auraient reçues de ces pays lointains, tandis que leur connaissance du monde plus proche d'eux se précise (c'est ainsi que le nom du Yemen fait son apparition dans nos textes).

Le monde que les Francs avaient connu au temps de leur installation dans le Proche-Orient s'était cependant profondément modifié. L'empire seljuqide était allé se fractionnant ; les khalifes abbasides de Bagdad eux-mêmes s'étaient affranchis de la tutelle du sultan dont le pouvoir s'était limité progressivement au seul Iraq Ajemi (la partie septentrionale du plateau iranien) jusqu'au jour où le shâh de Kharezm avait vaincu et tué le dernier Seljuqide, Tughril III, en 1194, s'assurant par là la maîtrise de ses terres. C'est le sultan de Kharezm qui désormais contrôlait tout le Khorassan et l'Iran, réduisant à être ses vassaux les atabegs du Fars et de l'Azerbeijan, et il conquérait de surcroît l'Afghanistan actuel, s'emparant en 1206 de Hérat avec le Ghôr voisin, et en 1215 de Ghazna, réduisant les Ghurides à leurs possessions dans l'Inde. Il allait, comme nous allons le voir, affermir sa mainmise sur les terres iraniennes et menacer Bagdad en 1217, après avoir étendu son pouvoir sur la Transoxiane au détriment des Qara-Khitaï. La constitution de ce nouvel empire paraît avoir échappé aux Francs.

Ceux-ci avaient des soucis plus immédiats du fait de la montée en puissance, au contact même de leurs propres possessions, d'une nouvelle dynastie. L'atabeg de Mossoul et d'Alep qui avait pris Edesse en 1144, Zengî, et son fils Nur al-Dîn, qui avait réuni Damas à Alep en 1154, étaient apparus comme les plus redoutables adversaires des Latins d'Orient ; la Seconde Croisade avait

5. Cf. la dissertation de ZARNCKE, citée plus haut, p. 933-944. Maître Philippe, médecin du pape, se disait porteur d'un message émanant de grands personnages du royaume des Indes qui sollicitaient entre autres l'octroi d'une église à Rome et d'un autel au Saint-Sépulcre de Jérusalem. L'intérêt que portaient les Ethiopiens aux Lieux Saints, qui se manifeste en particulier à cette époque lors de l'édification de leur capitale à Lalibela, fait penser à l'Ethiopie plutôt qu'à l'Inde. Cf. E. CERULLI, *Etiopi in Palestina. Storia della communità etiopica di Gerusalemme*, Roma 1943-1946, 2 vol. La réponse du pape est envoyée au souverain, appelé Jean et qualifié de prêtre, sans que l'on sache si le nom de celui-ci figurait dans le message en question.

manqué à les prendre comme objectif de ses opérations[6] et c'est seulement l'alliance des Francs avec l'empereur Manuel Comnène qui avait permis de les tenir en échec. Un lieutenant de Nur al-Dîn, celui que nous appelons Saladin, s'était débarrassé des Fatimides du Caire en prenant le pouvoir, d'abord comme leur principal vizir, puis en gardant le titre de sultan tout en se présentant comme fidèle du khalife de Bagdad qui ne lui reconnaissait pourtant pas ce titre. Maître de l'Egypte et de ses annexes (Tripolitaine, Yemen), il avait annexé successivement Damas, puis Alep, et finalement il avait écrasé l'armée du roi de Jérusalem à Hattin (4 juillet 1187), conquérant la quasi-totalité du royaume latin, et une partie des autres états croisés. La Troisième Croisade avait réussi à l'empêcher d'éliminer la présence des Francs et un *modus vivendi* inconfortable avait fini par s'instituer, les Francs grignotant peu à peu les territoires conquis par Saladin à la faveur de nouvelles expéditions. Mais, quand il s'agissait de conduire une croisade contre leurs adversaires, les Latins ne considéraient comme tels que les sultans ayyûbides, les héritiers de Saladin, sans tenir compte d'autres souverains musulmans, que cependant ce dernier avait essayé d'entraîner dans la « guerre sainte » : on le voit par exemple dans le tableau des forces que ceux-ci pouvaient mettre en ligne tel que le patriarche de Jérusalem, Raoul de Mérencourt, l'adressait au pape Innocent III lors de la préparation de la Cinquième Croisade[7]. Il donne la liste des dynastes de la famille ayyûbide et de leurs possessions, sans mentionner les autres sultans : les dominations des Ayyûbides, constituant un ensemble que divisaient bien des rivalités, faisaient écran au regard que les Francs pouvaient porter sur le Moyen Orient. Si la figure du Prêtre Jean hantait les imaginations, il ne semble pas que son intervention dans les affaires des Latins d'Orient ait été envisagée. L'image de Bagdad et, à plus forte raison, celle de la Mecque se révèle très floue dans le rapport du patriarche Raoul. Celui-ci ne paraît pas voir au-delà de la vallée de l'Euphrate.

6. Bien que suscitée par l'émotion que souleva la prise d'Edesse par les Turcs, la croisade ne s'orienta pas vers la reprise de cette ville ni vers l'abaissement de la puissance zengide, responsable de la chute de celle-ci. Cf. *The second crusade. Scopes and consequences*, ed. J. Philipps and M. Hoch, Manchester 2003.

7. J. RICHARD, « Pouvoir royal et patriarcat au temps de la Cinquième croisade : un rapport du patriarche Raoul », *Crusades*, 2, 2003, p. 109-119.

3. L'APPARITION DU ROI DAVID ET LA RELATION DE SES CONQUÊTES

Or c'est la Cinquième Croisade qui fit en sorte que l'Orient latin et l'Occident fussent amenés à découvrir les évènements formidables qui s'annonçaient « au delà de la Perse et de l'Arménie »[1]. Les Croisés avaient mis le siège devant Damiette et le siège s'éternisa ; puis ils s'emparèrent de la ville, en novembre 1219. L'impossibilité où avaient été le sultan d'Egypte et ses frères, les sultans de Damas et de Haute-Mésopotamie, de déloger les assiégeants, puis la chute de cette place forte regardée comme imprenable provoquèrent un ébranlement dans tout l'Orient ; on parla de la chute de l'Islam ; des textes prophétiques émanant des milieux chrétiens orientaux firent leur apparition et furent traduits dans l'entourage du légat pontifical qui les fit diffuser en Occident où une campagne de recrutement se poursuivait. En 1217, l'évêque d'Acre, Jacques de Vitry, écrivant à ses correspondants en Occident, faisait vaguement allusion à ces « nombreux rois chrétiens habitant dans les contrées d'Orient, jusqu'à la terre du prêtre Jean, qui, en apprenant l'arrivée des croisés, feraient guerre aux Sarrasins pour leur venir en aide », tandis que le patriarche de Jérusalem faisait savoir au pape qu'un pseudo-prophète, monté sur un char d'or, détruisait les royaumes, massacrait les populations et notammment les religieux, tout en prêchant le christianisme[2].

[1] J.M. POWELL, *Anatomy of a crusade, 1213-1221*, Philadelphia 1986.

[2] Cette lettre nous avait été signalée par H.E. Mayer et nous en avions donné une édition (« Une lettre relative à l'invasion mongole. », dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 119, 1961, p. 243-245). Elle a été à nouveau éditée et remise dans son contexte par Pierre-Vincent CLAVERIE, « L'apparition des Mongols sur la scène politique occidentale (1220-1223) », dans *Le Moyen Age*, 105, 1999, p. 601-613. Sur le climat apocalyptique de ces années et la littérature pseudo-prophétique qu'il suscita, cf. les études de Pelliot reproduites dans *Prester John, the Mongols and the Lost Tribes*.

C'est dans ce climat que surgit un texte qui est connu sous le nom de *Relatio de Davide*. Nous en possédons plusieurs versions : la *Relatio* avait été apportée à Damiette et communiquée aux chefs de la croisade et notamment aux prélats qui participaient à celle-ci. L'original était en arabe et il avait fait l'objet d'une traduction ; selon Jacques de Vitry, on l'avait traduit d'arabe en latin, mais Paul Pelliot a supposé que s'interposait une traduction française dont témoigne par exemple la forme *maummerie d'Adli,* « la mahommerie d'Ali », qui traduit en français le nom de Meshed (le tombeau de l'iman Ali). Les interprètes au service des Francs usaient d'ailleurs couramment de la langue de ceux-ci et fort peu, semble-t-il, connaissaient le latin[3].

Toujours est-il que Jacques de Vitry inséra à la suite de sa lettre du 18 avril 1221, adressée au pape Honorius III, au duc d'Autriche, à l'université de Paris, à l'abbé de Villers et aux religieux d'Oignies, en appendice à son récit des opérations de la croisade, le texte latin de deux *charte* se rapportant à la conquête par le « roi David » de l'empire de Kharezm et aux évènements qui l'avaient précédée, qui l'amenaient à expliquer comment le sultan al-Ashraf, qui régnait en Haute-Mésopotamie, avait été empêché de venir à l'aide du sultan d'Egypte par la menace que faisait peser sur son territoire l'armée de ce roi David, « celui-là que le peuple appelle le Prêtre Jean ». Parallèlement, le légat Pélage avait envoyé une copie du premier de ces textes au roi d'Angleterre, et cette copie a été transcrite dans les *Annales de Dunstable.* D'autre part, deux clercs présents dans l'armée envoyaient aux chanoines de Münster le texte d'une troisième *charta*, très proche de la seconde. Nous disposons donc de trois textes apparentés qui tous entendent raconter les victoires du roi David et décrire sa puissance[4].

[3] Nous signalerons ici les notes manuscrites laissées par Pelliot qui avait envisagé une étude de ce texte et qui sont conservées au Musée Guimet.

[4] L'édition de ces textes copiés par Jacques de Vitry et de la *tertia charta* a été réalisée par ZARNCKE, « Der Priester Johannes » (*Abhandlungen*, VIII, 1883, p. 1-186), avec une étude du texte. Nous avons repris cette étude dans J. RICHARD, « The *Relatio de Davide* as a source for Mongol history and the legend of Prester John », dans *Prester John*, cité plus haut et nous nous permettons d'y renvoyer, ainsi qu'à l'étude très fouillée qu'a donnée de la *Relatio* et de sa tradition textuelle A. KLOPPROGGE, *Ursprung*, p. 106-123.

L'origine de ces textes nous est précisée par Jacques de Vitry lui-même, selon lequel l'un d'eux provenait des espions que le comte de Tripoli, le futur prince d'Antioche Bohémond IV, entretenait en terre musulmane, d'autres informations ayant été recueillies par des marchands qui fréquentaient les terres orientales d'où ils rapportaient notamment des aromates et des pierres précieuses. On est tenté d'attribuer aux premiers le plus développé de ces documents, celui que nous appellerions, à la suite de Jacques de Vitry, l'*Historia gestorum David* (la *prima charta*, selon l'appellation que lui a donnée son premier éditeur, Friedrich Zarncke) Nous renverrons toutefois le lecteur à la plus récente édition des *Lettres de Jacques de Vitry*, celle que nous a donnée R.B.C. Huygens[5].

La *secunda charta*, au contraire, paraît bien provenir des marchands dont parlait Jacques de Vitry : elle mentionne certaines des productions des lieux qu'elle cite et qui sont des objets du grand commerce : la soie de Khodjend, les bouquerans d'Ispahan, les baudequins (draps de soie brodés) de Nishapour, les pierres précieuses de Hérat, voire les argiles savonneuses de Maragha, en Azerbeijan....

Quand on rapproche ces trois documents, on est immédiatement frappé par la parenté qu'ils présentent entre eux, au moins dans leur partie commune, la description des terres conquises par « David ». Mais aussi par les divergences qu'ils contiennent ; il semblerait en particulier que les trois auteurs aient pu adopter des itinéraires différents lorsqu'ils indiquent, à la manière des géographes arabes, les distances qui séparent les villes qu'ils mentionnent. On a l'impression qu'ils ont travaillé sur un même canevas, chacun y introduisant des informations qui sont de son cru. C'est ici le lieu de signaler les difficultés que présentent ces textes ; ils nous sont parvenus par des copies effectuées en Occident par des scribes auxquels les noms géographiques comme les noms de personnes sont totalement étrangers ; les graphies diffèrent considérablement et la liste des variantes de chacun est souvent

5. *Lettres de Jacques de Vitry*, édition critique par R.B.C. Huygens, Leiden 1960, introduction, p. 56-62, et texte, p. 141-150. Une nouvelle édition, avec traduction française par G. DUCHET-SUCHAUX, a paru sous le titre *Jacques de Vitry, Lettres de la Cinquième Croisade*, Turnhout 1998, p. 177 et suiv.

longue ; nous nous sommes permis ici de ne retenir que les formes qui permettent d'identifier, dans la mesure du possible, les lieux cités.« Ces listes ennuyeuses de villes », a dit leur dernier éditeur, « ne sont pas précisément de lecture agréable ». Nous allons malheureusement voir que, bien qu'elles constituent un des éléments les plus instructifs de la *Relatio de Davide*, il nous a néammoins plus d'une fois fallu renoncer à les identifier.

Le premier de nos textes a été appelé par l'évêque d'Acre *Historia gestorum David, regis Indorum*, et nous présente une histoire de ce souverain (que le « vulgaire », dit-il, appelait le Prêtre Jean) en commençant par sa généalogie. Il serait issu d'une lignée de rois chrétiens de rite nestorien régnant sur l'Inde. Son père, le roi Israel, aurait été fils d'un Sarkis (ce qui est la forme habituelle du nom de Serge en langue syriaque), lui-même fils d'un Jean dont le père se serait appelé *Bulgaboga*[6]. Or ce dernier nom n'est pas inconnu : il était le surnom d'un khan des Naïman, peuple turc qui nomadisait sur le haut Irtych, et que l'on connaît comme Inantch Bilgä-buqa, lequel aurait vécu dans la première moitié du XII[e] siècle. Ces « rois de l'Inde » sont donnés comme étant les vassaux du « grand roi des Perses » auquel notre texte donne le nom de *Chancana* qui correspond au titre de *khan-i khanan* (roi des rois) qui est, historiquement, l'un des titres revendiqués par le Gur-khan (« roi du monde ») des Qara-Khitaï[7]. La chose n'est pas impossible : le fils (ou petit-fils) d'Inantch portait un titre chinois, celui de *ta-yang*, qui peut lui avoir été donné par le souverain qara-khitaï, issu de la dynastie des Liao, aussi bien que par l'empereur qui régnait alors à Pékin, celui de la dynastie des Kin. Et ce nom de Bulgaboga nous amène à reconnaître dans le prince dont on nous narre les aventures le célèbre Kütchlüg, fils du *ta-yang*. Chrétien de naissance, avait-il reçu le nom de David, ou bien ce nom lui aurait-il été attribué par assimilation avec ce roi David mythique dont nous avons cru reconnaître la présence dans le monde légendaire des steppes au siècle précédent ?

[6] Cf. C. M. d'OHSSON, *Histoire des Mongols*, La Haye, 1834, 3 vol., I, p. 56. Notre texte fait de *Bulgaboga* le trisaïeul de David ; Inantch Bilga-buqa était le grand-père de Kütchlüg.
[7] L'historien persan Juzjâni (*Tabakat i-Nasiri*, trad. Raverty, London 1881, p. 911) indique l'équivalence entre le titre de *gur-khan* (roi du monde) et celui de *khan i-khanân* (roi des rois), dans la titulature des Qara-Khitaï.

On nous raconte ici comment le jeune prince avait été appelé à la cour de son suzerain qui voulait le faire périr parce qu'il avait été mis en garde par ses astrologues contre un David qui devait le détrôner ; comment il échappa à ce péril, revint dans son pays et, ayant succédé à son frère, entreprit de rassembler son peuple pour passer ensuite à l'attaque de l'empire du Gur-khan. Ayant vaincu celui-ci et l'ayant fait prisonnier, il lui témoigne certains égards mais le prive de tout pouvoir. Après quoi il va entamer une série de conquêtes.

Il y a dans ce récit quelques éléments qui relèvent de l'histoire. Kütchlüg était le fils du roi des Naïman quand les Mongols de Gengis-khan attaquèrent ce dernier et le vainquirent. Lui-même parvint à s'échapper, regroupa des éléments du peuple naïman et d'autres hordes vaincues par les Mongols et les entraîna vers l'ouest. C'est alors qu'il demanda asile au Gur-khan qui l'accueillit en 1208 et lui donna sa fille, Qunqu, en mariage. Kütchlüg ne s'en rebella pas moins contre lui, s'allia à son adversaire le sultan de Kharezm, le vainquit en 1211 et, comme le dit l'*Historia*, lui laissa les apparences du pouvoir jusqu'à sa mort[8]. Mais ce même Kütchlüg, sans doute sous l'influence de sa femme, abandonna le christianisme et se fit bouddhiste ; il fit même preuve d'un zèle anti-musulman qui dressa contre lui nombre de ses nouveaux sujets. Tout ceci, l'*Historia* l'ignore, et elle continue à présenter « David » comme un chrétien zélé, contraignant les peuples vaincus à embrasser le christianisme, donnant des croix en guise de bannière à ses troupes et brûlant du désir de porter secours aux chrétiens qui menaient alors leur croisade en Syrie et en Egypte.

Mieux : le récit abandonne alors le nouveau souverain du « Cathay » (on reconnaît là le nom des Qara-Khitaï qui devait être utilisé par les Européens pour désigner la Chine du nord) pour s'attacher longuement au sultan de Kharezm, Muhammad, dont il décrit la grande chevauchée qui, en 1217, le mena à travers la

8. Le dernier Gur-khan mourut en 1213. Kütchlüg lui aurait laissé les apparences du pouvoir en affectant de se comporter comme son chambellan, et aurait refusé de le livrer à Muhammad de Kharezm, selon Mohammed en-Nasawi, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankoberti*, ed. et trad. Houdas, Paris 1891, p. 11-16. Rubrouck mentionne le chef naïman qui prit la place du Gur-khan après sa mort et se fit appeler le roi Jean (éd. d'Avezac, p. 260).

Perse précédemment seljuqide jusqu'aux confins de l'Azerbeijan et du Fars dont les atabegs se hâtèrent de faire soumission. C'est pour évoquer son conflit avec le khalife al-Nâsir qui était en fort mauvais termes avec la dynastie kharezmienne. Et on nous décrit la démarche du khalife auprès du catholicos des Chaldéens, invité à faire pression sur David pour amener celui-ci à prendre les Kharezmiens à revers. Et, en bon chrétien, David ne peut faire autrement que de répondre à cette invite, et d'envahir les terres du sultan qu'il conquiert.... On oublie seulement de dire que la retraite de Muhammad et l'abandon de son offensive dirigée contre Bagdad n'avaient pas été provoquées par une attaque sur ses arrières, mais par les chutes de neige qui avaient bloqué les passes du Zagros.

Malheureusement pour ce récit, non seulement Kütchlüg avait entre temps abandonné la foi chrétienne, mais il n'était plus de ce monde : un détachement mongol, commandé par Jebe, l'avait poursuivi tandis que Gengis-khan passait à la conquête du Cathay, et l'avait rejoint et mis à mort en 1218. Le conflit entre ce même Gengis-khan et le Kharezm ne devait rien aux instigations du catholicos, mais avait été provoqué par le massacre d'une caravane qu'avait suivi la mise à mort d'ambassadeurs mongols. Il apparaît que les informateurs du prince Bohémond avaient ignoré la mort de leur « David » et qu'ils avaient non seulement attribué à ce dernier les conquêtes de Gengis-khan, mais fait de celui-ci un chrétien. Cette confusion paraît donc avoir été le fait des chrétiens de Mésopotamie qui informaient les Francs ; et Jacques de Vitry évoque à ce propos le témoignage de captifs francs capturés par les Ayyûbides, envoyés au khalife à titre de présent et libérés pour attirer à ce dernier les bonnes grâces du conquérant, allié supposé des Francs... A la fin de 1220, on pouvait donc encore, en Mésopotamie, prendre le chef mongol, dont les armées s'approchaient de Bagdad, pour un chrétien, en l'identifiant à celui qui avait conquis l'empire du Gur-khan.

Ainsi l'*Historia gestorum David* a-t-elle transformé les conquêtes bien réelles des Mongols en les attribuant à un personnage qui avait joué un rôle épisodique et en mélangeant les actions des uns et celles des autres. Les deux autres *charte* ne présentent pas un récit aussi circonstancié et chargé d'éléments romancés. Elles se bornent à donner un tableau des conquêtes réalisées par celui

qu'elles aussi appellent David et considèrent elles aussi comme un chrétien.

C'est ce tableau des conquêtes de David qui constitue la partie commune à ces trois textes. Les deux dernières ne connaissent ni les « enfances » de David, ni ses rapports avec le catholicos ; elles se bornent à donner la description de l'espace dont il s'est rendu maître, et elles rejoignent ici l'*Historia gestorum David*. Et ceci fait de cet ensemble de textes une véritable géographie de l'Asie intérieure qui n'a que peu de rapport avec l'œuvre des géographes arabes : le regard n'est pas le même. Nos textes adoptent comme cadre de leur nomenclature les dominations politiques. Ce sont des royaumes qui tombent successivement aux mains du « roi David », et l'on s'efforce de donner la liste des villes, des « cités » (le mot désigne autant des provinces que des agglomérations urbaines avec leur territoire), les dimensions de chacun de ces espaces, pour donner une idée de la puissance qui est désormais celle du conquérant - un conquérant qui, au moment où ces textes sont mis par écrit, est incontestablement Gengis-khan. Et on les définit souvent par le nom de leur précédent détenteur, plutôt que par celui de la contrée.

L'horizon des rédacteurs ne va pas jusqu'à la terre dont « David » était venu ; tout au plus une des chartes paraît lui donner un nom que Zarncke lisait *Silo*. La première contrée qu'il soumet est celle de *Caracher*, nom qui désigne évidemment le pays de Qarachar, au nord du Tarim : une grande « terre », comprenant douze « grandes cités » ; c'est le royaume des Ouigours qui possédaient cette ville en même temps que Beshbaliq (Ouroumtsi). Vient ensuite le royaume du « sultan Bogrich » : on reconnaît là le pays des Qarakhanides, qui ont gardé le nom de Bughra-khan, celui d'un de leurs ancêtres, et qui gouvernaient une nébuleuse de petits états, à commencer par celui de Koutcha, de part et d'autre des passes de Kachgarie[9]. La *terra de Sago*, qui fait suite, est sans doute le pays des Qara-Khitaï dont la capitale était Balassaghun ; mais, pour donner une idée de l'étendue - considérable - de cette contrée, les trois rédacteurs recourent au procédé usuel chez les géographes arabes : la description d'itinéraires qui permettent de

[9] Cf. O. PRITZAK, « Die Karachaniden », *Der Islam*, 31, 1954, p. 17-68.

donner la distance séparant les principales villes les unes des autres. On va de Kachgar à Ferghana, de là à Khodjend, de là à Bukhara, puis à Zarnuq (ou bien à *Elcharnach*) et de là soit à Balassaghun, soit à Berkouch. Nos textes donnent le nombre des « grandes cités » et le nom de plusieurs d'entre elles, la *secunda charta* vantant les soieries de Khodjend. L'*Historia* précise, ce qui est exact, que le sultan Muhammad avait acquis lors de la chute du Gur-khan les terres de Transoxiane ; mais les trois textes considèrent néammoins celles-ci comme faisant partie de l'empire qara-khitaï, la domination du Kharezmien se situant pour eux sur la rive gauche de l'Oxus.

Et l'*Historia* ajoute que David est alors passé à la conquête d'un pays qu'elle appelle *Alaanar*, nom inconnu de la géographie arabe qui connaît bien la Transoxiane sous le nom de *Mawera al-Nahr*. Ici ce vocable transcrit *Ala an-Nahr*, le « pays sur le fleuve », vaste région (l'antique Bactriane), où il situe notamment la très grande ville de Ghazna, riche de 500 mosquées et de 600 couvents de sûfis, chiffres qui évoquent la splendeur de la ville au temps des Ghaznévides, très pieux musulmans[10]. En fait ni Kütchlüg, ni Gengis-khan n'avaient pénétré dans ce pays où les Mongols ne sont arrivés qu'en 1221 : c'est Muhammad de Kharezm qui, en 1215, a occupé Ghazna où il avait d'ailleurs trouvé des documents prouvant que les Ghurides s'étaient alliés contre lui au khalife, ce qui contribua à l'inciter à aller, deux ans plus tard, menacer Bagdad.

La « terre du sultan Muhammad » réunit le Kharezm au Khorassan, incluant des villes comme Merv, Nishapur, Balkh, Meshed, Hérat (« d'où viennent les pierres précieuses ») ; on y adjoint trois provinces : le « royaume du sultan Sanjar », curieusement limité aux cités de Musahar, Dolbiqan, Dehistan et Gurgan, toutes situées à l'est de la Caspienne, dans le Golestan, alors que le domaine historique de Sanjar comprenait encore, au moment de sa mort, Merv où se trouvait son tombeau ; le royaume de Mazenderan, au sud de la Caspienne ; et une *provincia Delgor* dont le nom, sous cette forme, évoquerait le Ghôr, situé beaucoup plus à l'est, dont effectivement les Kharezmiens s'étaient

[10] Nous remercions notre amie Janine Sourdel, qui a identifié pour nous ce nom jusqu'ici non attesté.

emparés. Mais deux des *charte* le désignent par des appellations qui restent pour nous mystérieuses, *Angelus de rore* (l'ange de la rosée), ou *regio de cantan de Herim* (ou *de Hensin*)[11].

Vient ensuite le « grand Irak », l'Iraq Ajemi des Arabes, c'est à dire la Perse proprement dite, avec Reyy, Ispahan, Qum, Hamadan : c'est toujours, pour nos textes, le « royaume du sultan Tughril », que le père de Muhammad, Takash, a conquis en 1194 sur le dernier Seljuqide, Tughril III. Les *charte* y ajoutent un royaume beaucoup plus vaste dans lequel nous sommes obligés de reconnaître celui des Seljuqides d'Anatolie, car son souverain est appelé *Caiosereth*, c'est-à-dire Kai-Khosrau (ce qui est le nom du sultan de Konya mort en 1211). Or ni Muhammad, ni les Mongols, ne s'étaient attaqués à la Turquie seljuqide....

L'Azerbeijan (que la *secunda charta*, par suite d'une erreur de copie, transforme en un « sultanat de Sardjahan ») avait été ramené à l'obéissance en 1217 par Muhammad; nos textes le donnent comme ayant fait sa soumission à David. En fait Jebe et Sübötei l'avaient envahi à la fin de 1220, s'emparant de Gandza; mais c'est seulement à l'automne de 1221 que l'atabeg de ce pays, Özbeg, devait reconnaître la souveraineté mongole, épargnant ainsi à Tabriz le sort de tant d'autres villes. Les Mongols s'en étaient pris ensuite à la Géorgie voisine, infligeant au roi Georges IV et à son connétable Ivané une défaite qui fut suivie de dévastations. Nos auteurs, chrétiens et persuadés que « David » ne s'attaquait qu'aux infidèles, s'efforcent d'expliquer cette attaque soit par le fait que les Géorgiens, étrangers à leur propre confession (l'Eglise géorgienne était chalcédonienne, alors qu'eux-mêmes relevaient de la doctrine nestorienne) étaient des hérétiques, soit parce qu'ils s'étaient alliés aux Musulmans[12].

On aurait pu attendre la mention des Salghurides du Fars, à qui Muhammad avait reconnu la possession de la partie méridionale de l'Iran, mais notre texte paraît les ignorer. Par contre, il fait état de la soumission d'un état auquel il donne le nom de *Chanca*,

[11] *Angelus de rore*, ou *roris angelus*, est l'ange qui vint rafraîchir les trois Hébreux dans la fournaise, selon le *Livre de Daniel*. (cf. Tertullien, *De oratore*,I, chap. 39, et saint Jérôme). S'agit-il d' un rapprochement phonétique avec le nom du Ghor (prononcé avec un *r* initial) ?

[12] Cf. Bertold SPULER, *Die Mongolen in Iran*, 2e éd., Berlin 1955, p. 30.

dans lequel il faut reconnaître celui qui avait été fondé au Kuhistan par l'émir Razi al-Dîn Abu Bakr ibn Ali, que nos textes désignent sous le nom de *Bobacre*. On lui attribue une capitale, dont le nom, *Kieme*, ou *Quiem* est celui de Qayen, que cite Yaqût comme étant le chef-lieu du Kuhistan : les successeurs d'Abu Bakr, qui était mort en 1218 après avoir étendu son pouvoir sur une large région, devaient se rallier aux Mongols et, lors de la réapparition du fils de Muhammad, lui fermer leurs portes[13]. Et l'*Historia* note encore un épisode, la révolte de Hamadan qui massacra le gouverneur que lui avaient donné les Mongols et qui fut sévèrement châtiée, mais en la plaçant à Qazvin.

La *Relatio*, dans ses différentes versions, nous donne donc à la faveur d'un inventaire des conquêtes qu'elle attribue aux Mongols une description géographique de l'Asie intérieure qui diffère, tant des œuvres arabes dont l'une, celle de Yaqût, est de date très voisine, que des très vagues connaissances d'un monde latin qui l'entrevoyait au travers de textes plus ou moins légendaires, comme la *Lettre du Prêtre Jean*. Ce qui nous frappe surtout, ce sont moins les confusions qui résultent de l'attribution à un David réunissant des traits empruntés tant au conquérant mongol qu'à son adversaire naïman, ou l'attribution à ce même personnage de conquêtes imaginaires (l'Anatolie seljuqide) ou effectuées par d'autres (le pays de Ghazna), que la répartition de cet espace en des « royaumes » qui avaient été au cours des décennies précédentes rattachées à la domination kharezmienne, mais qui conservent aux yeux des rédacteurs leur individualité. On ne peut qu'évoquer la remarque de Grousset qui écrivait dans *L'Empire des steppes*[14] : « Au reste, rappelons-le, cet empire du Khwârezm que Gengis-khan va détruire en 1220, ne date au plus tôt que de 1194.... C'est un empire en pleine élaboration, une domination toute récente, sous un maître improvisé ». C'est en effet par le nom de leurs anciens souverains, un Sanjar, un Tughril, que sont désignés ces « ro-

[13] Cf. Charyar ADLE, « Une contrée redécouverte : le pays de Zuzan à la veille de l'invasion mongole », dans *L'Iran face à la domination mongole*, ed. D. Aigle, Teheran 1997, p. 23-36. Yaqût donne Qayen comme étant le chef-lieu du Kuhistan ; cette place était en 1221 aux mains des héritiers d'Abu-Bakr qui refusèrent d'en ouvrir les portes à Jalal al-Dîn.

[14] R. GROUSSET, *L'empire des steppes*, Paris 1939, p. 297.

yaumes » réunis sous la férule kharezmienne. Mais il est remarquable que les informateurs des Francs, notamment ces marchands qui faisaient commerce d'épices, de soieries, de baudequins ou de pierres précieuses, aient enregistré les transformations d'une carte politique qui intervenaient sous leurs yeux. La question qui se pose, c'est de savoir dans quelle mesure lesdits Francs étaient en mesure d'assimiler toutes ces données totalement nouvelles pour eux...

En fait, l'état de la science géographique - autrement dit la représentation que l'on se fait du monde - restait celui qu'avaient connu les Anciens, en dehors de ceux qui avaient eu accès à des ouvrages (Claudius Ptolémée, notamment) que le Moyen Age occidental ne devait découvrir que plus tard. C'est l'univers que décrivent les *Etymologies* d'Isidore de Séville, ou Solin, dont les dires sont reproduits par Honorius d'Autun et d'autres encyclopédistes. Les contrées et les peuples étrangers à l'Europe restent désignés par des noms anciens. On s'efforce de reconnaître sous des vocables nouveaux les réalités de l'Antiquité, et les données nouvelles ont grand peine à trouver place dans un monde qui reste immuable. Il faudra encore longtemps pour que les informations concernant l'Asie du XIII[e] siècle puissent entrer dans la représentation que l'on se fait de ce continent que les « mappemondes » continuent considérer comme un simple tiers du globe terrestre[15]. Et on continue à se référer à une nomenclature qui date du temps des conquêtes d'Alexandre.... Le tableau de l'Asie intérieure (il ne s'agit pas encore d'un Extrême Orient qui ne sera guère révélé que par Marco Polo) que les chrétiens de Mésopotamie avaient dressé à l'intention des Francs allait ainsi rester inutilisé par ses destinataires.

[15] C'est là une constatation qu'avait déjà faite G. Pauthier dans son introduction au *Livre de Marco Polo* (Paris 1865) : bien qu'elles aient suscité une intense curiosité, les relations de Plancarpin, de Rubrouck et les autres informations recueillies sur l'Asie centrale et orientale et diffusées par leurs soins, par Vincent de Beauvais, Mathieu Paris ou Roger Bacon, n'ont en rien affecté le tableau que présente de ces contrées le *Trésor* de Brunetto Latini qui en reste imperturbablement à la description du monde que donnait Solin, et la nomenclature reste celle de la géographie antique....

4. LA RELATION DE DAVID : UNE GÉOGRAPHIE DE L'ASIE INTÉRIEURE

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Amen.

Ceci est le récit de toutes les conquêtes du roi David, fils du roi Israel, fils du roi Sarkis, fils du roi Jean, fils de Bulgaboga, croyant dans le Christ Jésus.

Ledit roi David <que Dieu le protège!> est le plus jeune de ses frères. Son père, le roi Israel <Dieu fasse paix à son âme!>, avait eu six fils, et il était le plus jeune de tous[1]. A la mort de son père, c'est son frère aîné qui lui succéda, et ce roi, aussi bien que son père le roi Israel, ses aïeux et ses ancêtres, obéissaient au grand roi des Perses qui s'appelait *Chancana* (Khan i-khanân), ce qui veut dire en notre langue «roi des rois»[2], et sa terre s'étendait de *Chassar* (Kashgar) à *Bellasachum* (Balassaghun). Cette terre est au delà du fleuve que l'on appelle en langue persane le fleuve *Geos* (Djayhun, l'Oxus).

Ce roi des Perses, ayant convoqué ses astrologues, interrogea ceux-ci pour qu'ils lui prédisent l'avenir et sur ce qui arriverait après sa mort. Ceux-ci, selon leur coutume, prirent un jeune garçon vierge, qu'ils saignèrent à chaque bras et, en recueillant son sang dans un vase, ils lui commandèrent de parler. Avant de mourir, l'enfant leur révéla tout l'avenir. Il leur dit en particu-

[1] Ces indications ne conviennent ni à Gengis-khan, aîné des fils de Yesügei, ni à Kütchlüg, dont le père, le *ta-yang*, régna sur les Naïman jusqu'à sa défaite devant les Mongols.

[2] Ce nom a donné lieu à des interprétations diverses ; l'appellation *khan i-khanân* que donne Juzjâni correspond exactement à *chancana*. Antérieurement à 1211, l'empire des Qara-Khitaï s'étendait depuis l'Amu-Darya jusqu'à la vallée de l'Ili ; les dynastes qarakhanides de cette région reconnaissaient la suzeraineté du Gur-khan, qui était ainsi la puissance dominante dans la vallée du Tarim et jusqu'aux sources de l'Irtych. Cf. la carte dressée par R. GROUSSET, *L'empire des steppes*, p. 216-217.

lier qu'un certain roi appelé David, de très noble race, devait soumettre à son autorité le royaume des Perses. Ledit *Chancana*, roi des Perses, les consulta sur ce qu'ils pourraient lui dire à ce propos et il leur demanda s'ils connaissaient dans cette région un roi qui s'appellerait David. Ils dirent qu'ils ne connaissaient personne de ce nom, mais que toutefois le roi Israel avait eu un fils, encore petit, qu'on appellait David, mais qui était sans importance. Le roi dit alors à ses astrologues: « Envoyons demander à son frère de nous l'envoyer, et ainsi nous le mettrons à mort et nous serons débarrassés de son nom». Aussi envoya-t-il ses messagers au roi de l'Inde, c'est-à-dire au frère de David, pour que celui-ci lui envoyât son frère, sous prétexte qu'il voulait lui faire du bien et lui assurer un avenir honorable. Le frère de David, ayant donc reçu ces messagers, envoya son frère au roi des Perses avec quelques-uns de ses fidèles en qui il avait particulièrement confiance, en ignorant les mauvais desseins de ce dernier. Et quand l'enfant arriva à la cour du roi des Perses, celui-ci se réjouit grandement de sa venue. L'enfant embrassa la terre devant lui et le salua avec beaucoup de respect, et il était très beau. Aussitôt que le roi l'eût vu, il prit pitié de lui.

Or deux femmes de ce roi se trouvaient là, dont l'une était une fille du roi Jean, tante du roi Israel, le père de David, et l'autre était fille du roi *Ganichi*[3], laquelle avait donné au roi un fils du nom de Philippe. Elles lui dirent: «N'avez-vous pas la crainte de Dieu? Cet enfant est venu à vous en se confiant à vous; il est sous votre protection et il a touché votre tapis de ses pieds. Et voilà que vous voulez le mettre à mort à cause de paroles diaboliques qu'on vous a communiquées, c'est-à-dire celles que vous a dites cet enfant que vous avez fait saigner et mourir!» Et ses femmes lui faisaient à ce propos de vifs reproches; l'une d'elles était chrétienne - c'était la tante de David -, l'autre incrédule. Ainsi le roi se sentit-il honteux dans

[3] Nom que nous n'avons pu identifier. Mais le caratère imaginaire de beaucoup de ces données laisse possibles de nombreuses suppositions.

son cœur, et il réfléchit à ce qu'il allait faire. Et finalement, par la permission de Dieu, il l'autorisa à revenir chez lui. Aussitôt l'enfant monta à cheval et, inspiré par Dieu, il chevaucha jour et nuit sur quarante lieues, hâtant tellement son retour qu'il changeait de monture < à chaque étape>.

Après cela, les scribes et les astrologues du roi vinrent trouver celui-ci et lui reprochèrent d'avoir mal agi en lui permettant de rentrer chez lui. Alors le roi se repentit incontinent de ce qu'il avait fait et envoya après lui des coureurs à cheval pour l'arrêter; mais ils ne purent pas le trouver, car il s'était échappé par la volonté de Dieu. <Et partout où on l'accueillait, les gens du pays venaient à lui en s'émerveillant de son retour>. Et il arriva enfin à la terre du roi son frère.

Dans les trois ans qui suivirent son frère mourut. Tous les gens du royaume se rassemblèrent et l'élurent pour roi parce qu'il était beau, sage et magnanime. Et, par la volonté de Dieu, ayant d'abord obtenu un présage favorable, ils l'élevèrent en son rang selon la coutume de ses prédécesseurs, puis ils lui donnèrent l'onction royale et enfin le marièrent à la fille du roi *Damachagi*[4].

Et celui-ci travailla tant qu'il fut en mesure de réunir une très grande armée de sa nation, que personne ne pouvait compter, et il envahit la terre de *Chancana*, le roi des Perses. Ledit roi des Perses, *Chancana*, vint à sa rencontre avec une grande armée et ils combattirent l'un contre l'autre. Par la volonté de Dieu et avec l'aide de la croix, source de vie, David l'emporta et le vainquit; et la plus grande partie des gens de celui-ci fut tuée, à l'exception de ceux qui se lavèrent dans les eaux du baptême. En outre ledit *Chancana*, roi des Perses, fut capturé

[4] D'Ohsson proposait de reconnaître dans *Damachagi* le nom de la Chine du Sud (*Mahatchin*, le *Manzi* de Marco Polo : *Histoire des Mongols*, II, p. 630. Cf. aussi YULE, *Cathay and the way thither*, nouv. éd. par H. Cordier, London 1915-1916, I, CXVIII, n. 1). Cette contrée étant alors aux mains de la dynastie des Song, on constate que cette alliance, d'ailleurs peu vraisemblable, n'est signalée nulle part.

et chargé de chaînes d'or et conduit sur un char, captif, dans la terre du roi David[5].

Ledit roi David soumit à sa domination toute la terre de celui-ci, que les Sarrasins appellent la terre du roi des rois, dans laquelle il y a 64 grandes cités, dont l'une s'appelle *Damagalcha* (Almaligh?), une autre *Casahar* (Kashgar), une autre *Lakehelech* (Qayaligh), <d'autres> *Meleth* (?), *Bessibelech* (Beshbaliq, auj. Urumtsi)), *Chatem* (Khotan), *Asguchent* (Özkend), *Chaogent* (Khodjend), *Bakara* (Bukhara), *Samarchanda* (Samarkand), *Phargana* (Ferghana), *Agagya* (ou mieux *Margana*, Marginan). De Kashgar jusqu'à Ferghana il y a 10 jours de route; de Ferghana à Khodjend 10 autres jours; de Khodjend à Bukhara 20 jours; de Bukhara à *Zarmich* (Zarnuq) 8 jours; de Zarnuq à *Bokarichi* (Berkouch)[6], 10 jours; de Berkouch à *Abiar* (?), 10 jours, et de nouveau de *Zarnuch* à *Bellasachum* (Balassaghun), 10 jours.

Après quoi le roi David s'en vint à la terre qu'on appelle *Alanaar* (Ala al-Nahr, «sur le fleuve»)[7] qui confine à l'Inde. Dans la province où se trouve ladite cité d'*Alanaar*, il y a tant de cités que personne ne peut les compter. La cité dans laquelle le roi des Perses avait coutume de séjourner s'appelle *Gazne* (Ghazna): c'est une cité très grande et très peuplée où il y a 500 mahomeries et autant d'écoles, et 600 fondouks où avaient coutume d'être logés les *sophi* (sûfi) des Sarrasins, qui sont dits «moines»

5. Si David s'identifie bien à Kütchlüg, ce dernier n'a pas procédé d'emblée à la conquête du pays des Qara-Khitaï : chassé par les Mongols, il avait trouvé asile avec les réfugiés qui l'avaient suivi auprès du Gur-khan, avant de faire cause commune contre lui avec le sultan de Kharezm qui convoitait la Transoxiane. C'est alors qu'il s'était emparé d'Özkend avant de surprendre et de capturer son beau-père (récit très complet dans Juvaini, *The history of the world-conqueror*, trad. J.A. Boyle, Cambridge/Mass.; 1958, p. 61-65, à compléter par Nasawi, cité plus haut, p. 11-15)

6. Zarnuq, sur la rive gauche du Syr-Darya, en face d'Otrar. Berkouch, à proximité de Tachkent : V.V. BARTHOLD, *Turkestan down to the Mongol invasion*, trad. angl., 4e édition par C.E. Bosworth, London 1977, p. 173-174. Ferghana, nom de la province, peut représenter ici la capitale de celle-ci, Akhzikhat. Marginan se trouve entre Özkend et Khodjend.

7. Sur ce nom, cf. ci-dessus, p. 36 et n. 10. Il désigne la contrée située au sud de l'Amu-Darya, qui était restée aux mains de la dynastie ghuride. C'est Muhammad de Kharezm qui en entreprit la conquête après l'assassinat du sultan ghuride (1206); après Balkh et Hérat, il occupa Ghazna en 1215.

dans notre langue. Ledit roi David combattit ensuite le roi de ce pays qu'on appelle *Alanaar* et le vainquit; et presque tout son peuple fut mis à mort, sauf une partie qui se convertit à notre foi[8], et, ayant soumis toute cette terre il revint dans le pays qu'on appelle *Chatha* (Cathay).

Il y avait alors des trêves entre le roi de Cathay et le Kharezmien (*Chavarsmisan*) et entre eux étaient indivises les terres de Bukhara, Samarkand et Balassaghun. Ledit Kharezmien envoya ses ambassadeurs au roi David et se mit d'accord avec lui en lui donnant toute la terre qu'il avait au-delà du fleuve *Geos*. Après donc avoir pris ses assurances du côté du roi David[9], il rassembla une grande armée et envahit une province qu'on appelle *Chorasan* (le Khorassan), et le grand Iraq (*Arach*) et le petit Iraq, qui sont de grandes provinces, et le *Diarbechen* (Azerbeijan) et il s'approcha de *Baldach* (Bagdad) à six jours de marche[10]. Il envoya ses messagers au khalife de Bagdad, qui régnait à Bagdad depuis 41 ans, qu'on appelle *Alenanzer Ledindalla* (al-Nasir li-Din Allah), c'est-à-dire «le secours de la loi divine»; ceci est son surnom, son nom étant Romanzur, fils de Mostadi[11]. Et de là il lui envoya son défi.

Le khalife éprouva une grande crainte parce qu'il ne pouvait pas réunir des forces suffisantes pour lui résister; il prit conseil de ses fidèles. Ceux-ci lui dirent de demander au *iaphelit* (catholicos), le patriarche des

[8] Cette information est parfaitement imaginaire : le sultan de Kharezm, musulman fervent, n'avait aucune raison d'imposer le christianisme à ses nouveaux sujets.

[9] L'accord passé entre Muhammad et Kütchlüg avait permis au premier d' occuper la Transoxiane, et il avait noué avec Gengis-khan, après la disparition du Naïman, des relations tendant à faciliter la coexistence des deux empires : J.A. BOYLE, *The Cambridge history of Iran*, V, 1968, p. 303-306.

[10] Il s'agit ici de la campagne menée par Muhammad, en 1217, à travers les terres occidentales de son empire, campagne au cours de laquelle il fit reconnaître son autorité aux émirs du Khorassan aussi bien qu'aux atabegs de l'Azerbeijan et du Fars.

[11] Le conflit entre le khalife abbaside et les sultans de Kharezm (auxquels le premier refusait le titre sultanal) était déjà ancien. Muhammad obtint une *fatwa* dénonçant le premier comme un usurpateur dont il réclamait la déposition : cf. Angelika HARTMANN, *An-Nasir li-din Allah (1180-1225)*, Berlin 1975. Le nom complet du khalife était Abû'l Abbas Ahmad an-Nasir li-din Allah ibn al-Mostadi. Notre texte est donc sur ce point bien informé.

Indiens, qui résidait dans la cité de Bagdad[12], d'intervenir auprès du roi David pour que celui-ci rompe ses trêves avec le Kharezmien, et que ce dernier cesse son offensive. Ledit khalife monta donc à cheval, de nuit parce qu'il n'a pas coutume de chevaucher durant le jour, sauf à des dates fixées, avec quelques-uns des siens, et il vint à la demeure du patriarche, qui habitait à l'intérieur de Bagdad. Aussitôt que le patriarche le vit, il l'accueillit avec honneur et manifesta une grande joie de sa venue. Alors le khalife s'adressa à lui en lui disant: «C'est dans une grande nécessité que je demande ton aide, et c'est dans la nécessité qu'un ami se montre fidèle. Voilà que ce méchant Kharezmien se porte contre nous avec toute sa puissance et, s'il occupait cette terre, il ferait mettre à mort tous les chrétiens, parce qu'il a beaucoup de haine contre eux». Le patriarche lui répondit que c'était la vérité. Le khalife lui dit enfin : «Vous pouvez m'aider de cette manière: le roi David et tous les autres qui suivent votre loi vous obéissent. Je vous demande donc que vous ordonniez, par vos lettres et par vos messagers envoyés au roi David, qu'il fasse la guerre au Kharezmien; et ainsi il cessera de nous molester. Car je sais de source certaine que, si le roi David entame des hostilités contre lui, immédiatement ce dernier rentrera chez lui. Et, si vous me donnez satisfaction en cela, nous accorderons à vous et à tous ceux qui tiennent votre loi tout ce que vous voudrez». Le patriarche répondit: «Vous savez que nous sommes tenus par serment envers vos prédécesseurs et vous-même à n'envoyer aucune lettre à aucun roi des Chrétiens; ni à lui fournir d'information sur votre terre[13]». A quoi le khalife lui répondit: «Je suis le seigneur de cette terre et le khalife du prophète des Sarrasins[14]; je vous donne l'autorisation d'agir

[12] Le catholicos, chef de l'Eglise apostolique orientale (dite nestorienne), dont la cathédrale était à Kokhé (l'ancienne Ctésiphon) résidait en fait à Bagdad.

[13] Le catholicos se montre ainsi très attentif à respecter les obligations des *dhimmi*.

[14] « khalife » est pris ici au sens littéral du mot arabe, « lieutenant ».

ainsi et je vous fais faire des lettres pour vous mettre à couvert». Ainsi le patriarche, exauçant ces prières du khalife, envoya dire au roi David de rompre ses trèves avec le Kharezmien. A cette invite, le roi David rassembla une armée innombrable et envahit la terre du Kharezmien[15]. Ce qu'apprenant, le Kharezmien revint dans ses terres. Ce dont le khalife se réjouit grandement et il offrit au patriarche une grande quantité d'or. Le patriarche refusa tout-à-fait de la recevoir; il demanda seulement que l'on fît détruire une mahomerie qui surplombait l'église du patriarche, ce qui gênait considérablement celui-ci. Ledit khalife la fit détruire de fond en comble en une nuit, de telle sorte qu'au jour il n'en restait plus trace; et ce fut là le premier mauvais présage pour la religion des Sarrasins.

En outre, quand le Kharezmien fut de retour dans sa terre, il aurait volontiers rétabli la paix avec le roi David; mais celui-ci s'y refusa absolument. Ainsi le Kharezmien réunit-il une armée innombrable et passa le fleuve *Geos*, en se préparant à affronter avec toute sa puissance le roi David. Le roi David le combattit vaillamment, le défit et la plus grande partie de son armée fut anéantie. Certains affirment qu'il y trouva la mort; mais d'autres se demandent où il se trouve[16].

Le roi David rassembla de nouveau une grande armée, ainsi que seize autres grands chefs, dont l'un conduisait 100.000 hommes, un autre 200.000, ou un peu plus, ou un peu moins; et il divisa son armée en quarante corps, dont chacun comptait 100.000 hommes[17], et il passa le fleuve

[15] Ceci était une affabulation, la rupture entre Gengis-khan et Muhammad ayant d'autres causes. Mais, en milieu musulman, on a accusé le khalife d'avoir incité Gengis-khan à envahir les terres du sultan (D' OHSSON, *Hist. des Mongols*, I, p. 210-211 ; II, p. 632).

[16] Contrairement à ce qu'écrit la *Relatio*, Muhammad n'avait pas concentré ses troupes, mais il les avait réparties entre les places fortes des provinces orientales. Il n'y eut donc pas de grande bataille. Le sultan s'était enfui, poursuivi par un corps de cavalerie mongole ; il échapa à ses poursuivants et trouva un moment asile dans le château de Sardjahan, puis dans une île de la Caspienne où il mourut à la fin de 1220. Les auteurs de ce récit l'ignoraient encore.

[17] Barthold a évalué le nombre des envahisseurs à 200.000.

Geos. Et il s'empara de *Choarismen* (Kharezm) et de *Moa et Bendei* (Amul, auj. Chergui?), *Techris* (?) *Maurvum* (Merv), *Sarchis* (Sarakhs), *Thus* (Tus), *Tarsis* (Turshiz), *Dargan* (Damgan), *Chorasan* (Khorassan), *Nichaguar* (Nishapur), *Termode* (Tirmiz), *Baguarda* (Abivard), *Nassa* (Nasa), *Edabamagam* (Dandanaqan?), *Bolche* (Balkh), *Ceregi* (Kerki), *Segistan* (Sistan), *Saarsitan* (Sharistan), *Messedali* (Meshed), *Mean* (Meana ou Malin), *Seheri* (Sari)[18]. Ce sont toutes de grandes cités, sans parler d'autres châteaux et villes, au nombre de 200. Il conquit aussi le royaume du sultan *Soniar* (Sanjar), où se trouvent ces cités: *Musahar* (Misurgan), *Delbikan* (Dolbiqan), *Deschaan* (Dehistan), *Curchaan* (Gurgân)[19], et une autre province qu'on appelle *Dalgor* (le Ghor?) où il y a huit grandes cités[20], et le royaume de *Mazendran* (le Mazenderan) où il y a huit grandes cités et 200 châteaux[21]. Et cette terre s'étend sur 20 jours de marche en longueur et 12 en largeur. Et c'est jusque là que s'étend la terre du Kharezmien.

[18] Ces noms sont ceux des principales villes du Khorassan. Sur ces villes, cf. Yaqût, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, trad. Barbier de Meynard, Paris 1861 (Yaqût est absolument contemporain : il assista à la conquête du Khorassan par les Mongols et mourut en 1223). Cf. aussi G. LE STRANGE, *The lands of Eastern Caliphate*, Cambridge 1905, qui donne, p. 492-493, la liste des villes de poste de la Transoxiane et du Khorassan, et *Hudud al 'Alam*, trad. V. Minorsky, Oxford 1937. - En raison de la multiplicité des variantes de ces noms géographiques, relevées pour la plupart par ZARNCKE, *op. cit.*, qui a lui-même proposé des identifications dans ses *Abhandlungen*, nous n'avons donné que les formes les plus proches des noms actuels ou figurant dans les ouvrages cités.

[19] En fait, le royaume gouverné par le Seljuqide Sanjar était plus étendu que ne le fait supposer ce texte ; il comprenait notamment Merv, où il fut enseveli. Cf. A.K.S.LAMBTON, « The administration of Sanjar's empire as illustrated in the Atabat al-Kabala », *Bull. of the School of Oriental and Oriental Studies*, 20, 1957, p. 361-388. - Le Gorgan cité ici n'est pas la ville connue aujourd'hui sous ce nom (l'ancien Astarabad), mais celle de Gonbad e-Qabus.

[20] Sur le Ghor, territoire montagneux de la haute vallée du Herat-rud, cf. C.E. BOSWORTH, « The early Islamic history of Ghur », dans, du même auteur, *The medieval history of Iran, Afghanistan and Central Asia*, London, Variorum, 1977. Le territoire mentionné précédemment étant au bord de la Caspienne, on constate que l'auteur ne se soucie pas de suivre le cheminement des armées mongoles.

[21] Nous revenons ici aux approches de la mer Caspienne.

Le royaume du sultan *Tagiel* (Tughril) est à l'entrée du royaume des Perses, qu'on appelle le grand Iraq (*magnum Arach*), c'est-à-dire le «grand royaume», qu'on peut mettre trois mois à traverser à cheval[22]. Et la capitale de ce royaume est une cité qu'on appelle *Rahi* (Reyy). Les autres cités sont *Auher* (Abhar), *Schariac* (Schareh), *Schemenech* (Sawamak), *Schemanan* (Simnan), *Causvin* (Qazvin), *Senchan* (Zanjan), *Cham* (Qum), *Amedan* (Hamadan), *Esbohan* (Ispahan), *Sanguhaa* (Saghaniyan), *Senchehan* (Zanjan?), *Conine* (Kanein), *Amiana* (?), et il y a plus de 300 châteaux. Et dans la terre de *Diarbakan* (l'Azerbeijan)[23] se trouvent les cités suivantes: *Mirris* (Mires), *Eiohan* (Awjan), *Bellochan* (Beilaqan), *Cohai* (Khoj), *Change* (Gandza), *Eschenii* (Samakhi?), *Aramie* (Urmia), *Enuschaar* (Ushnuh), *Meraga* (Maragha), *Sada* (?), *Chanoguin* (Khonedj), *Testemodi* (?), *Sardahan* (Sardjahan), *Guarduhil* (Warthan), *Munedo* (?), *Solemeste* (Selmas); et cette terre mesure 47 journées de voyage en longueur. De même, dans la province qu'on appelle *Chanca*[24], il y a 20 cités et 120 châteaux, et cette province s'appelle le royaume du sultan *Ebebeth* (Abu Bakr) -on l'appelle aussi le petit Iraq, c'est-à-dire «le petit royaume».

Et toutes ces terres, le roi David les a soumises à sa domination, et il se trouve à cinq jours de Bagdad et à autant de *Musseech* (Mossoul), et l'avant-garde de son armée est parvenue jusqu'au pays des Géorgiens, qu'il a vaincus et à qui il a enlevé 40 châteaux parce que, bien qu'étant chrétiens, ils étaient alliés aux Sarrasins.

Après celà le roi David <qu'il triomphe et vive perpétuellement!> envoya ses ambassadeurs au khalife de

[22] C'est ici l'état que gouvernaient les derniers Seljuqides, jusqu'en 1194 : le *Gibâl* des géographes arabes. On notera que toutes les villes citées ne sont pas tombées au pouvoir des Mongols : Ispahan leur avait échappé.

[23] L'Azerbeijan (aujourd'hui partagé entre l'Iran et la république de ce nom) était gouverné par des atabegs formant une dynastie particulière. On note que la capitale des atabegs, Tabriz, n'est pas citée ; est-ce parce qu'elle avait échappé à la conquête ? - Sur Ushnûh, cf. J.-M. FIEY, « Adharbayjan chrétien », dans *Le Muséon*, 86, 1973, p. 406.

[24] Cf. ci-dessus, p. 38, n. 13. Le nom de *Chanca* ne paraît pas autrement connu.

Bagdad, et ceux-ci arboraient au-dessus de leurs têtes un étendard sur lequel figurait la croix quand ils entrèrent à Bagdad[25]. Les Sarrasins leur dirent: «Pourquoi élevez-vous au-dessus de vos têtes une croix quand vous êtes à Bagdad, dont le nom se dit en arabe *Darheselem* (Dar es-Salam), c'est-à-dire la cour du salut, et cela à la face des Sarrasins?» Les ambassadeurs leur répondirent: «Notre seigneur, le roi David, nous a ordonné d'entrer ainsi dans le pays, sans quoi nous n'y entrerions pas. Et si vous nous l'interdisez, nous repartirons». On en avertit le khalife, lequel dit: «Qu'ils entrent comme ils voudront». Et sitôt que le khalife les vit, il les reçut avec honneur, se levant devant eux et les invitant à s'asseoir à ses côtés. Les ambassadeurs, s'adressant à lui par interprète, lui dirent de la part de leur seigneur: «Notre roi vous salue et vous fait savoir que notre *iaphelech*, c'est-à-dire le catholicos, se loue beaucoup de vous, parce que vous avez toujours eu de bonnes intentions à l'égard des chrétiens et que vous avez honoré nos églises. C'est pourquoi il vous concède le sixième de la terre que vous tenez, et il veut avoir Bagdad, pour en faire le siège du patriarche».Le khalife leur dit: «Votre roi, par la volonté de Dieu, a soumis tant de terres, et il ne peut pas être partout en personne. Il lui faut établir des baillis dans les terres qu'il a conquises. Je le supplie donc de m'établir comme son bailli dans cette terre-ci, et je lui donnerai autant d'argent qu'il voudra[26]». Les ambassadeurs dirent: «Nous ne sommes pas venus chercher de l'argent, mais, comme nous avons entendu dire que vous avez fait

[25] Une tradition affirme que les Géorgiens avaient le privilège de porter leurs bannières ornées d'une croix en terre musulmane. - Le nom officiel de Bagdad était *Medinet al-Salaam*, « la ville de la Paix ».

[26] A quelle réalité correspondent ces données faisant état de tractations entre le khalife et les Mongols? On sait que, pour s'opposer à ceux-ci, al-Nasir leva une petite armée qui stationnait à Daquqa et qui attendait le secours des Ayyûbides; l'*Histoire secrète des Mongols*, § 260, précise que Gengis-khan envoya Tchormaghan « en expédition contre le sultan-calife (*Qalibai-soltan*) et le peuple de Bagdad » (trad. M.-D. Even et R. Pop, Paris 1994, p. 227 et n. 73, p. 306), mais que la conquête était restée inachevée (§ 270). Ceci se passait après l'époque de la rédaction de notre texte. On ne saurait donc dire si les Mongols étaient à cette date entrés en relations avec le khalife; mais la consistance de ces propos est certainement imaginaire.

détruire la sainte cité de Jérusalem[27], nous avons apporté autant d'argent qu'il en faut pour que nous en réédifions les murs en employant son or et son argent». Il offrit aux ambassadeurs des présents pour une valeur de 100.000 besants, mais ceux-ci refusèrent de les recevoir.

<Il arriva entre temps que *Melycalem* (al-Malik al-Kamil), sultan de Babylone, avait envoyé au khalife à titre de présent certains chevaliers chrétiens[28], qu'il libéra à la demande des ambassadeurs. Certains d'entre eux vinrent à Antioche et ils rapportèrent avec ces nouvelles, et d'autres rumeurs, selon lesquelles> quand le roi David était arrivé dans le pays qu'on appelle *Casvin* (Qazvin), qu'il avait soumis, il y avait laissé un sien bailli avec un petit nombre de ses hommes, et lorsqu'il eut laissé cette terre derrière son dos, les hommes de cette cité tuèrent le bailli du roi et d'autres de son entourage[29]. Quand le roi l'apprit, il envoya une partie de son armée pour assiéger ce pays. Ce siège dura six jours. Le septième jour, au milieu de la nuit, trois tours et six coudées[30] des murs de cette cité s'effondrèrent et les chrétiens, entrant dans ce pays, y tuèrent 80.000 combattants.

<C'est pourquoi nous invitons tous ceux qui croient au Christ Jésus de prier le Seigneur pour qu'il conserve au roi David le triomphe et le salut, lui qui obéit à Dieu et à la sainte Eglise, qui libère les croyants de la main des infidèles, lui qui est le roi des rois, qui détruit la loi des Sarrasins, qui protège la sainte Eglise, qui est le roi de l'Orient.>

[27] Ceci fait écho au démantèlement de Jérusalem ordonné par le sultan al-Mu'azzam à l'annonce des succès remportés par les croisés en Egypte.

[28] Ce passage n'a pas été retenu par M. Huygens dans son édition ; il le regarde donc comme une interpolation dont Jacques de Vitry serait l'auteur. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'envoi de prisonniers de haut rang au khalife était déjà intervenu au temps de Saladin. C'est à ces captifs libérés que serait due, selon Jacques, l'information concernant le sac de Qazvin.

[29] D'après les auteurs orientaux, ce n'est pas à Qazvin, mais à Hamadan, qu'avait éclaté cette révolte (B. SPULER, *op. cit.*, p. 29-30). La ville, qui s'était soumise sans résistance, avait reçu un gouverneur mongol.

[30] Au lieu de « six coudées » (*cubiti*) de mur, deux manuscrits donnent « trois toises » (que Zarncke a lu *telae*, pour *tesae*).

Ce qui suit est tiré d'une autre lettre:

Le Seigneur a soumis à son serviteur le roi David la terre de *Caracher* (Qarachar), dans laquelle il y a 12 grandes cités, et en outre la terre du sultan *Begrichar* (Bughra-khan)[31], dans laquelle il y a huit grandes cités, et en outre la terre qu'on appelle *Sacom* (Balassaghun), jusqu'à *Sagibus* (?) sur 20 jours de marche, et de là jusqu'à *Pharaga* (Ferghana) et *Margana* (Marginan) sur dix jours. Ensuite il lui soumit la terre de *Coegent* (Khodjend), d'où provient une quantité de la meilleure soie, et qui va jusqu'à *Bocara* (Bukhara), cette terre contenant 300 cités (?) et 66 cours d'eau et 12.000 juges ou consuls, et elle s'étend sur 20 jours de marche; et de là jusqu'à la terre de *Harsinoth* (Arsanikath), sur 8 jours, et de là jusqu'à *Sacchere* (Balassaghun), 20 jours[32]. Ces derniers pays sont au-delà du fleuve *Geos* et ils comprennent dans leur étendue 250 châteaux et grandes villes.

En deçà du fleuve *Geos* il a conquis l'empire du sultan *Machemoth* (Muhammad) dont la terre est appelée *Choressan* (le Khorassan), dans laquelle se trouvent les cités qui suivent: *Amanchioniro* (Amul), *Mero* (Merv), *Sirchos* (Sarakhs), *Thos* (Tus), *Maummerie Dadli* (Meshed)[33], *Sarasien* (Sharistan), *Gaharamien* (?) *Nessaor* (Nishapur), d'où viennent les meilleurs baudequins, *Barach* (Balkh), *Herre* (Herat), d'où viennent les pierres précieuses, *Bastem* (Bistan), *Schere* (Sari) *Damirigagi* (Damaraki). Ce sont-là les plus grandes villes; il se soumit d'autres places fortes et grandes villes au nombre de 230.

[31] Le titre de Bughra-khan est un de ceux que portent héréditairement les Qarakhanides (cf. O. PRITZAK, *op. cit.* (p. 35,n. 9). Il est difficile d'identifier celui de ces royaumes qui est mentionné ici. Peut-être celui d'Özkend, au Ferghana, qui se soumit à Gengis-khan dès 1211 (PRITZAK, p. 59)?

[32] Le nom d'*Harsinoth* peut désigner Arsanikath; l'itinéraire, en ce cas, peut être différent de celui de la *Relatio*.

[33] Rappelons que Meshed doit son nom au sanctuaire de l'iman Ali al-Rida, mort en 818; c'est ce mot, qui signifie précisément « sanctuaire », que les Francs rendent par « mahomerie ».

Il s'empara en outre de la terre du sultan *Senetha* (Sanjar) qui contient ces grandes cités: *Nessihor* (Misurgan), *Debihagan* (Dolbiqan), *Dehestan* (Dehistan), *Gargan* (Gurgan). Et il conquit en outre le pays de *Cantan de hensin* (?) qui contient huit grandes cités[34]. En outre, il s'empara du pays de *Machrenzedran* (le Mazanderan) et du pays voisin, avec dix grandes cités et 250 grandes forteresses. De là, il s'empara des pays du grand sultan, qui est plus puissant que tous les précédents, *Caiosereth* (Kai-Khosrau)[35], lesquels s'étendent sur trois mois de marche en longueur et autant en largeur. Il prit ensuite la terre du sultan *Theor Delharach* (Tughril de l'Iraq). De là il vint près de Bagdad et conquit sur le côté la terre de *Debihagan* (Azerbeijan), qui contient 47 cités grandes et fameuses, parmi lesquelles les principales sont *Leray* (Reyy), *Aschar* (Abhar), *Chasvi* (Qazvin), *Chon* (Qum), *Chassehen* (Kashan), *Sephen* (Ispahan), d'où proviennent les meilleurs bouquerans, *Hamedan* (Hamadan)[36] et en dehors de ces 47 cités elle renferme 320 places fortes et grandes villes. En outre il conquit la terre du sultan de *Sardahan* (Sardjahan) qui contient ces cités; *Harman* (Urmia?) et *Marahan* (Marand), *Selemeste* (Selmas), *Marahage* (Maragha), d'où vient la terre dont on use pour laver les têtes. Après quoi il conquit la terre de l'émir *Bobair* (Abu-Bakr), contenant onze cités, dont la métropole est *Keme* (Qayen), avec 170 places fortes et grandes villes. Et c'est la dernière contrée de la Perse de notre côté, et il n'y a plus que de la terre plaine (sans fortification) jusqu'à Bagdad, c'est-à-dire sur cinq jours de route.

Et tous les noms déjà cités sont en langue persane.

Or le roi David a trois armées, dont il a envoyé une dans

34. Il s'agit évidemment du Ghor, mais l'appellation reste mystérieuse.

35. Kai-Khosrau I[er], sultan seljuqide d'Anatolie, mort en 1211.

36. Il faut supposer ici une erreur du copiste. C'est à l'Iraq Ajemi (la terre du sultan Tughril) qu'appartiennent ces cités. Le nom de *Debihagan*, repris d'une précédente énumération, s'applique à la terre suivante, qui est ici attribuée à un « sultan de Sardjahan », autrement inconnu,et la liste qui suit ne comprend que quelques-unes des 16 villes comptées ailleurs dans l'Azerbeijan.

la terre de *Calaph* (Alep), qui est au frère du sultan d'Egypte, l'autre contre Bagdad, la troisième du côté de *Mausam* (Mossoul), qui s'appelait dans l'Antiquité Ninive et qui n'est pas éloignée d'Antioche de plus de 15 jours de marche, destinant celle-ci à venir dans la terre promise pour qu'il puisse visiter le Sépulcre du Seigneur et rebâtir la Ville Sainte. Mais auparavant il se propose, si le Seigneur le permet, de soumettre au nom chrétien la terre du sultan d'Iconium[37] et Alep et Damas et toutes les régions situées entre ces villes, pour ne laisser sur ses arrières aucun ennemi.

Des exemplaires des lettres précédentes ont été apportées au comte de Tripoli par certains de ses hommes venant de ces régions; des marchands aussi apportant d'Orient des épices aromatiques et des pierres précieuses ont apporté des lettres semblables; et tous ceux qui venaient de ces contrées disaient la même chose...

★

Une version un peu différente de cette « seconde lettre », qualifiée par son éditeur, Zarncke, de « dritte charta », nous est parvenue dans deux manuscrits ; il s'agit d'un texte recueilli en Orient par deux clercs qui s'y trouvaient en 1221 et qui en envoyèrent copie aux chanoines de Münster :

Le roi David, fils du Prêtre Jean, roi de l'Inde, est sorti de *Silo*[38], sa terre, à cause du nom de Notre Seigneur Jésus-Christ avec une grande armée pour aller au secours de la Terre Sainte. Il a d'abord conquis *Sidira* (?) où sont 12 cités: en partant de là il conquit la terre de *Beruth* où sont 8 cités. Ensuite il conquit la terre de *Sago* (Bellasaghun?). Depuis la terre de *Sago* jusqu'à *Quassay*

37. On retrouve ici le sultanat seljuqide d'Anatolie, cette fois considéré comme restant à soumettre par le roi David, alors que plus haut on le donnait comme déjà soumis.

38. Cette lecture, comme la suivante, est donnée comme incertaine par Zarncke. On reconnaîtrait comme désignant Qarachar la terre de *Sidira* et comme celle du sultan Bughra celle de *Beruth*.

(Kashgar) il y a 30 journées de marche, et de *Quassay* à *Zarahanna* et *Mena* (Ferghana et Marginan), 10 journées et de *Quassay* à Bukhara 21 journées, et de Bukhara à *Elcharnach* 8 journées et d'*Elcharnach à Beletho* (Balassaghun) 21 jours[39]. Et il y a dans la seigneurie de cette terre, tant dans les cités susdites qu'en petites villes et châteaux, plus de 220.

Et il franchit le fleuve *Geos* (le Gihon) et il conquit la terre du sultan *Mehemoth*, c'est à dire la terre de Khorassan, où se trouvent ses grandes cités (...)[40], et il vint à la terre de *Senniar* (...) et il conquit l'Ange de la (rosée?[41]) et il conquit *Mecherdara* et toute sa seigneurie (...). Et il vint au pays de *Thammesach*, dont la seigneurie s'étend sur trois mois en longueur et trois en largeur, et il la conquit toute entière. Et il vint au pays du roi *Thoyl*, et c'est le grand *Echelath* (le grand Iraq) où se trouvent les cités (...).

Et il vint au pays de *Barbegam*, où il y a 48 grandes cités, *Seylem, Mema* (Mianeh), *Barvana, Nardevi* (Ardebil), *Regsoysam, Choney* (Khonedj), *Chardacha* (Sardjahan), *Inar, Mena, Naxab* (Nakhidjevan), *Salamas* (Selmas), *Maxraicha* (Maragha), *Herno* (Urmia) Et il vint à *Quieam* (Qayen) et s'en empara avec la seigneurie de l'émir Abu-Bakr (*Heymyr et Roheir*), et il y a là 11 grandes cités et 170 villes et châteaux.

Le roi David a avec lui 255.000 serviteurs qui ne sont pas de sa religion et 122.000 chevaliers de sa foi, très expérimentés à la guerre. Et il fait porter devant lui 40 croix en guise d'étendards, chacune étant suivie de 100 chevaliers montés.

[39] On reconnaît les mêmes noms que ceux du texte précédent, avec des graphies différentes; toutefois celui d'*Elcharnach*, qui peut désigner Zarnuq (la distance de Bukhara est identique à celle qui figure dans les autres textes), pourrait aussi être la transcription du Kharcanah cité en Ushrushana par Edrisi (trad. Jaubert, p. 205)

[40] Nous n'avons pas repris ici les listes de villes, qui correspondent à celles du texte précédent, mais avec des graphies aberrantes. Cependant nous avons repris celle des cités d'Azerbeijan, en raison de l'erreur qui s'est introduite dans le texte en question. Nous n'avons pas non plus cru devoir reprendre les identifications des noms des « royaumes »

[41] Sur cette curieuse appellation, cf. ci-dessus, p. 37 et n. 11.

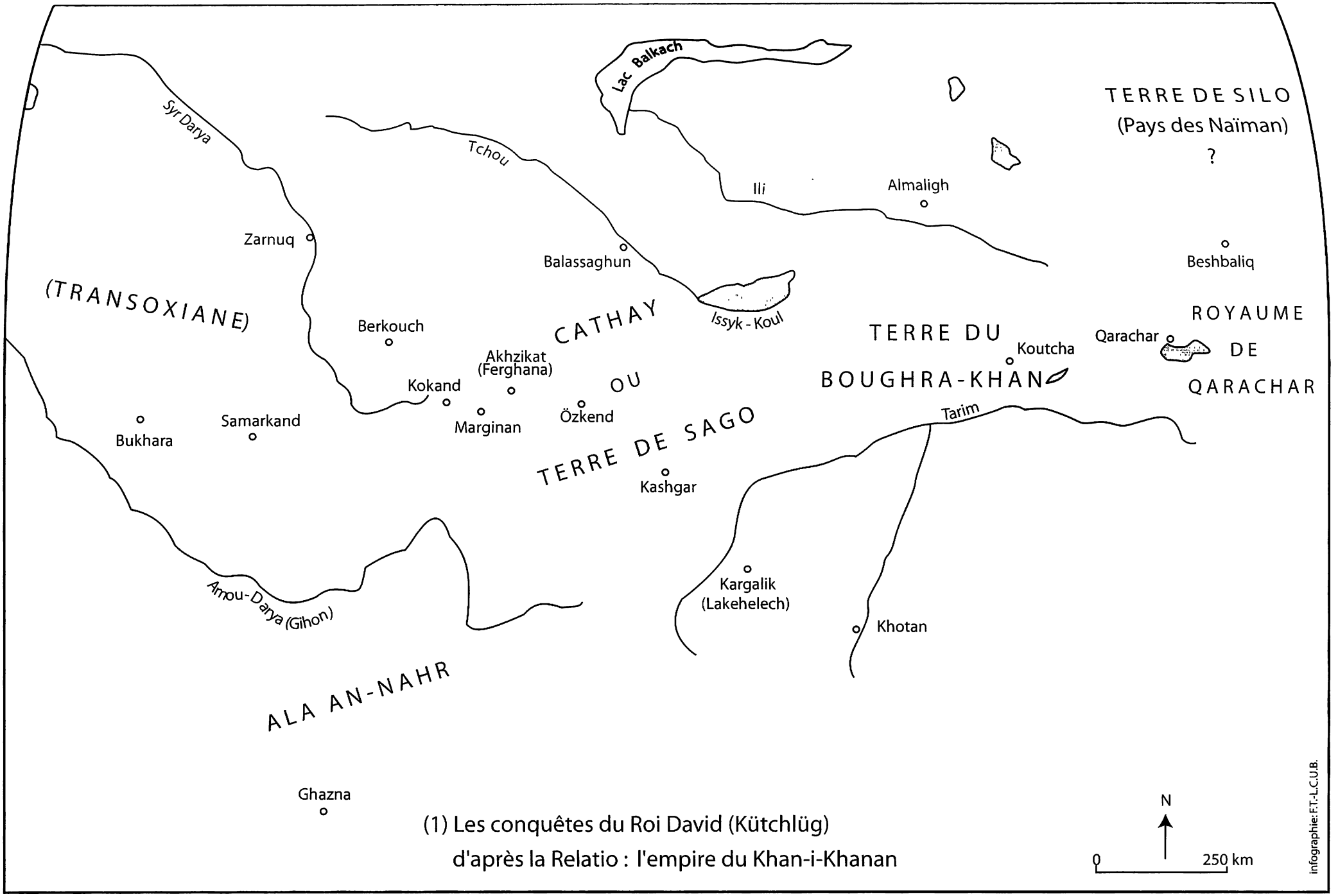
Il a aussi conquis deux très grands royaumes des Perses et battu les Géorgiens (*Iorianos*) qui avaient fait des trêves (*arengas*) avec les Sarrasins, et il les a soumis après en avoir tué beaucoup. Et il était déjà à <...> près de Bagdad <quand ces lettres > furent faites. La terre qu'il a conquise s'étend sur 251 jours de marche.

NOTE COMPLÉMENTAIRE À LA LÉGENDE DES CARTES

La ville de Kharezm (Khwarizm), ayant été détruite par les Mongols en 1221, a été rebâtie et fut désormais connue sous le nom d'Urgenj.

Quant à *Chorazan*, qui n'est pas cité par les géographes arabes, c'est un lieu mentionné par Lenglet-Dufresnoy sous le nom de Khorassan et donné comme se trouvant au sud de la province (*Méthode pour apprendre la géographie*, 3e éd., Paris 1742, VI, p 109). Il figure comme une forteresse de la province d'Esferain dans la carte de la Perse de Delisle (1724), sur la route de Yezd à Hérat, au Nord-Est de Khur ("Corra ") .
La carte de la Russie, de la Moscovie et de la Tartarie d'Anthony Jenkinson (Londres 1562, reprise dans Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, édition de 1595, p. 105) connaît ce lieu sous le nom de *Corasan magna*, tout en mentionnant une *Corasan parva* qui serait proche de Khiva, tandis que Delisle place ce second « Khorassan » près de Nasa.

Nous avons d'autre part fait figurer deux fois le nom de Zanjan sur notre carte n° 2, mais l'identification de *Senchehan* avec la plus orientale de ces villes reste douteuse, celle-ci se situant plutôt en Khorassan que dans le "Grand Iraq".



(1) Les conquêtes du Roi David (Kütchlüg)
d'après la Relatio : l'empire du Khan-i-Khanan

(2) Les conquêtes du Roi David (Gengis-khan) d'après la Relatio :

5. L'APPROCHE DES TARTARES : ANDRÉ DE LONGJUMEAU ET LE MOINE SIMÉON

La *Relation de David*, après avoir connu une diffusion assez large dans le monde occidental au temps de la Cinquième croisade, en raison des espoirs qu'elle avait suscités en faisant entrevoir une puissante intervention d'un monarque que d'aucuns identifiaient au mythique Prêtre Jean du siècle précédent ou à un de ses descendants, paraît avoir été vite oubliée. L'historien Aubry de Trois-Fontaines, ayant reçu des informations relatives à la campagne menée par les généraux mongols Jebe et Sübötei dans la steppe ukrainienne où ils avaient vaincu les Turcs Comans et leurs alliés les princes russes, notait que ces soi-disant chrétiens s'étaient en fait révélés comme étant des païens[1] ; mais ils avaient assez vite repris la route des steppes asiatiques, laissant derrière eux la confédération turque des Comans (Qiptchaq) très affaiblie. De ce côté, c'est-à-dire aux frontières Sud-Est de l'Europe, le royaume de Hongrie avait profité de cet affaiblissement pour étendre son protectorat sur la Comanie[2], et il fallut attendre les années 1237-1240 pour que le danger mongol se dessinât à nouveau. D'autres informations parvinrent alors aux princes européens qui leur donnèrent une nouvelle idée du danger « tartare »[3] en attendant le coup

[1] Ceci, semble-t-il, d'après les informations venues de Géorgie ou du sud-est de l'Europe. Ce chroniqueur avait recueilli celles qu'avaient transmises Honorius III et les Templiers sur les victoires de « David », avant de noter ce qui concernait la campagne des deux chefs mongols en Ukraine et en Russie (*MGH, SS* XXIII, p. 911-912).

[2] Cf. J.RICHARD, « La limite occidentale de l'extension de l'alphabet ouïgour », dans *Journal Asiatique*, 239, 1951, p. 71-75 (réimpr. dans *Les relations entre Orient et Occident au Moyen Age. Etudes et documents*, London, Variorum, 1977). Le roi de Hongrie se titre alors *rex Cumanie*, et Bela IV, en 1247, déplore la perte de ce royaume que lui ont enlevé les Tartares (FEJER, *Codex diplomaticus Hungariae*, IV, 1, p. 336).

[3] Sur les informations qui parvinrent en Occident à propos des progrès des Mongols dans ces régions, cf. D. SINOR, « Un voyageur du XIII[e] siècle : le Dominicain Julien de Hongrie », *Bull. of the School of Oriental and African Studies*, 14, 1952, p. 589-602, « Le rapport du dominicain Julien de Hongrie écrit en 1238 sur le péril mongol ». *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, ann. 2002, fasc. 4, p. 1153-1168. Sur celles qu'apporta l'archevêque Pierre de Russie, en 1245, cf. A. KLOPPROGGE, *op. cit.*, p. 175-176.

de tonnerre que fut l'invasion mongole en Pologne et en Hongrie, succédant à la soumission par les envahisseurs des peuples voisins de la Volga et des principautés russes.

L'Orient latin regardait essentiellement du côté de Damas et du Caire, dans la perspective d'une nouvelle croisade destinée à la reconquête de Jérusalem, et c'est avec les deux sultans ayyûbides que Frédéric II menait ses tractations qui aboutirent finalement au traité de Jaffa de 1229. L'empire latin de Constantinople était en rapport avec la Turquie seljuqide dans l'intention de s'allier avec elle contre les Byzantins de Nicée[4]. La principauté d'Antioche, dont le prince, Bohémond IV, nous l'avons vu, avait été informé des progrès des Mongols en 1221, quand il n'était encore que comte de Tripoli, continuait à entretenir des relations avec ses voisins musulmans : Bohémond profitait de l'appui des sultans de Konya et d'Alep pour tenir en échec les visées du roi d'Arménie sur sa principauté[5]. Les hostilités qui se déroulaient aux confins de l'Azerbeijan entre le sultan seljuqide et le fils de Muhammad de Kharezm, Jalal al-Dîn, lequel tentait de reconstituer un état kharezmien dans l'Ouest de l'Iran[6], ne laissaient pas entrevoir un renouveau de l'offensive mongole. Gengis-Khan était mort ; ses fils entendaient reprendre ses conquêtes ; mais ils n'avaient pas maintenu de troupes d'occupation dans l'Iran occidental, pas plus que dans le Caucase. Nous savons par l'*Histoire secrète des Mongols* que mission avait été donnée à l'un des chefs mongols alliés à la famille souveraine (il avait épousé une des veuves de Gengis-khan), Tchormaghan[7], de reprendre les campagnes de ce côté, en visant notamment la soumission du « sultan Chalibay », autrement

[4] L'empereur Baudouin II écrivit à Blanche de Castille pour suggérer le mariage d'une de ses cousines avec Kai-Khosrau II (Du BOUCHET, *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris 1661, pr., p. 19 ; A. du CHESNE, *Historiae Francorum Scriptores*, V, p. 421-426).

[5] Cf. Claude CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris 1940, p. 598-623.

[6] B. SPULER, *Die Mongolen in Iran*, p. 31-34 ; J.A. BOYLE, *Cambridge history of Iran*, V, p. 322-333.

[7] Sur Tchormaghan, cf. P. PELLIOT et L. HAMBIS, *Histoire des campagnes de Gengis-khan. Cheng-wou ts'in tchen-lou*, Leiden 1951, I, p. 85-86. De famille chrétienne, élevé à la dignité de porte-carquois dans la garde du *qaghan*, il fut chargé des opérations dans l'ouest de l'Iran, d'abord par Gengis, puis par Ögödei (*Hist. secrète*, § 260, 270). Il épousa une des veuves de Gengiskhan, Ayltana-khatun, qui assuma le gouvernement des pays conquis quand il fut frappé de paralysie. Cf. « Grigor of Akan'c. History of the nation of the Archers », ed. et trad. Blake et Frye, *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 12, 1949, p. 297, 301, 303, 317, 319.

dit du khalife, et l'élimination de la domination de Jalal al-Dîn. Mais ces évènements restaient étrangers aux perspectives de la politique des princes francs, et rien ne pouvait encore laisser présager la descente sur la Syrie des bandes kharezmiennes qui devaient prendre et saccager Jérusalem en 1244, après la disparition de Jalal al-Dîn.

C'est avec le royaume chrétien de Géorgie que des relations plus étroites avaient été nouées. Les Géorgiens, dont les contacts avec Jérusalem étaient anciens (les chanoines latins du Saint-Sépulcre possédaient des domaines dans ce pays et y envoyaient l'un des leurs), avaient manifesté l'intention de se porter à l'aide de la cinquième croisade, et c'est l'incursion des Mongols, en 1220, qui les en avait détournés (la reine Russudan emploie à cette occasion dans sa lettre au pape le nom de « Tartares » en signalant comment cette aggression avait surpris les Géorgiens qui croyaient sans doute, comme leurs voisins du Sud, au christianisme des envahisseurs) ; toutefois le pape Honorius III avait encore en 1224 accordé des indulgences aux croisés géorgiens. Mais la Géorgie avait eu ensuite à souffrir des progrès du sultanat seljuqide de Turquie, et surtout des campagnes menées de 1225 à 1228 par les Kharezmiens de Jalal al-Dîn qui, en mars 1226, s'emparaient de Tiflis où ils détruisaient toutes les églises chrétiennes. Grégoire IX, informé de ces épreuves infligées aux Géorgiens, envisageait de lancer pour se porter à leur secours une croisade qui serait partie de Hongrie en passant par le nord de la mer Noire (mars 1228). On ne prévoyait pas encore à ce moment que cette même Géorgie allait faire l'objet d'une nouvelle invasion mongole.

Toutefois, en 1231, des informations parvenaient au même Grégoire IX. Elles émanaient de Frédéric II, qui revenait de sa croisade, du patriarche de Jérusalem et des maîtres du Temple et de l'Hôpital, et faisaient état de la menace que faisaient peser sur la Terre Sainte le « roi des Perses » et son armée innombrable. La lettre du pape faisant écho à ces informations est datée du 28 février 1231 ; compte tenu de la durée de la transmission (la traversée de la Méditerranée en hiver comportait de longs délais), il faut admettre que ces nouvelles étaient parvenues aux Francs de Terre Sainte vers la fin de l'automne 1230. La menace dont il

s'agit devait donc encore être à ce moment celle que représentait l'armée de Jalal al-Dîn, qui avait enlevé Akhlat au sultan al-Ashrâf en avril 1230 et qui avait suscité la formation entre les sultans ayyûbides et le sultan seljuqide d'une coalition qui devait défaire Jalal al-Dîn en août 1230[8]. Il ne s'agirait donc pas, à cette date, de la nouvelle menace provenant des armées mongoles, qui devaient contraindre ce même Jalal à la fuite en août 1231[9]. Mais, derrière le Kharezmien, se préparait déjà l'offensive menée par Tchormaghan, lequel occupa l'Iran occidental, l'Azerbeijan, puis devait soumettre l'Arménie et la Géorgie, tandis que son lieutenant, le *noyan* Baiju, s'installait au sud du Caucase. Les Occidentaux ne semblent pas avoir été très attentifs à ce nouveau danger, et, lorsque le grand-maître des Assassins, dont les Mongols menaçaient les domaines situés au sud de la mer Caspienne, s'adressa aux rois de France et d'Angleterre pour leur proposer au nom des princes orientaux une alliance contre ceux-ci, en 1238, ses offres furent reçues avec dédain, notamment à la cour d'Angleterre[10]. Des informations étaient cependant parvenues en Europe qui faisaient état des dévastations commises par les Mongols aux dépens des Arméniens et des Géorgiens[11]. De ce

8. AUVRAY, *Registres de Grégoire IX*, n^os^ 557 et 621 (textes dans RODENBERG, *Epistolae saec. XIII e regestis pontificis selectae*, Berlin 1883-1894, 3 vol., I, p. 438, et dans *Raynaldi Annales ecclesiastici*, XIII, ad ann. 1231, p. 423-424). Après la mort de Jalal al-Dîn, tué durant sa fuite, les bandes qu'il avait réunies se réfugièrent en Turquie sous la direction de Qirkhân, puis de Bereke-khan, avant de passer au service des Ayyûbides en Djeziré. C'est al-Salih Ayyub, qui les avait déjà employés dans ce pays et qui était devenu sultan d'Egypte, qui les appela pour lutter contre les Francs. Cf. Cl. CAHEN, *La Turquie préottomane*, Istanbul et Paris, 1988, p.80-86, 88, 92, 93 (*Varia Turcica, VII*).

9. Sur cette campagne, cf. *Histoire secrète*, 270 et B. SPULER, *op. cit.* La soumission du khalife est considérée comme acquise en 1232 (*Hist. secr.*, § 274). Plancarpin (V, 34) précise que le tribut acquitté par lui était de 400 besants par jour, plus des étoffes et d'autres cadeaux, mais que le khalife lui-même se dérobait à l'obligation de se rendre à la cour du *qaghan* en alléguant des excuses, tout en lui envoyant des ambassades. (*Jean de Plancarpin. Histoire des Mongols*, trad. Becquet et Hambis, Paris 1965, p. 71 ; on ne retiendra pas la mise en doute de ces informations par L. Hambis, p. 169). Cependant des heurts intervinrent en 1242 et peu après 1250 : Rashid al-Dîn, *The successors of Gengis-khan*, transl. J.A. Boyle, New-York-London, 1971, p.191, 231.

10. *Matthaei Parisiensis monachi Sancti Albani Chronica majora*, ed. H.R. Luard, London 1872-1883, 7 vol. (cité ci-après Matth. Paris), III, p. 488-489.

11. B. SPULER, *op. cit.*, p. 36-37. Aubry de Trois-Fontaines fait écho, sous la date de 1237, aux massacres commis par les Tartares en Arménie : *MGH, SS* XXIII, p. 942.

côté, les Dominicains, qui avaient pris contact avec les chrétiens orientaux, comme en témoigne une lettre de leur prieur de Jérusalem datée de 1237, pouvaient avoir joué le rôle d'informateurs : ils avaient en effet fondé un couvent à Tiflis en 1240[12]. Les chanoines du Saint-Sépulcre étaient aussi en mesure de fournir des informations sur la conquête de ces contrées par les Mongols. Mais le danger devait encore paraître très éloigné pour les Francs d'Orient.

Il fallut, pour que l'Occident prît conscience de la menace que constituait la puissance mongole pour ses dépendances orientales (alors que déjà la conquête de la Russie, l'invasion de la Pologne et de la Hongrie et le heurt des Mongols avec l'empire latin de Constantinople avaient fait la preuve de la réalité de cette menace pour l'Europe chrétienne), que Baiju eût mis en déroute l'armée du sultan de Turquie, qui était renforcée de contingents fournis par les Byzantins, les Ayyûbides et les Ortoqides et employait des mercenaires francs, en juin 1243[13], et qu'il eût réclamé la soumission des princes chrétiens et musulmans de la région, jusque-là plus ou moins directement placés sous l'hégémonie des sultans seljuqides.

C'est par le chroniqueur anglais Mathieu Paris que nous connaissons la substance de l'ultimatum que Baiju fit parvenir au prince d'Antioche[14] :

> «Cette même année (1244), à la fin de l'été, le principal roi des Tartares fit savoir à deux reprises, par des envoyés différents, qu'il eût à se plier à trois de ses exigences. La première était qu'il démantelât les murs de ses cités et châteaux. La seconde, qu'il lui envoyât tout le revenu en or et en argent de sa principauté. La troisième, qu'il lui expédiât 3.000 jeunes filles. Quand le

[12] J. RICHARD, *Les missions catholiques en Orient au Moyen-Age (XIII[e]-XV[e] siècles)*, 2[e] éd., Rome 1998, p. 55-56 ; AUVRAY, *Registres de Grégoire IX*, 5022.

[13] Sur la victoire du Köze-dagh, cf. ci-dessous, p. 125.

[14] Matth. Paris, IV, p. 389-390. La *Chronique de Melrose* affirme que les Mongols étaient parvenus jusqu'au Pont de Fer, aux portes d'Antioche : cf. R. RÖHRICHT, « Die Kreuzzüge der Grafen Theobalds von Navarra und Richard von Cornwallis nach dem hl. Lande », dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 26, 1886, p. 90, n. 4.

prince eut pris connaissance de ces exigences, exhalant des soupirs du fond de son cœur, il s'exclama: 'Vive le Seigneur et vive ses saints, parce que jamais je ne me plierai à aucune de ces exigences. Je préfère que ceci se décide au péril de nos vies (*pro capitibus*) et que le jugement s'effectue devant la face du Seigneur'. Et ainsi les envoyés, qui maintenaient toujours leurs menaces, s'en revinrent à leur maître. C'est de la même manière que les dits Tartares s'étaient adressés au roi d'Arménie et à certains puissants sultans sarrasins. Ce que ceux-ci ont répondu, nous l'ignorons».

Bohémond V ne prit cependant pas ces menaces à la légère. Il envoya le patriarche latin d'Antioche en informer d'abord Frédéric II, puis le pape Innocent IV, qui s'était alors transporté à Lyon en raison de son conflit avec l'empereur[15]. Nous verrons qu'en fait il allait composer avec les Mongols en acceptant de se faire le tributaire du grand-khan (Mathieu Paris le note à la date de 1246[16]), à des conditions beaucoup moins dures que celles précédemment énoncées. Mais le pape, qui préparait alors la convocation du concile qui devait se tenir à Lyon en 1245, inscrivit à l'ordre du jour de celui-ci le *remedium contra Tartaros* et, sans attendre, entreprit de prendre contact avec les Mongols.

La chancellerie pontificale rédigea à l'intention des chefs tartares, dont elle ignorait le nom et la hiérarchie, deux lettres, dont le préambule commençait respectivement par les mots *Dei Patris immensa* et *Cum non solum*, datées du 5 et du 13 mars 1245. Ces lettres reprochaient aux Tartares les attaques sans justification qu'ils avaient lancées contre les autres peuples et surtout contre les chrétiens, les massacres qu'ils avaient commis, en leur proposant en quelque sorte un pacte de non-agression, et elles les invitaient à embrasser la foi du Christ. Elles allaient être confiées à des envoyés

15. Le patriarche était sans doute en Europe dès la fin de 1244 ; il allait participer au concile de Lyon l'année suivante.
16. Matth. Paris, IV, p. 547.

qui étaient chargés de les remettre aux chefs des premières armées mongoles qu'ils rencontreraient[17].

Mais la chancellerie pontificale avait d'autre part déjà préparé l'envoi à tous les chefs des Eglises orientales, aux princes chrétiens d'Orient comme aux souverains musulmans, d'encycliques destinées à les informer de la réunion du prochain concile, à inviter les chrétiens orientaux à se réunir à l'Eglise romaine en sollicitant d'eux l'envoi de professions de foi, et les Musulmans à écouter les envoyés chargés de les inciter à embrasser la foi chrétienne. Ces lettres commençant par les mots *Cum simus super* ont été datées du 25 mars 1245. Ces envoyés étaient les mêmes que ceux qui devaient emporter les messages destinés aux Mongols.

Paul Pelliot avait particulièrement étudié la liste des messagers et tenté de reconstituer leur itinéraire ; en fait ce sont essentiellement les réponses rapportées par l'une de ces missions, celle du Dominicain André de Longjumeau, qui ont été transcrites dans les registres pontificaux parmi les lettres curiales d'Innocent IV. On est moins bien informé sur la mission de Laurent de Portugal, un Franciscain qui est nommément désigné comme ayant eu à porter une lettre au roi et au peuple des Tartares, mais qui semble avoir surtout été en contact avec les Grecs. Un autre Franciscain, Jean de Pian del Carpine (que nous appelons Plancarpin) nous a laissé la relation de son voyage, qui ne nous retiendra pas ici car elle intéresse avant tout les pays d'Europe. Mais Plancarpin, en même temps qu'il approchait les Mongols aux confins de l' Ukraine - ce qui l'amena jusqu'en Mongolie-, avait été chargé pour les princes russes de la lettre *Cum simus super.* La quatrième mission fut celle du Dominicain Ascelin de Crémone, que nous retrouverons plus loin. Elle aussi a donné lieu à la rédaction d'une relation que nous ne connaissons que

[17] Cette initiative du pape et l'envoi des missions correspondantes ont fait l'objet de l'important mémoire de Paul PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté,* paru dans la *Revue de l'Orient chrétien,* 3e série, t.3, (23 des trois séries), 1923, p. 3-33 ; t.4 (24) 1924, p. 225-325 (1. Le Nestorien Siméon Rabban-ata ; 2. Ascelin) et t.8 (28), 1931-1932, p. 3-84 (3. André de Longjumeau), le tout ayant fait l'objet d'un tirage à part avec pagination continue, du fait qu'il était prévu d'en faire un volume qui s'interrompit malheureusement après ce dernier article. Cf. aussi Igor de RACHEWILTZ, *Papal Envoys to the Great Khan,* London 1971.

par les extraits qu'en a donnés Vincent de Beauvais ; cette relation ne fait pas état des contacts qu'Ascelin et ses compagnons purent avoir au cours d'un voyage dont nous ne connaissons que deux étapes : Acre et Tiflis. Mais il nous semble probable qu'Ascelin lui aussi avait été chargé de remettre la lettre *Cum simus super* à d'autres destinataires qui étaient certainement les princes et les prélats de Géorgie et d'Arménie, tâche dont il s'acquitta vraisemblablement avant de pénétrer en territoire mongol[18] : son itinéraire, qui eut sans doute Acre pour point de départ, l'amena à passer par Tiflis où il prit avec lui pour lui servir d'interprète un des frères du couvent dominicain du lieu, Guichard de Crémone[19]. Et l'importance des informations recueillies sur la Turquie seljuqide qui ont trouvé place dans le récit de sa mission laisse supposer un séjour assez long dans ce pays et très probablement une démarche auprès du sultan de Konya à qui il aurait pu porter le message pontifical. C'est ainsi que s'explique à nos yeux le décalage chronologique qui sépare sa prise de contact avec les Mongols (qu'il atteignit dans le Karabagh, à Sisian, le 24 mai 1247), de celle d'André avec ces mêmes Mongols.

C'est sans doute à Tabriz, à la fin de l'été 1246, qu'André de Longjumeau avait rencontré ceux-ci, après qu'il eût visité plusieurs princes musulmans - à Kerak où il fut reçu par le représentant du sultan d'Egypte, à Baalbek, à Homs -; les lettres de ces personnages au pape permettent de suivre son itinéraire (il était le 24 novembre 1245 à Baalbek, en décembre à Homs dont le prince, Ibrahim, tenta de le détourner de se rendre chez les Tartares) ; les discussions théologiques avec ces princes se révélèrent décevantes (il semble que sa connaissance de l'arabe, dont cependant les auteurs occidentaux portent témoignage, était regardée par les princes en question comme insuffisante pour de tels

[18] Notre interprétation ici diffère de celle de Pelliot, et nous ne nous dissimulons pas son caractère d'hypothèse. Les registres pontificaux n'ont pas conservé les lettres relatives à la mission d'Ascelin , tant celles qui lui furent remises au départ que celles qu'il rapporta ; le fait qu'il en ait remis une à Siméon Rabban-ata paraît indiquer qu'il emportait lui aussi des messages destinés aux prélats orientaux. Il nous a semblé probable qu'il avait été chargé d'une mission parallèle à celle d'André et à celle de Plancarpin, tant auprès des Mongols qu'auprès des princes et des dignitaires des Eglises orientales.

[19] Le nom de Guichard figure dans la lettre de Grégoire IX à la reine Russudan lui annonçant l'envoi des Dominicains en Géorgie, en 1240 (*Registres*, n° 5022).

débats). Par contre les prélats orientaux qu'il rencontra, à Antioche, à Mossoul, à Tabriz -patriarche des Jacobites, maphrian de Mossoul, archevêques et évêques des Nestoriens- lui firent bon accueil et envoyèrent par son entremise au pape des lettres protestant de leur bonne volonté à l'égard de l'Union des Eglises, lettres qui parvinrent à Lyon au plus tard en juin 1247.

Nous ne possédons pas de relation de voyage rédigée par André de Longjumeau qui, à la différence de Plancarpin et de Simon de Saint-Quentin, historiographe de la mission d'Ascelin, paraît n'avoir satisfait la curiosité des Occidentaux à l'égard des Mongols qu'au cours de conversations particulières, notamment en s'entretenant avec Mathieu Paris lui-même. Celui-ci a rapporté ses dires en même temps qu'il notait des détails concernant les Tartares sans qu'on sache si c'était uniquement de lui qu'ils les tenait[20].

Mais un élément nouveau est intervenu qui nous amène à nous poser la question de la réalité de l'absence d'une relation écrite du frère André. Ce qui avait spécialement intéressé Mathieu Paris concernait le dignitaire nestorien Siméon Rabban-ata dont nous possédions jusqu'ici une lettre qu'il avait fait parvenir à Innocent IV par l'entremise d'André et qui a trouvé sa place dans les registres de ce pape[21]. Or M. Pierre-Vincent Claverie a retrouvé deux autres lettres de ce même Rabban-ata, adressées l'une à Saint Louis et l'autre à Frédéric II, lesquelles ne proviennent évidemment pas des archives de ces deux souverains et dont le groupement laisse supposer que le copiste qui les a transcrites en même temps que celle destinée au pape a dû les tirer d'une même source. Et celle-ci pourrait être l'œuvre de celui qui les a rapportées de Tabriz en Occident et qui les aurait copiées en attendant de les remettre à leurs destinataires. La question se pose donc de savoir s'il a existé un récit de sa mission, aujourd'hui disparu, écrit

[20] Matth. Paris, t. V (*Additamenta*), p. 113.

[21] C'est celle qu'a étudiée Pelliot dans son article sur Siméon Rabban-ata, d'après l'édition procurée par Rinaldi (*Raynaldi Annales ecclesiastici*, XIII, ad ann. 1246, p. 379, col. 1 ; E. BERGER, *Registres d'Innocent IV*, n° 3035) ; une autre copie a été retrouvée par M. Claverie qui la publie dans l'article cité ci-après. La lettre qu'André apporta à Siméon était sans doute destinée au catholicos des Nestoriens ; du moins est-ce sous le nom de ce dernier que figure dans les registres pontificaux la réponse de Siméon.

par André, dont on ignorerait l'ampleur, ou s'il avait pris une copie de l'ensemble des missives dont il était porteur, copie d'où proviendraient ces deux textes, sans pour autant rédiger une relation plus complète de son voyage[22].

L'intérêt majeur de cette relation, qu'elle ait été orale ou écrite, vient de ce qu'elle nous révèle sur l'attitude des Mongols envers les chrétiens d'Orient et sur le rôle de ceux-ci dans les rapports entre les Francs et les « Tartares ».

Voici ce que nous a livré le texte des *Additamenta* de Mathieu Paris[23].

«Leur organisation est ainsi conçue: quiconque exerce un commandement, et cela jusqu'au roi, a dix subordonnés sous ses ordres, de telle sorte qu'un décurion a en dessous de lui dix chevaliers avec leurs gens, le centurion dix décurions, le commandant de mille dix centurions, et ainsi en remontant jusqu'au roi lui-même, ce qui fait que lorsqu'il faut réunir une armée pour prendre quelque place forte, leurs chefs sont désignés en fonction d'un nombre multiple de dix, et qu'ils choisissent ceux qui seront envoyés à l'armée.

En outre frère André et un autre Prêcheur vinrent récemment à Lyon; l'un d'eux fut envoyé l'an passé par le seigneur pape au roi des Tartares. Ce frère rencontra à 45 jours de voyage au-delà d'Acre un corps d'armée tartare dans lequel il y avait environ 300.000 cavaliers tartares, ainsi que des captifs, leurs tributaires, appartenant à de nombreuses nations. Et ce corps <précédait> l'armée du grand roi de cinq mois. Il y avait aussi dans ce corps d'armée un personnage, religieux et catholique par le comportement, l'habit et la foi, qu'ils appellent le moine, lequel a reçu du roi le pouvoir, avant que l'on passe à la conquête de quelque royaume, de demander ce qui relève de la paix, de défendre les églises, de construire et de réparer celles qui ont été détruites, d'apporter sa protection aux hommes de religion, et à

[22] P.-V. CLAVERIE, « Deux lettres inédites de la première mission en Orient d'André de Longjumeau », dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 158, 2000, p. 283-292.
[23] Matth. Paris, V, p. 113-116.

tous les chrétiens qui se soumettront au roi. Car le roi des Tartares demande seulement la seigneurie sur tous les hommes et même la monarchie du monde entier, sans pour autant aspirer à la mort de quiconque, mais il permet à chacun de rester dans son culte après qu'il lui a fait sa soumission, et il ne contraint personne à embrasser un culte contraire au sien.

Interrogé sur leur religion, le frère répondit qu'ils croient qu'il n'y a qu'un dieu, et ils ont leurs observances que personne ne transgresse impunément. L'ordre public est chez eux administré avec beaucoup de justice. Car, si quelqu'un est pris couchant avec la femme, la fille ou la servante de quelqu'un d'autre, au mépris de ses femmes et ses servantes, et si quelqu'un est convaincu de mensonge, il est puni de mort, sans aucune miséricorde.

Leur puissance est telle qu'ils ont déjà soumis presque toute l'Asie orientale jusqu'à deux journées d'Antioche, et ils auraient envahi celle-ci si le moine en question ne les avait retenus. Mais maintenant rien ne peut les arrêter. Il y a vingt-cinq ans qu'ils ont chassé de leur terre les Corasmins qui ont triomphé des Chrétiens en Terre Sainte[24]. Et ils se moquent de ceux qui osent se rebeller contre le très puissant roi des Tartares. Et entre autres royaumes ce dernier a soumis un sultan de Konya, dont la terre est peut-être plus étendue que tous les royaumes en-deçà des monts, et tous les jours celui-ci lui envoie en guise de tribut mille perpres d'or et un chevalier à cheval.

Leur armure est légère et faite de cuir. Ils ne se servent pas d'arbalètes, mais ce sont d'excellents archers. Leur nourriture est assez frugale: car ils réduisent en poudre les chairs des chevaux ou d'autres animaux après les avoir pressées et séchées, et ils font fondre cette poudre dans de l'eau ou du lait de jument; ils l'avalent et se restaurent ainsi.

[24] Ici le texte paraît confondre la victoire de Gengis-khan sur le sultan de Kharezm (1220) et la destruction du nouvel empire kharezmien édifié dans l'ouest de l'Iran par Jalal al-Din (1231), avec référence à la victoire remportée par les Kharezmiens à la Forbie (1244).

Ledit frère dit aussi que leur roi est fils d'une chrétienne. En effet son père, quand il eut soumis toute l'Inde et mis à mort celui qui s'appelait le prêtre Jean (ce nom est celui que portaient tous les rois de l'Inde), prit pour femme la fille de celui-ci, de laquelle est né ce roi qui règne actuellement chez les Tartares. Et c'est sur les instances de cette femme que le moine en question fut amené au roi des Tartares. Car il avait antérieurement été avec ledit prêtre Jean. Quand le roi des Tartares vit qu'il s'agissait d'un homme saint et de bon conseil, il le retint auprès de lui et lui conféra le pouvoir déjà mentionné. Ce moine a envoyé au pape un bâton d'ébène et il a écrit à lui et à Frédéric de s'aimer l'un l'autre, faisant valoir pour cela que s'ils sont en conflit, eux qui sont les chefs de l'Eglise, sans tenir compte de ce que le très puissant roi des Tartares viendra prochainement pour leur faire la guerre, toute la chrétienté ne pourra pas résister à sa puissance.

Ledit frère a raconté bien d'autres choses qui dépasseraient toute croyance,si son autorité ne leur conférait foi. Il sait en effet l'arabe et le chaldéen, et on ne peut pas lui cacher ce que disent les gens. Il a séjourné avec ledit moine pendant vingt jours, lequel moine l'a traité avec beaucoup d'honneur, et a envoyé avec lui un messager auprès du seigneur pape.

<C'est l'oncle de ce roi des Tartares qui commande cette armée qui combat le roi de Hongrie. J'ai aussi entendu dire par un autre frère que le pape a écrit à l'évêque d'*Osan* (?) que bientôt on choisirait un roi meilleur que celui qui est mort>[25].

D'Acre à Antioche il y a dix jours de voyage; d'Antioche à Alep deux jours; d'Alep à Ninive (Mossoul), seize jours; de Ninive au séjour du moine dix-sept jours.

N'oublions pas de dire que le moine déjà cité mène une vie si juste et si abstinente qu'on le regarde avec certitude comme saint, de telle manière que, si on le

[25] Ce passage a sans doute été introduit par le chroniqueur sans provenir d'André de Longjumeau.

voyait, lui ou quelqu'autre moine, manger de la viande, sauf pour échapper à un risque de mort, ce serait regardé comme un crime. Et manger des poissons en tout temps, mais surtout pendant le carême ou le vendredi, apparaîtrait aussi répréhensible que pour nous si nous voyions manger de la viande pendant le carême ou le vendredi».

Les trois lettres de Siméon Rabban-ata qui nous sont parvenues correspondent effectivement à ce qu'a rapporté André de Longjumeau. A Innocent IV, Siméon écrivait : « A la présence du magnifique pape, de la part de celui qui lui demande ses prières pour soutenir sa faiblesse, Raban Ata, vicaire d'Orient, adorant entre ses mains. Nous avons reçu votre lettre élégante... Nous avons aussi appris l'anathème par lequel vous avez excommunié l'empereur et nous avons compris que cela avait été fait à cause de ses fautes et péchés. Vous savez toutefois que notre Seigneur Jésus-Christ a dit : Si ton frère a péché contre toi, pardonne-lui ». Le prélat faisait aussi savoir au pape qu'il lui envoyait une profession de foi qu'il avait apportée depuis la terre de *Sin* (la Chine ?), en même temps que celle de l'archevêque de Nisibe, un dignitaire de l'église nestorienne de Mésopotamie. Et il lui recommandait l'archevêque chaldéen de Jérusalem et les chrétiens « orientaux » (c'est-à-dire ceux de ce même rite) d'Antioche, de Tripoli et d'Acre[26].

A Frédéric II, il exprimait son regret de ce que celui-ci n'ait pas poussé jusqu'à son terme la libération de la Terre Sainte (ceci étant une allusion au traité de Jaffa qui avait partagé Jérusalem entre chrétiens et musulmans) ; lui disant avoir été informé par des « marchands dignes de foi » de sa discorde avec le pape, il l'invitait à demander à celui-ci de lui pardonner, en confiant au frère André et à son compagnon le soin d'effectuer cette démarche auprès de lui. Il lui recommandait enfin l'archevêque de Jérusalem et les chrétiens de Syrie appartenant à l' « Eglise orientale » (celle que les Latins appelaient nestorienne et que nous nommons chaldéenne).

[26] L'archevêché nestorien de Jérusalem avait été institué au XII[e] siècle. Sur la dévotion des chrétiens orientaux envers les Lieux Saints, cf. J.M. FIEY, « Le pèlerinage des Nestoriens et Jacobites à Jérusalem », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 12, 1969, p. 114-126.

Une troisième lettre est adressée au roi Louis de France, que le prélat oriental félicite pour son zèle pour la Terre Sainte, qui dépasse celui des autres rois, et pour sa décision de prendre la croix pour venger la destruction de Jérusalem par les « barbares », en même temps que pour accomplir le vœu qu'il avait émis lors de sa grave maladie - ce dont André avait pu l'informer. Il forme des souhaits pour le succès de ses armes. Et, à lui aussi, il recommande l'archevêque Jean de Jérusalem et les autres chrétiens de son rite[27].

Ainsi la mission d'André de Longjumeau avait-elle permis aux deux Dominicains qui la composaient de prendre un contact direct et assez prolongé avec ce religieux, représentant du grand-khan, qui jouait un rôle non négligeable auprès du gouverneur mongol en résidence à Tabriz; si nous en croyons les dires de l'envoyé pontifical, c'est à son intervention que la principauté d'Antioche avait dû d'échapper au sort dont elle avait été menacée. Siméon Rabban-ata se révélait bien informé de ce qui se passait en Terre Sainte et même en Occident, tant par les membres de la hiérarchie chaldéenne présents dans les Etats latins que par les marchands que nous avons déjà vu jouer ce rôle d'informateurs auprès des croisés de 1221 : on sait que les marchands de Mossoul étaient assez nombreux à Acre pour y constituer une confrérie, celle des « Mosserins »[28]. Enfin André avait pu rencontrer d'autres membres de la communauté nestorienne qui entretenaient des rapports étroits avec les gouvernants mongols au service desquels ils s'étaient mis. Quand l'un de ceux-ci vint à Nicosie apporter une lettre d'Eljigidei à Saint Louis, à l'automne de 1248, André, qui était alors à Chypre dans l'entourage royal, reconnut en lui un de ceux qu'il avait fréquentés pendant son séjour chez les Tartares.

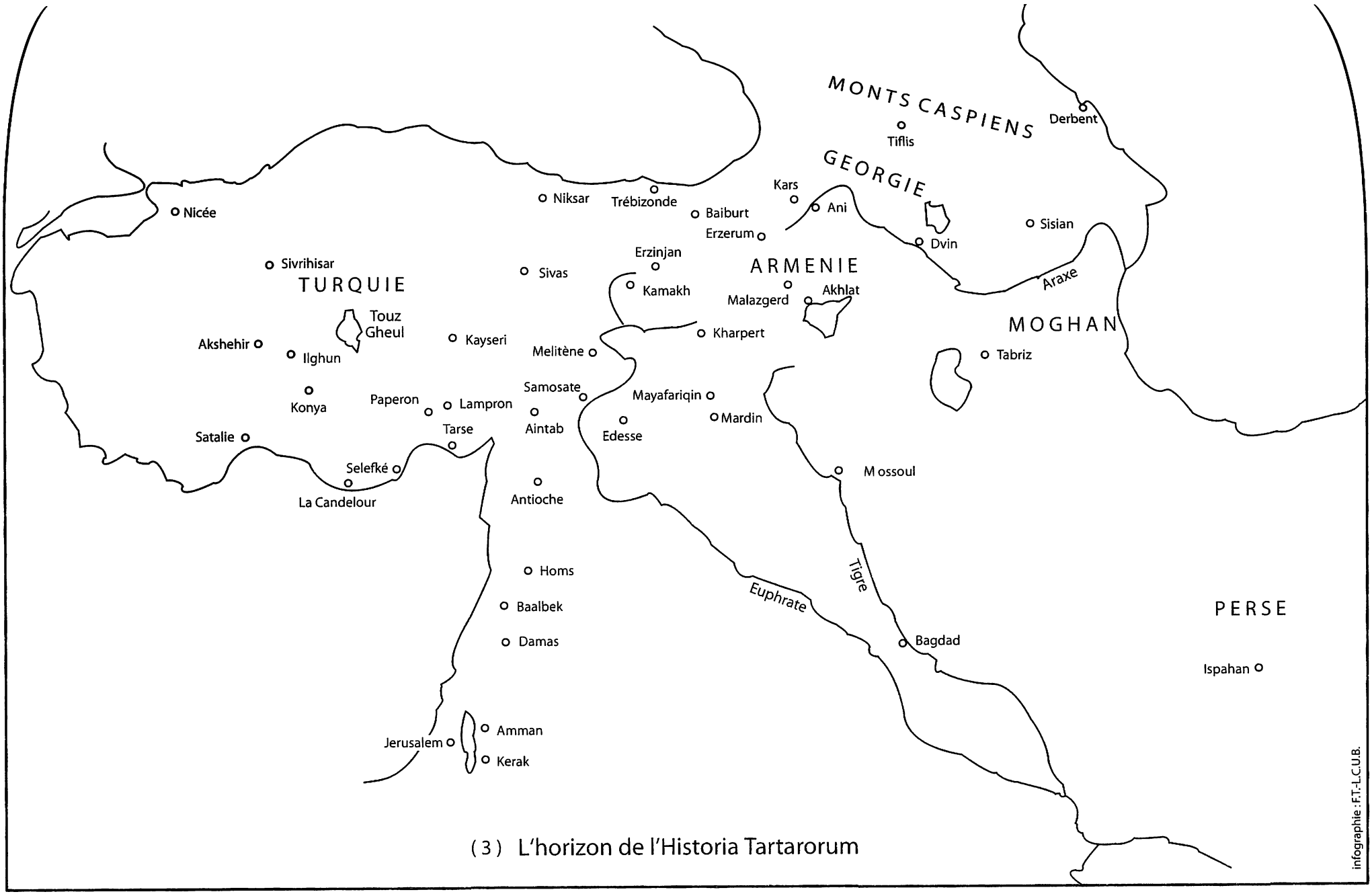
Nous retrouverons un ton assez voisin de celui des propos tenus par le « visiteur d'Orient » dans une lettre d'Eljigideï, qui allait prendre le gouvernement des pays iraniens en 1247. Mais, avant

[27] Ce sont ces deux lettres jusque-là inconnues que M. Claverie a publiées dans l'article cité plus haut.

[28] J.RICHARD, « La confrérie des Mosserins d'Acre et les marchands de Mossoul au XIII[e] siècle », dans *L'Orient syrien*, 11, 1966, p. 451-466, réimpr. dans *Ocrient et Ocident au Moyen Age. Contacts et relations*, London, Variorum, 1976, XI.

de recevoir celle-ci, le roi de France et les chefs des Latins d'Orient allaient avoir connaissance d'autres informations, qui rendaient un tout autre son, rapportées par d'autres envoyés d'Innocent IV. Il s'agit de l'*Historia Tartarorum*, dont l'auteur, le Dominicain Simon de Saint-Quentin, était apparemment un des frères du couvent des Frères Prêcheurs qui, en 1237, se trouvait à Jérusalem et avait charge des missions dans les pays de Syrie et de Mésopotamie ; lui aussi sans doute était familier, comme André lui-même, du monde oriental[29].

[29] Rappelons que nos informations sur les contacts noués par les Dominicains avec les chrétiens orientaux nous viennent de la lettre du prieur Philippe, écrite en 1237. On ignore ce que devinrent les religieux du couvent de Jérusalem lors du sac de la ville, en 1244 ; il est probable qu'ils se retirèrent à Acre. A cette occasion, la *Chronique de Melrose*, citée par Röhricht dans l'article mentionné plus haut (p. 63, n. 14), à la page 91, fait état d'un frère Simon, dominicain, lequel s'était rendu à Jérusalem, à la fin de juillet 1243, pour organiser, semble-t-il, l'exode de la population franque de la ville, qui fut massacrée par les Kharezmiens malgré les accords passés (GROUSSET, *Histoire des Croisades*, III, p. 413-414). Ce Simon s'identifierait très probablement à notre auteur, qui aurait donc vécu en Syrie franque, si même il n'en était pas originaire, et aurait appartenu à ce couvent. On peut noter l'emploi par lui de mots, comme « pithaire », qui appartiennent au français parlé dans l'Orient latin.



(3) L'horizon de l'Historia Tartarorum

6. L'HISTOIRE DES TARTARES DE SIMON DE SAINT-QUENTIN

L'*Historia Tartarorum* ne nous est parvenue que parce que Vincent de Beauvais avait inséré dans son *Speculum historiale* de très larges extraits des deux relations de voyage, à peu près contemporaines, écrites par Jean de Plancarpin et par Simon lui-même. Nous avons, en éditant ce texte, comme nous l'avait demandé Paul Pelliot, cherché à reconnaître les passages empruntés à chacun des auteurs ; Gregory Guzman a repris et affiné cette analyse[1]. Vincent, en effet, avait pris soin d'indiquer ce qu'il avait pris à l'un ou à l'autre, non sans d'inévitables contaminations. Mais il nous reste impossible de reconnaître ce qu'avait été le plan adopté par Simon ; le fait qu'il ait intitulé son livre « Histoire des Tartares » laisse supposer qu'il y avait essentiellement fait figurer d'une part une histoire des progrès de la conquête mongole dans les pays du sud (Turkestan, Perse et pays voisins), précédant ou suivant un bref aperçu des origines de la puissance mongole (que Vincent a placé à son rang chronologique, c'est-à-dire en 1202) ; ensuite une description des mœurs des Mongols ; enfin le récit de la réception de cette ambassade par le chef de l'armée stationnée au sud du Caucase, le *noyan* Baiju, précédant le texte des lettres envoyées par Baiju au pape. Mais dans quel ordre ces trois éléments se pré-

[1] *Simon de Saint-Quentin. Histoire des Tartares,* ed. J. Richard , Paris 1965 (Documents relatifs à l'histoire des Croisades, 8). Parallèlement à notre travail, une étude approfondie de ce texte avait été entreprise par Gregory G. Guzman, auquel nous devons plusieurs articles : G. GUZMAN, « Simon of Saint-Quentin and the Dominican mission of the Mongol Baiju », *Speculum*, 46, 1971, p. 232-249 ; - ,« Simon of Saint-Quentin as historian of the Mongols and the Seljuk Turks », *Medievalia and humanistica,* n. s., III, 1972, p. 155-178, avec une annotation qui complète la nôtre. Il a tout spécialement mis en lumière la façon dont les éléments empruntés à l'*Historia Tartarorum* s'étaient insérés dans l'œuvre de Vincent de Beauvais en se combinant avec ceux qui proviennent de Plancarpin : G. GUZMAN, « The Encyclopedist Vincent of Beauvais and his Mongol extracts from John of Plano Carpini and Simon of Saint-Quentin », *Speculum*, 49, 1974, p. 287-302.

sentaient-ils ? Nous sommes condamnés à l'ignorer de même que nous ne savons pas si l'auteur avait relaté le voyage qui avait amené ses compagnons et lui jusqu'au Karabagh (comme Plancarpin l'avait fait pour son propre itinéraire), voyage que nous sommes obligés de reconstituer par hypothèse.

La date à laquelle cette relation fut mise par écrit ne nous est pas précisée. Nous savons qu'Ascelin de Crémone et ses compagnons ont quitté le camp de Baiju, situé à Sisian *(Sitiens)*, immédiatement après la Saint-Jacques (25 juillet 1247) et que le chef de la mission craignait que cette date fût trop tardive pour lui permettre de regagner l'Occident avant l'hiver qui, à partir du mois d'octobre, interdisait pratiquement la navigation en Méditerranée. On comptait deux mois pour faire le trajet jusqu'à Acre, et il se peut que la mission ait fait un détour par Tabriz pour rencontrer Rabban-ata (toutefois le fait que Simon ait recueilli le récit d'un miracle survenu à Konya en juin 1247 laisse supposer que les Dominicains avaient traversé une partie de l'Asie mineure pendant leur voyage de retour). Simon peut donc avoir écrit son récit pendant la période d'hivernage, en Terre Sainte ; il nous dit lui-même avoir participé à cette ambassade pendant deux ans et six semaines ; Ascelin et ses compagnons, venus d'Occident et y retournant, y avaient passé soit près de trois ans, soit même plus. Le texte, ou du moins les informations qu'il apporte, était donc disponible, pour les barons et les prélats de l'Orient latin, au plus tard au printemps de 1248, et Saint Louis aurait été en mesure d'en prendre connaissance en arrivant à Chypre.

L'*Historia Tartarorum* prend l'histoire des Mongols avec la révolte des Tartares contre leur suzerain, le roi David, fils du Prêtre Jean, épisode qu'il place en 1202[2]. Mais ici celui-ci est assimilé

[2] La date de 1202 (ou 1203) correspond effectivement à la rupture entre le khan des Keraït et Temujin. Mais la reconnaissance du second comme khan des Mongols est antérieure, et sa proclamation comme *qaghan* intervint seulement en 1206. Notre auteur a donc recueilli une tradition qui fondait en un seul ces trois événements. Il identifie le chef des Keraït avec le fils du Prêtre Jean ; c'est en effet un des avatars de cette figure légendaire (cf. Ch. BECKINGHAM, « The achievements of Prester John », dans *Prester John, the Mongols and the Lost Tribes*, et A. KLOPPROGGE, *op. cit.*, p. 146-150). Mais ceci semble l'amener à identifier le royaume des Indes au pays des Qara-Khitaï, reprenant ainsi une donnée de la *Relatio de Davide* d'où proviennent aussi le nom même de David et le rattachement de celui-ci à la lignée du Prêtre Jean. Ceci sans qu'il paraisse avoir une connaissance directe de ce texte.

au khan des Turcs Keraït qui avait été reconnu comme son « père » par Témujin, le futur Gengis-khan. Et le chef mongol, qui a épousé la fille du vaincu, proclamé khan par les hommes dont il avait fait un seul peuple, ajoute ainsi à ses terres un « royaume des Indes » qui paraît assimiler les domaines des Keraït à ceux des Qara-Khitaï. Il semble que Simon soit immédiatement passé ensuite à la guerre entre Gengis-khan et le sultan de Kharezm, et à la conquête du pays de celui-ci, qu'il a identifié à la Perse dont il décrit la dévastation, sans entrer dans le détail des pays conquis[3]. C'est la dévastation de la Géorgie et de l'Arménie qui le retient davantage. Ici on devine que ses informations sont de source géorgienne ; les Arméniens sont traités sans indulgence, alors que les Géorgiens sont considérés comme de valeureux combattants ; et les exemples de la dureté de la domination mongole sont pris essentiellement en Géorgie. Il est permis de penser que Guichard de Crémone, qui appartenait au couvent dominicain établi depuis 1240 à Tiflis, a été son principal informateur.

Mais, quand on passe à la Turquie, qui devient après la soumission des pays du Caucase le principal objectif des conquérants, Simon dispose d'autres sources. Il s'agit surtout des mercenaires francs au service des Seljuqides, qui constituaient depuis longtemps un des éléments de l'armée des sultans de Konya[4]. Leurs vantardises, les jugements méprisants portés sur la valeur des autres combattants, n'empêchent pas que le Dominicain a recueilli ici des informations qui complètent très utilement celles qu'apporte l'historien des Seljuqides, Ibn Bibî, sur les crises, la richesse et les déboires de la dynastie et de l'état turc, comme sur la conquête mongole[5]. On y ajoutera qu'il a également profité d'informations sur le royaume arménien de Cilicie, où la référence aux

[3] Simon a connu la guerre menée par Gengis-khan contre le sultan de Kharezm ; mais il ne s'y est pas appesanti. Pour lui, c'est la campagne dirigée par Tchormaghan et Baiju, entre 1230 et 1243, qui marque la véritable conquête de la Perse et des pays voisins. De fait, les Mongols n'avaient pas maintenu de corps d'occupation au moins dans la partie occidentale de cet espace, ce qui avait permis à Jalal al-Dîn de s'y rétablir.

[4] J. RICHARD, « About an account of the battle of Hattin referring to the Frankish mercennaries in Oriental Moslem states », *Speculum*, 27, 1952, p. 168-177, réimpr. dans *Orient et Occident au Moyen Age. Contacts et relations*, London, Variorum, 1976, XI.

[5] La valeur des informations de Simon a été soulignée par Cl. CAHEN, La *Turquie préottomane*, p. 93.

droits de Philippe de Montfort à la succession du roi Léon Ier montre que notre auteur a recueilli des données qui proviennent de l'aristocratie franque d'outremer ; il prend ici parti pour le « marquis » de Lampron, Constantin, dont il fait l'éloge en opposant sa loyauté à la fourberie du père du roi Héthoum, Constant. Il sait être attentif aux questions économiques. Ainsi l'historien des Tartares est-il aussi un historien de l'Orient du XIIIe siècle dans son ensemble.

Il n'est pas inutile de souligner qu'il a essentiellement vu la conquête mongole par les yeux des peuples soumis, qu'il a enregistré ce qu'on lui a appris sur les massacres dont il fait une description horrifiée, sur les exactions, les vexations, dont ont souffert les vaincus ; il connaît le poids des impôts et des réquisitions, les famines qui ont suivi les campagnes mongoles...

Quand il passe aux mœurs des « Tartares », son tableau n'est pas flatteur. Non seulement l'apparence physique de ceux-ci l'a choqué ; mais il a été désorienté par tout ce qui venait du genre de vie nomade qu'ils pratiquaient, par leur saleté (ne mangeaient-ils pas sans s'être lavé les mains ?), par leur langage, par leur dureté envers les esclaves et les peuples soumis. Il relève chez eux des vices : ivrognerie, luxure, avarice - tout en notant qu'ils pratiquent sans compter l'hospitalité. Il leur reproche l'orgueil qu'ils ont conçu de leurs victoires, leur prétention à soumettre le monde entier au *qaghan*. Mais il sait être attentif à leurs rites, à leur façon de se vêtir : il a remarqué qu'ils imposaient leur mode de coiffure à tous les peuples qu'ils incorporaient dans leurs rangs[6]. Il a décrit leur armement, leur stratégie, leur façon de chasser. En un mot, il a su se comporter comme tous les voyageurs du XIIIe siècle qui, pénétrant dans un monde étranger aux Occidentaux, ont cherché à en faire connaître les traits inhabituels, à l'intention de ces derniers. Et il s'est aussi intéressé aux Arméniens, aux Géorgiens, encore qu'ici il soit surtout attentif aux questions religieuses.

La troisième partie est consacrée à rapporter comment les ambassadeurs se sont acquittés de leur mission et comment ils ont

6. Cf. J. RICHARD, « Sur un passage de Simon de Saint-Quentin : le costume, signe de soumission dans le monde mongol », *Etudes mongoles et sibériennes*, cahier 27, 1996, p. 229-234.

été traités. Ce qui n'a pas empêché Simon de continuer à enregistrer des données nouvelles : comme l'a montré G.Guzman, il paraît avoir obtenu d'un compagnon d'Eljigideï, qui arrivait de la cour mongole, une description de l'intronisation du *qaghan* Güyük plus complète que celle que nous devons à Plancarpin, cependant témoin oculaire[7]. Mais c'est la manière dont Baiju a traité les envoyés du pape qui occupe la plus grande partie de l'exposé. A vrai dire, Ascelin ne paraît pas avoir usé de beaucoup de diplomatie ; son souci essentiel a été de ne pas accepter que le pape soit traité en inférieur par le Mongol et d'éviter tout ce qui aurait pu apparaître comme une acceptation des prétentions des Tartares à une quelconque suprématie. Refus d'offrir des cadeaux, de se prosterner, etc., apparaissaient à Baiju non seulement comme des manquements à l'usage, mais comme des insultes envers la dignité impériale, et il les aurait volontiers punis de mort ; les Dominicains de leur côté étaient prêts à subir celle-ci plutôt que d'humilier la chrétienté. Il a fallu des interventions diverses pour écarter d'eux le châtiment qui les menaçait et pour parvenir à ce que les lettres pontificales fussent remises à leur destinataire... En définitive, après bien des atermoiements, Baiju a répondu au pape en exprimant son incompréhension devant les admonestations de celui-ci et en exigeant de lui qu'il vienne faire acte de soumission. Et il lui a communiqué le texte d'un mandement que lui adressait Güyük, lui ordonnant de faire reconnaître sa souveraineté universelle, mandement qui nous donne sans doute le texte même de la décision du grand-khan de reprendre, après un bref répit, les conquêtes gengiskhanides. Ces deux textes émanant de chancelleries mongoles, très soigneusement traduits, ne font pas le moindre intérêt du récit de Simon[8]. Et deux « Tartares », dont l'un au moins était un chrétien (il s'appelle Sarkis) ont accompagné la mission pendant son retour ; ils ont reçu du pape une réponse, datée du 22 novembre 1248, à rapporter à Baiju : le pontife ne répondait pas aux invitations de ce dernier à la soumission ; il regrettait surtout que celui-ci n'ait pas donné suite à la demande qui lui avait été adressée d'embrasser

[7] Cf. G. GUZMAN, « The Encyclopedist Vincent of Beauvais », p. 300.
[8] PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté* (2. Ascelin), p. 119-131 du tirage à part.

la foi chrétienne[9]. Ce qui montre que les deux parties n'étaient pas encore prêtes à rapprocher leur point de vue. Ascelin n'en avait pas moins rempli sa mission.

Ascelin et ses compagnons avaient aussi emporté des lettres d'Innocent IV (peut-être destinées au catholicos nestorien) qu'ils remirent à Siméon Rabban-ata[10]. Mais, alors que ses confrères, André de Longjumeau et son compagnon, n'avaient pas ménagé leurs éloges à l'égard du prélat oriental, Simon nous affirme que celui-ci ne méritait aucun de ces éloges, mais qu'il s'agissait d'un personnage méprisable, voué à la damnation. Le contraste entre ces deux jugements est flagrant; on aimerait savoir dans quelles conditions et auprès de qui Ascelin et les siens avaient mené leur enquête, alors que les Dominicains des couvents d'Orient avaient déjà fréquenté les hiérarchies orientales....

Il nous manque de savoir quels sont les chrétiens que les ambassadeurs ont rencontrés au cours de leur voyage et durant leur séjour. Simon n'y fait que de brèves allusions, en signalant que lui et ses compagnons avaient recueilli de ces Orientaux des indications sur les intentions et les agissements des Mongols. Il s'agissait sans doute essentiellement de Géorgiens et d'Arméniens (mais Simon cite aussi des interprètes grecs), peut-être plus que de Nestoriens. Il a pu être influencé par eux, mais nous en sommes ici aussi réduits aux conjectures. Les informations que la mission d'Ascelin a recueillies sur la situation des peuples chrétiens d'Orient face à la conquête mongole, et sur le comportement des Mongols eux-mêmes, peuvent provenir pour une bonne part de ces chrétiens orientaux. Reste que le peu de souplesse dont Ascelin avait fait preuve dans ses conversations avec les Mongols

[9] E.BERGER, *Reg. Innocent IV*, n° 1248; cf. K.E. LUPPRIAN, *Die Beziehungen der Päpste zu islamischen und mongolischen Herrschern im 13. Jhdt.*, Città del Vaticano, 1981, p. 190 et suiv. (Studi e testi). Des rumeurs ont couru en Angleterre selon lesquelles il avait été question dans les conversations que ces envoyés eurent avec le pape d'une guerre à mener contre Jean Vatatzès; elles semblent n'avoir eu aucun fondement (PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté* (2. Ascelin), p. 134-135.

[10] Comme dans le cas d'André de Longjumeau, il semble que les lettres qu'Ascelin apporta à Siméon n'étaient pas adressées nommément à ce dernier, dont Rome ignorait sans doute l'existence et les fonctions de *vicarius Orientis* quand les religieux avaient reçu leur mission et qu'il reçut celles qui étaient adressées au catholicos dont il était le « vicaire » en pays soumis aux Mongols. Cf. ci-dessus, p. 67, n. 21.

peut s'être aussi manifesté dans ses relations avec le religieux dont les Mongols avaient fait un commissaire aux questions chrétiennes dans leurs possessions du Moyen-Orient[11].

11. Nous n'avons pas retenu dans la traduction de l'*Historia Tartarorum* qui va suivre la division en chapitres telle qu'elle figure dans le *Speculum historiale.* et que nous l'avions conservée dans notre édition de ce texte, citée ci-dessus, n.1, dans laquelle nous nous proposions d'identifier les passages que Vincent avait empruntés à Simon. L'étude de G. Guzman sur le traitement des emprunts faits tant à Plancarpin qu'à Simon montre que c'est l'encyclopédiste qui a introduit les coupures de ces chapitres et leurs titres (*De exteriori qualitate Tartarorum, De legibus et statutis eorum, De superbia eorum et impietate, De ipsorum cupiditate et avaritia,* etc.) pour se conformer à la présentation générale de son *Speculum.* C'est ainsi qu'il a agi à l'égard de l'*Historia Mongalorum* qui ne comportait pas dans son texte original la division en chapitres et les titres adoptés par Vincent. Nous présentons donc ce qui provient apparemment de l'*Historia Tartarorum* en texte continu, dans l'ordre ou Vincent a présenté ses emprunts.

7. LES ORIGINES DES TARTARES ET LEURS MŒURS, D'APRÈS SIMON DE SAINT-QUENTIN

C'est en 1202, au dire de certains, que les Tartares, après avoir tué leur seigneur, sortirent de chez eux pour la destruction des peuples. Jusque là, en effet, ils habitaient leur pays, qu'on appelle la Tartarie, lequel est limitrophe de l'Inde; ils conspirèrent alors contre leur seigneur, le roi David, lequel était fils du Prêtre Jean, autrefois souverain et empereur de l'Inde, et ils le tuèrent après avoir machiné contre lui une trahison[1]. Auparavant, en effet, depuis longtemps, la Tartarie avait été sujette du roi de l'Inde et elle s'acquittait paisiblement et tranquillement, jusqu'à ce temps-là, des tributs qui lui étaient dûs. Mais comme le roi en question leur avait imposé, en sus du tribut habituel, l'obligation de le servir désormais soit à l'armée, soit par des corvées, ceux-ci, se plaignant de ce que la main de leur seigneur s'était alourdie , tinrent conseil à plusieurs reprises pour décider s'ils lui obéiraient, tout simplement, ou bien s'ils s'y opposeraient de tout leur pouvoir. Enfin l'un d'eux, appelé Cingiscam (Gengis-khan), qui semblait le plus sage et le plus âgé, conseilla de s'opposer à l'ordre du roi, en se soulevant tous ensemble contre lui et en le mettant à mort avec tous ceux qu'ils pourraient trouver. «Pour venir à bout d'un tel dessein, dit-il, il faut que nous nous unissions tous et d'un même accord; que sur cinq hommes, l'un soit choisi par tous les cinq pour avoir le

[1] Nous avons dit que les données recueillies par Simon étaient assez confuses. La date de 1202 est celle de la rupture de Temujin avec le Wang-khan des Keraït qui était son protecteur et de la mort de celui-ci. Mais le « royaume de l'Inde » est plutôt celui des Qara-Khitaï, et le « roi David » n'appartient pas à la lignée des Keraït. Sur ces évènements, cf. GROUSSET, *L'empire des steppes*, p. 264-266.

commandement des quatre autres, lequel serait appelé chef de quatre (*quaternio*) et que tous lui obéissent en toute chose, sous peine de mort en cas de désobéissance. De même, sur dix hommes,il y en aurait un qui commanderait les neuf autres; sur vingt, un qui commanderait les dix-neuf autres et ainsi de suite jusqu'à mille et même jusqu'à mille fois mille, enfin en continuant de la sorte jusqu'à l'infini. Finalement serait choisi un chef exerçant l'autorité sur tous les autres comme seigneur et khan (*cham*), c'est-à-dire empereur ou roi, auquel tous seraient tenus d'obéir en tout jusqu'à la mort».

Tous alors, approuvant unanimement ce programme, l'élurent pour chef, lui et ses successeurs, et promirent qu'ils seraient fidèles à l'obéissance susdite; et ils y sont resté fidèles jusqu'à présent. Lui donc, après son élection, les convoqua tous le lendemain et, montant sur une haute montagne, il les exhorta en ces termes: «Sachez que jusqu'à maintenant nous avons toujours été victimes de trois péchés: le mensonge, le vol et l'adultère. Mais maintenant, pour que nous ne soyions pas empêchés par le châtiment de Dieu de réaliser notre projet ou autre chose à l'avenir, nous lui promettons tous de nous abstenir désormais de ces fautes, de telle sorte que, si quelqu'un était convaincu de s'être laissé aller à l'une d'elles, il serait mis à mort sans aucune miséricorde». Quand tous eurent promis d'observer à jamais ce commandement - encore que l'iniquité se soit déjà manifestée chez eux[2] - il ordonna à tous de se rassembler en armes et, après qu'il les eut divisés en deux corps, d'envahir le même jour la terre de leur seigneur David depuis deux côtés également distants du milieu de cette terre; de la parcourir rapidement en n'épargnant ni le sexe ni l'âge.

[2] Sur le proclamation du code mongol, le *yasaq*, qui n'est pas antérieure à 1206, et qui imposa la redistribution des peuples en unités de caractère militaire, cf. B.VLADIMIRTSOV. *Le régime féodal des Mongols. Le féodalisme nomade*, trad. M. Carsow, Paris 1948, p. 132-143 (Publications du Musée Guimet. Bibliothèque d'études, 52).

Ceux-ci donc, pleinement animés de la volonté de secouer leur esclavage et d'obtenir la victoire, sortirent de leur pays en s'étant armés, faute d'armes plus puissantes, d'arcs et de flèches, de glaives et de bâtons, la plupart étant à pied, la minorité chevauchant des bœufs, très peu montés sur des ânes, des juments ou des poulains. Ils envahirent de deux côtés la terre de leur seigneur et la teignirent toute entière du sang versé. Quant au roi David, apprenant leur venue à laquelle il ne s'attendait pas et étant hors d'état de résister, tandis qu'il voulait échapper par la fuite à l'un des corps de l'armée, il fut intercepté et écrasé par l'autre, et finalement décapité avec toute sa famille, à l'exception d'une seule fille que Cingiscam prit pour épouse et dont il eut, dit-on, des fils[3].

Mais un moine chrétien - bien que nestorien -, Rabban-ata, parce qu'il avait été du vivant du roi David son familier et peut-être parfois son conseiller, fut appelé, après la mort de David, par la fille de ce dernier qui avait épousé Cingiscam; et, en raison de l'ancienne amitié qui l'avait uni à son père, et de ce qu'il avait été son conseiller et son confesseur, parce que ce dernier était chrétien, il devint familier des Tartares, du moins tant qu'elle vécut, avec l'accord de Cingiscam. Mais quand elle mourut, il leur devint étranger et les Tartares l'éloignèrent d'eux[4]. Ce Rabban-ata, que ce soit grâce à la fille du roi David ou parce qu'il avait fréquenté la cour, avait appris bien des desseins et des faits des Tartares, et il leur avait révélé beaucoup de choses par la divination. C'est pourquoi pendant longtemps il fut regardé par eux comme un mage[5] et il avait été considéré comme un saint

[3] C'est en réalité une nièce du khan des Keraït que Gengis-khan prit pour épouse : cf. la démonstration de PELLIOT, *Notes on Marco Polo*, éd. L. Hambis, Paris 1959, I, p. 303-304.

[4] Ici encore, il faut corriger les dires de l'auteur. On ignore si Siméon, qu'on dit Syrien de naissance, avait d'abord été au service du Wang-khan ou de quelqu'autre chef mongol ou turc. Loin d'avoir été exilé, il fut envoyé dans le Moyen-Orient comme chargé des affaires des chrétiens, auprès de Tchormaghan ; il fit relever les églises détruites et assurer la liberté du culte : cf. PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté*. (1. Siméon Rabban-ata), p. 42-66, qui cite le texte de l'historien arménien Kirakos de Gandzak, lequel est assez développé sur le rôle de ce personnage.

[5] Les manuscrits donnent *magnus* (grand), qu'il faut sans doute lire *magus* (devin).

par ceux qui fréquentaient la cour de Cingiscam et de ses barons.

Par la suite il vint en Grande-Arménie et il vécut obscurément dans la cité de Thauris (Tabriz). Mais, comme le découvrirent par la suite, après une enquête diligemment menée, les Frères Prêcheurs qui allaient chez les Tartares sur l'ordre du pape et qui apportaient même des lettres à ce Rabban-ata, il s'adonnait au commerce et à l'usure; c'était un devin et un hérétique, ennemi de la foi catholique et orthodoxe, bien qu'il la confessât en parole. Il recherchait toutefois volontiers l'ombre et il ne permettait jamais à un des Frères de le voir quand il mangeait. Il vécut toujours ainsi et quand il mourut comme il avait vécu, il descendit en enfer, comme il est digne et juste de le croire[6].

Les Tartares sont des hommes très laids, pour la plupart de petite taille; ils ont de gros yeux proéminents, tellement recouverts par les paupières qu'ils n'ont qu'une petite ouverture; ils ont des faces larges; larges aussi sont leurs fronts et leurs nez sont aplatis. Ils n'ont pas de barbe, à cela près que, sur leurs lèvres supérieures et sur le menton ils ont des poils rares et comme prêts à s'envoler. Ils se rasent depuis le haut du crâne jusqu'aux oreilles, en passant par les tempes; et cette tonsure sur leur tête fait penser à un fer à cheval. Ils se rasent aussi par derrière et ils portent les cheveux longs et des tresses derrière les oreilles. Cette façon de se raser, tous ceux qui sont avec eux, Comans, Sarrasins ou autres, l'adoptent; mais leurs visages sont différents de ceux des Tartares[7]. Ces Tartares sont pour la plupart

[6] On voit mal comment Simon aurait pu être informé de la mort de Rabban-ata, lequel semble avoir vécu jusqu'après 1265 dans un monastère de Mésopotamie (B. SPULER, *Die Mongolen in Iran*, p. 204-205).

[7] Simon, qui reviendra plus loin sur le costume des Mongols, a relevé ici l'obligation que ceux-ci faisaient aux peuples soumis appartenant au monde nomade d'adopter leur coiffure caractéristique. Cf. J. RICHARD, « Sur un passage de Simon de Saint-Quentin : le costume, signe de soumission », cité ci-dessus, p. 78, n.6.

légers et agiles: ils montent bien à cheval; ils apprennent en effet à chevaucher dès l'enfance, en courant derrière les troupeaux de chevaux et d'autres animaux; et, quand ils sont devenus grands, ils chevauchent avec leurs frères dans des guerres presque incessantes. Aucun d'eux ne va à pied, mais tous, depuis les plus infimes valets, montent sur des chevaux ou des bœufs, parce qu'ils ont des jambes très courtes. C'est pourquoi leur démarche est désordonnée, et ils ne sauraient pas aller longtemps à pied. Leurs femmes (sont très laides et) chevauchent comme les hommes. Ils ont des chevaux qu'ils ne ferrent pas et qui ne consomment pas d'orge, mais qui sont très faciles à dresser et très travailleurs; ils sont châtrés[8] et leurs narines sont fendues.

D'autre part les Tartares, soit qu'ils interrogent, soit qu'ils crient, parlent du fond d'une gorge rageuse et horrible; quand ils chantent, ils mugissent comme des taureaux ou hurlent comme des loups; ils chantent en poussant des sons inarticulés; et d'ordinaire et très souvent leur chant est: «Alai, alai»[9]. En buvant, ce qu'ils font de façon très laide, ils hochent la tête et ils lancent leur boisson dans la gorge comme le font les chevaux.

Ils vivent toujours dans des tentes et non dans des villages ou dans des villes. En effet, ils habitent la campagne, en s'occupant de faire paître du bétail, et ils ont grande abondance de troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs, de chameaux et de chevaux. En hiver ils ont coutume de séjourner dans la plaine; mais en été, ils sont dans les montagnes pour profiter de la fertilité des pâturages. Ils se plaisent à la lutte et au tir à l'arc, qui sont leurs divertissements et leurs exercices les plus appréciés. Ils sont cependant plus faibles de corps que les Chrétiens; mais ce sont des chasseurs extraordi-

[8] David d'Ashby le confirme, dans les *Faits des Tartares*: «Ja n'i oreis home crier ne cheval henir, car li cheval sont tuit escoillé, fors cheus ki demorent el haras».

[9] Dans ce chant, ou cette mélopée, ne faut-il pas reconnaître ce que Ibn al-Athir croyait être une parodie de l'invocation *'ala-llahi*, que les Mongols auraient proférée pour railler leurs captifs musulmans (D'OHSSON, *Histoire des Mongols*, III, p. 70)

naires; ils vont à la chasse en ordre et en formation serrée, de sorte que les animaux qu'ils chassent, dans leur fuite, sont poussés devant eux; puis, en se refermant, ils forment une sorte de ronde et alors ils les tuent et les capturent en les criblant de flèches[10]. Ils mangent très salement; ils n'ont pas de pain et ne s'en préoccupent pas; ils ne se servent ni de nappes ni de serviettes et ils mangent sans s'être lavé les mains.

Un édit général du *chaam* (qaghan) stipule que, lorsque des femmes sont capturées par des Tartares ou par leurs esclaves, quel que soit leur nombre, elles leur appartiennent et qu'ils peuvent en abuser à leur volonté et, s'ils le veulent, les garder perpétuellement en servitude. Pour les chevaux, tel est le commandement du *chaam*: si un Tartare peut s'emparer d'un cheval, où et quand que ce soit et quel que soit son propriétaire, sauf si le cheval appartient à un Tartare, il en est regardé comme le légitime possesseur. En ce qui concerne les voyageurs, tel est son commandement: si quelque Tartare, ou un esclave d'un Tartare, rencontre quelqu'un sur la route, à moins que ce ne soit un marchand ayant reçu un laissez-passer tartare[11], celui-ci devient à perpétuité l'esclave de celui qui l'a trouvé ou qui en a reçu la possession; et, si c'est l'esclave d'un Tartare, il reste en sa possession jusqu'à ce que son maître le réclame. Il y a d'ailleurs deux sortes de Tartares, qui ont des langues différentes, mais une seule loi et un seul rite, comme les Français et les Allemands[12].

[10] Sur les grandes battues mongoles, cf. VLADIMIRTSOV, *op. cit.*, p. 48-49. La participation y était obligatoire, sauf privilège particulier : cf. J. DENY, « Un *soyurgal* du timouride Šahruḫ », *Journal Asiatique*, 245, 1957, p. 255.

[11] La *bulla tartarica* (cf. l'ancien français « bullette » désignant un laissez-passer) n'est pas ici la *païza* d'or ou d'argent qui conférait notamment au porteur le droit de réquisition, et dont Möngke, au témoignage de Juvaini, interdisit la délivrance abusive aux marchands. Il s'agit de la *tamgha*, qui est citée dans le privilège accordé par l'Il-khan Abu Saïd aux Vénitiens (1320), comme dans la *Practica della mercatura* de Pegolotti, et que décrit Kirakos (trad. Dulaurier, *Journal Asiatique*, 1858, I, p. 254). Ce dernier fait aussi état du droit de s'emparer du cheval (p. 242).

[12] Il s'agit sans doute de la différence entre Turcs et Mongols.

Leur impiété et leur arrogance sont telles qu'ils appellent leur seigneur, le *chaam*, fils de Dieu et qu'ils l'adorent et le vénèrent à la place de Dieu sur la terre; et ils disent, et ils le montrent par leurs actes, que ce texte a trouvé en eux son accomplissement qui dit: «Le ciel est au seigneur du ciel, mais il a donné la terre aux enfants des hommes»[13]. Car, d'une part, le *chaam* se nomme fils de Dieu et il se titre ainsi dans ses lettres en donnant ses commandements à tous, et, d'autre part ses sujets, c'est-à-dire les Tartares, sur son ordre, obligent tous les envoyés qui viennent à eux, en usant de violence, à adorer leurs princes, Baiothnoi (Baiju noyan) et Batho (Batu), en les contraignant à s'agenouiller par trois fois et à frapper la terre de leur tête. Enfin , en se glorifiant outre mesure et en présumant qu'ils arriveront bientôt à dominer le monde entier, ils déraisonnent au point qu'ils croient qu'il n'y a personne au monde qui soit au dessus de leur *chaam*, et ils ne supportent pas qu'on dise devant eux que le pape ou quelqu'un d'autre est plus grand que lui. Ils regardent tous les hommes qui sont au monde comme du bétail et, se plaçant au-dessus de tous les autres, ils qualifient de chiens le pape et tous les Chrétiens, disant même que ce sont des idolâtres puisqu'ils adorent le bois et les pierres, c'est-à-dire le signe de la croix gravé ou sculpté dans le bois ou la pierre[14]. Ils observent les songes et s'adonnent aux maléfices, et ils ont avec eux des mages ou devins par l'intermédiaire desquels ils demandent aux démons qui habitent dans leurs idoles de répondre à leurs questions, et ils croient, comme on l'a dit, que Dieu leur parle.

Ils font attention aux jours, aux mois et surtout aux lunaisons, aux années et aux temps; mais chez eux on n'observe d'abstinence en aucun jour ni en aucun temps; et aucun jour ne leur paraît plus respectable qu'un autre. Ils ne recherchent pas la société ni l'amitié des autres

[13] Ps. 113.

[14] Tout ceci fait allusion aux expériences que connurent Ascelin et ses compagnons durant leur séjour au camp de Baiju, dont il sera traité plus loin.

hommes, au point qu'ils dédaignent de s'entretenir avec eux et qu'ils veulent les surpasser dans les jeux et partout. C'est ainsi que, dans leur armée, deux chrétiens géorgiens qu'ils avaient invités à lutter, par jeu, avec deux Tartares, avaient mis à terre ces Tartares sans leur causer la moindre blessure; les autres Tartares furent à ce point indignés de cette victoire qu'ils se jetèrent sur ces Géorgiens et leur tordirent à chacun un bras qui fut brisé.

La cupidité les enflamme à tel point qu'ils extorquent ce qui leur plaît, soit sans autre forme de procès, soit après avoir importuné à l'excès son propriétaire, que celui-ci y consente ou non, soit en le lui enlevant par la violence. Ils prêtent leur argent à usure, en prenant un intérêt d'un denier pour dix par mois; et après ce premier prélèvement ils prennent à nouveau un denier sur les dix qu'ils ont déjà frappés de cette dîme. C'est ainsi qu'en Géorgie un certain chevalier avait emprunté 500 hyperpères à des Tartares et, les ayant gardés pendant cinq ans, il fut contraint à leur en payer 7.000 à titre d'intérêt. Une dame tartare avait confié 500 moutons à quelqu'un qui les avait tenus pendant sept ans, elle lui demanda 7.000 hyperpères pour les intérêts de ces moutons, qu'il fut bien obligé de lui payer.

En outre, ils surchargent leurs tributaires du poids de leurs exactions. Dans la terre d'*Avagh* (Awag), un grand baron de ce pays[15], le *chaam* prélève d'abord son tribut - au moins 15 drachmes ou aspres, qui valent bien 30 esterlins-; ensuite vient le seigneur particulier; en troisième lieu le seigneur de la province; en quatrième lieu les envoyés extraordinaires; en cinquième lieu il y a les présentations de cadeaux, qui sont fréquentes chez eux.

15. Il s'agit ici d'Awag Mkhargrdzeli, fils d'Ivané, atabeg du royaume de Géorgie, seigneur de Bedjni, dont le terre s'étendait sur le nord de la Grande-Arménie, mort en 1250. - Les monnaies citées ici sont l' hyperpère byzantin, ou perpre, pièce d'or, et le dirhem, alias aspre (turc *akcha*), monnaie d'argent d'un poids de 2,87 gr. Les équivalences sont données dans le système du sterling et non dans celui du tournois que Saint Louis devait imposer en 1253-1255 dans le royaume de France.

Viennent ensuite les envoyés de passage qui réquisitionnent les chevaux et aux dépenses desquels il faut subvenir. En outre ils prennent de chaque paysan qui a sa propre exploitation trois aspres par bœuf et trois aspres pour six moutons[16]. Ils acceptent bien les cadeaux, mais sans contrepartie: quoi qu'on leur ait donné, ils le prennent sans rien donner en échange, sans même remercier. Mieux encore, chaque fois qu'on leur a fait quelque présent,ils estiment que cela leur est dû comme aux maîtres de toutes choses. Ainsi leur main est toujours ouverte pour recevoir, mais fermée pour donner[17].

Et, alors qu'ils ont un nombre infini de bêtes petites ou grosses et qu'ils prennent grand plaisir à les nourrir et à les multiplier, parce que «le bonheur des onagres est dans le pâturage des troupeaux»[18], en raison d'une avarice poussée à l'extrême, ils ne mangent jamais ou presque un animal bien portant ou encore vivant, mais ils prennent un animal mort ou qui va mourir, ou qui est blessé, ou atteint de quelque maladie. Enfin, alors que leurs tentes abondent en richesses, ils ne donnent aucune aide aux miséreux ou aux pauvres. Il est toutefois une seule chose pour laquelle ils méritent d'être loués: quoi qu'ils aient à manger au déjeuner ou au dîner, si quelqu'un survient, ils partagent volontiers leur repas avec lui et ils ne repoussent pas celui qui veut manger avec eux.

Leur méchanceté connaît si peu de bornes qu'ils ne croient pas devoir ou pouvoir se retenir quand ils ont commencé à se livrer à des destructions; et ils n'hésitent pas à s'appliquer cette comparaison: «Nous sommes, disent-ils, comme la flèche tirée par l'archer que rien n'arrête tant qu'il n'y a pas un obstacle pour la repousser ou la briser». Tirant gloire de la multitude de leur peuple, ils n'admettent pas qu'un autre peuple puisse

[16] Les impôts levés par les Mongols étaient le *qalân* ou capitation (*tributum*) et le *qubtchur*, taxe proportionnelle à la richesse : H. SCHURMANN, « Mongolian tributary practices in the 13th century », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 19, 1956, p. 304-389.

[17] Eccl. , IV, 36.

[18] Isaïe, XXXII, 14.

leur résister, et ils recourent à cette autre comparaison: «Nous sommes, disent-ils, comme un grand fleuve aux eaux abondantes que l'on ne peut pas traverser, à cause de sa profondeur excessive; dont la violence, quand il déborde, emporte tout ce qu'il rencontre; et cependant il est sorti d'une petite source et a été grossi par plusieurs ruisseaux».

D'autre part, dans les pays qui leur sont soumis, c'est-à-dire la Géorgie, la Turquie,la Perse, la grande et la petite Arménie, même les moindres de leurs valets prennent et ravissent les femmes, exception faite de celles qui sont issues de leurs propres communautés. De même, quand leurs valets ou leurs envoyés rencontrent des cavaliers, s'ils ont besoin de montures, ils les font descendre de cheval et ils emmènent les chevaux là où ils veulent. Les yeux des Tartares sont sans aucune retenue, sans cesse pleins de concupiscence; ils s'unissent indifféremment à toutes les bêtes, comme les Sarrasins, car le péché de sodomie , qui est toujours présent chez ces derniers, est aussi répandu chez les Tartares. D'autre part les Tartares prennent autant d'épouses qu'ils le veulent et qu'ils peuvent entretenir, sans tenir compte de quelque degré de consanguinité ou d'affinité que ce soit[19]. Car, quand la femme d'un Tartare meurt, celui-ci prend pour épouses toutes les sœurs de celle-ci ou leurs filles, si elles lui plaisent, soit l'une après l'autre, soit toutes ensemble[20]. Ils n'excluent de leur mariage que trois femmes, leur mère, leur fille et leur sœur; mais ils prennent librement pour femmes toutes les autres personnes qui touchent soit à eux, soit aux épouses qu'ils ont ou qu'ils ont eues. Et quand un Tartare a pris femme, il ne la regarde comme son épouse que quand elle a conçu et enfanté de ses œuvres; aussi, si elle est stérile, il la renvoie. Le mari, d'autre part, ne reçoit pas de dot pour sa femme jusquà ce qu'elle lui ait donné un enfant; de

[19] En fait, les Mongols interdisaient les mariages entre clans issus d'un même « os » (VLADIMIRTSOV, *op. cit.*, p. 56-59).

[20] Sur la pratique du lévirat chez les Mongols, cf. *ibid*, p. 58.

même la femme ne reçoit pas de dot de son père ou de sa mère jusqu'à ce qu'elle ait enfanté.

Ils sont tellement cruels qu'ils n'épargnent pas plus les vieillards qu'ils n'ont pitié des enfants. Verser le sang est à leurs yeux comme répandre de l'eau, et jeter à terre les cadavres des êtres humains comme entasser des ordures; et pas seulement quand il s'agit d'une nation plutôt que d'une autre, car ce qu'ils recherchent, c'est l'extermination des Chrétiens et de tous les autres hommes. A la manière des lions, ils se nourrissent de chair humaine, qu'elle soit rôtie ou bouillie, et cela aussi bien quand ils sont poussés par la faim que pour le plaisir et aussi pour inspirer la terreur et l'horreur chez les peuples qui l'apprennent[21]. Ils tirent gloire du massacre des hommes et leur âme prend un plaisir extraordinaire devant le grand nombre de ceux qu'ils ont tués. C'est pour cela qu'ils précipitent des hommes du haut des rochers, qu'ils brisent le crâne d'autres en posant leur cou sur des pierres, qu'ils en tuent d'autres en écrasant leur cou à l'aide de pierres. Ils entrent dans les maisons et tuent ceux qui se sont cachés pour échapper à la mort en leur plantant un couteau dans le cœur et, pendant que leur sang coule encore, ils s'asseyent, mangent et boivent en leur disant, tout en les frappant: «Voici maintenant que vous gisez ici, vous nos ennemis». Et ils abondent en tromperies, en fausseté et en mensonges. Aussi, quand ils ont fait quelque promesse à ceux qui se sont rendus, ils ne la tiennent pas, mais ils utilisent tous les prétextes et les opposent à ces derniers. C'est pourquoi il faut toujours prendre garde, quand on a affaire à eux, à ce qu'ils emploient dans leurs guerres davantage la fraude et la ruse que la bravoure.

[21] La croyance à l'usage de l'anthropophagie chez les Mongols s'apparente à celui que la *Lettre du Prêtre Jean* attribue à certains peuples barbares soumis à ce monarque. En fait, elle n'intervenait que dans certaines pratiques magiques : cf. *La description du monde de Marco Polo*, trad. L. Hambis, p. 384. Voir ci-après, p 94.

Dans leur nourriture, ce sont les hommes les plus malpropres et les plus sales. (Ils mangent de toute espèce de viande), sauf de la mule, parce qu'elle n'enfante pas. Ils aiment la chair du cheval plus qu'aucune autre; mais ils mangent aussi très volontiers les rats, les chiens et les chats. Quand ils peuvent en avoir, ils boivent très volontiers du vin; mais ils s'enivrent quotidiennement du lait de jument, qu'ils appellent *kamous*, de la même façon que les autres hommes le font en buvant du vin fort[22]. Quand ils célèbrent les fêtes qui marquent le début du mois ou d'autres festivités de leurs ventres, ils passent leur temps à chanter, ou plutôt à hurler, et à boire; et, tant qu'ils boivent, ils ne s'occupent d'aucune affaire ni n'envoient aucun messager. C'est ce qu'ont expérimenté pendant six jours consécutifs les frères de l'Ordre des Prêcheurs, envoyés à eux par le pape, qui ont séjourné dans leur camp. Ils dévorent même la chair humaine, rôtie au feu et bouillie, comme des lions; et quand ils ont pris quelque adversaire ou ennemi, ils se réunissent en un même lieu pour le manger, afin de le punir de sa rébellion, et ils boivent avidement son sang comme des sangsues d'enfer. Ils mangent même les poux, la femme les prenant sur la tête de son mari et l'ami sur celle de son ami, ou ailleurs, en disant: «Si je pouvais en faire autant des ennemis de mon seigneur ici présent!».

Leur vêtement, que ce soit leur costume habituel ou celui d'apparat, est le suivant: ils ont tous des chapeaux, quelle que soit leur couleur, qui n'ont pas de profondeur, mais sont simplement posés sur leur tête comme les bérets des laïcs ; par derrière toutefois, ils ont une queue qui s'allonge jusqu'à une palme de long et autant en large, et qui va en s'élargissant quelque peu vers le bas. Les bords de ces chapeaux ont en avant et sur les côtés

[22] Le *qumiz*, lait de jument fermenté, dont l'usage était général chez les Mongols, mais dont Grecs et Russes prohibaient l'usage pour des raisons religieuses, a été apprécié par Rubrouck, qui le considérait comme plus fortifiant que le vin. A. Klopprogge a comparé les trois relations de Plancarpin, Simon et Rubrouck dans leur description des usages alimentaires des Mongols : *Ursprung und Ausprägung*, p. 220-222.

un revers gros d'environ un doigt, mais n'en ont pas par derrière. Deux cordons sont cousus de chaque côté au-dessus des oreilles, et, en s'attachant sous le menton, ils font tenir le chapeau sur la tête et le maintiennent ou l'enfoncent de sorte que ni le vent ni autre chose ne peut l'enlever. Sur ces cordons sont encore disposées deux petites languettes flottantes, pour l'ornement ou plutôt pour inspirer la terreur. Ce type de coiffure est utilisé par les Tartares et par tous ceux, quels qu'ils soient, qui sont avec eux.

Le vêtement tartare qui recouvre tout leur corps, à l'exception des bras, est chez la plupart de couleur noire. Du côté gauche, avant qu'on ne l'enfile, il est ouvert; et il s'ouvre sur le devant, depuis le nombril vers le haut, s'étendant également de chaque côté; et il ne descend pas au-dessous du genou. Il descend un peu plus bas par derrière que par devant, sans s'étendre ni s'élargir au delà des côtes, et débordant par derrière au-dessus des épaules, avec deux languettes d'une largeur de trois doigts cousues sur les épaules à la partie postérieure et descendant tout droit vers le bas; et elles sont cousues vers l'avant, à la hauteur du nombril, s'étendant également de chaque côté. De cette manière, ce vêtement ne couvre ni les bras, ni les côtés, ni la poitrine, ni aucune partie du corps par devant au-dessus du nombril, sauf grâce à ces deux languettes. En plus de cette disposition, certains ont encore une fente de chaque côté. Telle est la forme particulière du vêtement par laquelle les Tartares se distinguent des autres hommes.

Leurs armures sont faites de cuirs superposés réunis par des lames de fer, et ils couvrent leurs bras de ces cuirs et de ces fers par-dessus et non par-dessous; de la sorte, quand ils tirent des flèches à l'arc, ils sortent complètement le bras droit de l'armure et, une fois le trait tiré, ils l'y rentrent. Mais n'usent de l'armure que les barons, les chefs des combattants, leurs porte-étendards et leurs connétables, ce qui fait penser que moins du dixième d'entre eux en ont ou en portent. Ils ont des chapeaux faits de cuirs superposés à la manière d'une

coquille, des épées courtes, à la façon des Sarrasins, de la longueur d'un bras, et d'un seul tranchant. Ils ne savent pas se servir de couteaux pour combattre ni n'en portent ouvertement. Ils n'usent pas de boucliers et très peu se servent de lances. Quand ils s'en servent, ils les emploient en frappant de côté; ils portent la lance au bras avec un lien attaché en haut de celle-ci. Certains ont même des crochets au bout de leurs lances. Mais ils se fient surtout aux arcs, aux flèches et à la rapidité de leurs chevaux.

Quand ils envahissent un pays, s'avançant en un seul corps, ils occupent toute la largeur de la terre en allant droit devant eux, et chacun tient la place qui lui a été assignée sans oser s'en écarter à droite ou à gauche. Ainsi, quand ils entrent dans un pays et qu'ils l'occupent, ils montent tous de nuit sur les montagnes et, au matin, ils envoient des fourrageurs dans la plaine. Les habitants de celle-ci, s'efforçant d'échapper à ces fourrageurs, s'enfuient vers les montagnes où ils croient pouvoir se mettre en sûreté. Ils sont aussitôt massacrés par les Tartares qui s'y cachaient et qui descendent à leur rencontre. C'est pourquoi ceux qui veulent mettre leur pays à l'abri de leur invasion doivent marcher au combat contre eux avant qu'ils aient commencé à se répandre à travers la terre. En effet, à partir du moment où ils se sont mis à se disperser dans un territoire, personne ne peut plus porter secours à quelqu'un de ses compatriotes comme il convient, parce qu'ils recherchent par bandes les hommes pour les tuer. Et si ceux-ci s'enferment dans des châteaux, les Tartares disposent 3.000 ou 4.000 hommes ou plus autour de la forteresse pour l'assiéger, pendant qu'eux-mêmes ne s'en répandent pas moins à travers le pays pour massacrer les gens[23].

Mais quand ils se heurtent aux ennemis pour une bataille, ils assignent aux combattants de leur première

[23] Plancarpin écrit que les Tartares préfèrent voir leurs ennemis s'enfermer dans les places fortes : « ils disent alors que leurs pourceaux sont enfermés dans leur parc et ils y mettent des gardiens » (*Histoire des Mongols*, trad. Becquet et Hambis, Paris 1965, p. 99).

ligne des bornes qu'ils ne devront pas dépasser; ils font de même pour la seconde ligne, la troisième et toutes les suivantes; de même ils assignent à ceux qui battront en retraite des bornes au-delà desquelles ils ne devront pas fuir. Car, s'ils ne pensent pas pouvoir l'emporter sur la puissance de leurs adversaires, ils fuient devant eux et font comme si ceux-ci les avaient mis en fuite. Et lorsque ces derniers, qui portent l'armure, ont pendant longtemps poursuivi les Tartares qui n'en portent pas, qu'ils sont fatigués par le poids des armes et la longueur du trajet, et qu'ils ne peuvent pas les poursuivre plus loin, alors les Tartares montent sur des chevaux frais, se retournent contre eux et les attaquent en les tuant ou en les faisant prisonniers. Parfois même, en fuyant, ils leur laissent un espace pour qu'ils puissent pénétrer dans leurs rangs tandis qu'eux-mêmes se dispersent en s'écartant les uns des autres, de telle sorte que, sur un coup de sifflet ou sur un cri poussé par l'un d'eux ils se regroupent, encerclent de toute part les ennemis et les accablent. D'autre part, dans tous les pays que les Tartares ont détruits, la famine survient toujours.

En outre, quand ils assiègent un château ou une ville et qu'ils voient qu'ils ne peuvent pas l'emporter sur ceux qui l'habitent, ils se retirent à une faible distance et ils se dissimulent quelque peu. Et quand les assiégés croient qu'ils sont partis au loin ou même qu'ils ont abandonné leur territoire, ils ouvrent les portes de la forteresse, comme s'ils étaient en sécurité, et c'est alors que ceux-ci se jettent sur eux et prennent cette ville ou ce château. Ainsi ont-ils conquis bien des terres plus par la tromperie et par l'astuce que par la force.

Quand ils massacrent les hommes d'un château qu'ils ont assiégé, pour les punir de leur résistance, et aussi pour s'assurer du nombre des tués, et pour terroriser les autres gens, ils élèvent l'un d'eux, à la façon d'un commandant de mille hommes, la tête en bas et les pieds en l'air, dans un lieu élevé et dominant le pays, alors que tous les autres morts gisent sur le sol.

Ainsi épouvantent-ils et terrorisent-ils tous ceux qu'ils ont soumis à leur tyrannie, tandis qu'ils menacent ceux qu'ils ne peuvent pas soumettre en leur faisant des yeux terribles et en grinçant des dents.

Ils réduisent en esclavage les Turcs, les Musulmans, c'est-à-dire les Sarrasins[24], les Comans et aussi les Tartares leurs sujets et les Chrétiens qui ont été amenés chez eux de diverses contrées, qu'ils ont conquises par la force du glaive au cours de leurs guerres. Ceux-ci sont nus et prêts à rendre l'âme faute de nourriture; ils les frappent et les maltraitent autant qu'ils veulent, et ils les mettent à mort sans autre raison, s'ils en ont envie. Toutefois ils permettent aux Chrétiens et à toutes les sectes et aux religions de n'importe quels hommes de pratiquer librement et en toute sécurité leurs rites parmi eux, et, partout où ils exercent leur domination, ils ne se préoccupent pas des coutumes des gens, pourvu que ceux-ci leur obéissent en tout ce qu'ils leur ordonnent. C'est ainsi que la loi de Mahomet est proclamée publiquement cinq fois par jour par les Sarrasins, et que tous l'entendent proclamer dans leur armée, ainsi que dans toutes les cités où habitent ces mêmes Sarrasins et qu'ils ont soumises à leur domination. Ces mêmes Sarrasins, que ce soit dans leur armée ou dans leurs cités, prêchent leur détestable perfidie et attirent et pervertissent les hommes pour qu'ils adhèrent à leur erreur.

Il y a beaucoup de femmes captives parmi eux. Car, en dehors des artisans qu'ils estiment devoir leur être utiles, et que pour cette raison ils se réservent dans les cités qu'ils occupent pour les assujettir à un esclavage

[24] Le texte latin est ainsi conçu : *Thurcos et Solimanos, id est Saracenos*. Nous avons cru pouvoir rendre *Solimanos* par « Musulmans » ; Simon aurait voulu distinguer ainsi les Turcs (sans doute ceux d'Anatolie et des régions voisines, tandis que les « Comans » sont les Turcs Qiptchaq et leurs voisins, souvent teintés de christianisme) des autres peuples musulmans, Persans, Arabes ou Kurdes notamment, appelés globalement « Sarrasins ». Les « Tartares leurs sujets » (*Tartaros servos suos*)) seraient les nomades de l'Asie centrale ou orientale, généralement d'ethnie turque, qui avaient été vaincus par Gengis-khan sans être incorporés dans le peuple mongol. *Nudos* (« nus ») ne doit sans doute pas être pris au pied de la lettre : il s'agit plutôt de vêtements misérables.

perpétuel, ils font leurs servantes des jeunes femmes, vierges ou mariées, et ils les obligent à les servir dans la nudité et dans une privation presque complète de nourriture. Ils lèvent aussi (comme on l'a dit) la dîme des hommes pour les réduire en servitude: ils comptent dix garçons et ils en prennent un et ils en font autant pour les filles. Ils les emmènent tous dans leur terre et les y gardent perpétuellement comme esclaves. Certains même choisissent de leur vivant un de leurs esclaves pour qu'il soit mis tout vivant dans leur tombeau, quand arrive le moment de les ensevelir après leur mort.

Les femmes des Tartares sont donc très laides. Toutes celles qui sont mariées portent sur leur tête une corbeille haute de près d'un pied et demi, ronde de partout, et plus large en haut, couverte et ornée de toute part de soie ou de satin et entourée de perles et de colliers, avec des yeux de paon cousus dessus pour la décorer[25]. Elles ont aussi des broches ornées de plaques de métal, argentées ou dorées, et des clochettes sont fixées sur leur corsage, qui font grand bruit, pour les glorifier et les honorer. Elles montent des palefrois grands et gras et elles ont des panneaux de selle en cuir peint de diverses couleurs, avec beaucoup d'incrustations d'or, pendant de chaque côté du cheval.() Les femmes des grands barons sont toutes vêtues de satin ou de pourpre dorée, comme leurs maris. Mais de façon générale les autres femmes se vêtent toutes d'un bouqueran[26] étroit sous une ceinture décorée et cousue de nombreux plis somptueux, vêtement entièrement fermé par devant et qui, après qu'il ait été enfilé, se ferme sur le côté gauche par quatre ou cinq nœuds. Tous les Tartares ont encore

[25] Le *boqtaq*, coiffure caractéristique des femmes mariées chez les Mongols : une sorte de mitre d'osier ou d'écorce recouverte de feuilles. La fille du Gur-khan, mariée à Kütchlüg, s'était refusée à porter cette coiffure pour rester fidèle à celle des femmes du pays qara-khitaï.

[26] Le bouqueran, qui tire son nom de Bukhara, bien qu'on lui ait recherché une origine soudanaise, était une étoffe de coton. Cf. PELLIOT, *Notes on Marco Polo*, I, p. 110-112.

d'autres vêtements de drap de laine blanche qu'ils revêtent d'habitude par-dessus les autres en temps de pluie ou l'hiver.

Si le Tartare qui meurt était un homme riche et puissant, on l'ensevelit dans un habit très précieux et dans un lieu aussi écarté que possible, dans un endroit caché, pour que personne ne puisse lui dérober cet habit. Ses parents dépouillent son cheval de son cuir, depuis la tête jusqu'à la queue, et ils en découpent d'abord sur toute cette longueur une courroie étroite; ensuite ils emplissent de paille toute la peau du cheval et, en guise de monument à la mémoire du mort, ils plantent un pieu dans le fondement du cheval en l'enfonçant jusqu'au col, et ils le suspendent horizontalement sur deux fourches[27]. Après quoi ils mangent la chair du cheval, comme si c'était un sacrifice pour l'âme du défunt, et ils pleurent ce dernier, certains pendant trente jours, d'autres plus, d'autres moins. Les grands barons, comme on l'a dit, choisissent avant de mourir un de leurs esclaves et le marquent de leur seing et, à leur mort, ils le font enterrer vivant dans leur tombeau. Il y a d'autres Tartares, et parmi eux des chrétiens, mais de très mauvais chrétiens, dont les fils, quand ils voient leurs pères vieillir et souffrir des peines de la vieillesse, leur font manger des choses grasses, comme des queues de mouton ou d'autres mets analogues, ce qui les amène très facilement à s'étouffer. Et quand ainsi ils sont morts, on brûle leur corps et on recueille leur cendre comme une chose très précieuse, et de la sorte chaque jour, quand ils mangent, ils saupoudrent leurs mets de cette cendre.

[27] Une représentation figurée des chevaux ainsi suspendus, ici sur une perche, d'après des exemples contemporains pris dans l'Altaï et en Yakoutie, illustre l'article *Samanizm* de *Dergali yamlari Türk dili-ve Edebiyati ansiklopedisi*, 8, Istanbul 1998, p. 103. Cf. J.A. BOYLE, « A form of horse sacrifice among the 13th and 14th century Mongols », dans *Central Asiatic Journal*, 10, 1965, p.145-150.

8. LES CONQUÊTES DES TARTARES EN ASIE, SELON SIMON

Quand le roi David eut été mis à mort avec tous les siens, comme on l'a dit[1], Cingiscam et les autres Tartares, se glorifiant outre mesure des crimes qu'ils avaient commis, poussèrent leur orgueil à un tel point de folie qu'ils conçurent, à l'instigation du diable, le projet de soumettre progressivement le monde entier à leur domination comme ils l'avaient fait de la terre de leur seigneur. Ainsi encouragés par la victoire qu'ils avaient remportée sur les Indiens - par la permission de Dieu et à cause des péchés du roi David et de son peuple -, ayant gardé avec eux les jeunes gens qui étaient forts et les hommes aptes au combat, qu'ils avaient réduits en servitude, ils entreprirent peu à peu d'envahir et de conquérir les pays avoisinants et enfin de les soumettre complètement à leur domination. Et ainsi ceux qui n'étaient que des esclaves pauvres et méprisés quand ils avaient envahi la terre du roi de l'Inde, en vertu d'une décision souveraine de Dieu et à cause des péchés de nombreux peuples, devinrent riches en or, en argent, par la possession de troupeaux très nombreux et d'une multitude d'esclaves, et ils sont devenus les maîtres de presque tous les peuples de l'Orient.

[1] Dans le *Speculum historiale*, ce chapitre (livre XXX, 87) fait immédiatement suite à celui qui traite des funérailles des Tartares et est intitulé *De nacionibus quas Tartari post necem domini sui subjugarunt*. Comme l'a montré G. GUZMAN, « The Encyclopedist Vincent of Beauvais and his Mongol extracts », Vincent ne s'était pas astreint à suivre l'ordre adopté par ses sources et avait distribué la matière qu'il leur empruntait en fonction du plan adopté par son propre ouvrage, ce qui nous empêche de savoir si telle avait été la succession des chapitres figurant dans l'*Historia Tartarorum*. Il nous a semblé logique d'introduire une coupure entre la description des mœurs des Tartares et le récit de leurs conquêtes, qui pouvait aussi bien se situer dans le texte original à la suite de celui de leur révolte contre le roi David.

Ainsi, ne le cédant à personne, ils se sont étendus depuis la Tartarie presque jusqu'au lieu où le soleil se lève, et de là jusqu'à la mer Méditerranée, et ils ont soumis à leur seigneurie d'innombrables royaumes. Et, dans toutes les terres qu'ils ont dévastées, une grande famine est survenue, comme on le verra ensuite par des exemples.

Et à la vérité les Tartares sont assez timides lorsqu'ils ont en face d'eux des gens qui leur résistent avec vigueur, et ils ne s'attaquent jamais à des hommes décidés et qui se défendent et les repoussent virilement; mais leur valeur se déploie contre ceux qui fuient devant eux. Aussi craignent-ils plus que tous les autres peuples les Francs (c'est ainsi qu'eux et tous les gens d'outre-mer, en prenant le mot au sens large, appellent tous les Chrétiens). C'est pourquoi quand les Frères Prêcheurs envoyés par le pape vinrent dans leur armée, les Tartares eurent grand peur et on disait dans l'armée que les Francs arrivaient et qu'à la suite des Frères ils étaient déjà au milieu de la Turquie. Enfin, partout où s'exerce leur autorité ils interdisent qu'on emploie des Francs comme mercenaires, c'est-à-dire en leur payant une solde[2]. Il ne fait pas de doute que les Sarrasins, les Géorgiens, les Arméniens et les autres peuples qui les servent comme tributaires détestent les Tartares, et ils ont rapporté aux Frères susdits combien ceux-ci les avaient réduits à l'affliction et à la misère.

Lorsqu'ils eurent ainsi vaincu les Indiens, comme on l'a dit, dans leur orgueil et dans la persuasion qu'ils allaient assujettir le monde entier, ils envoyèrent d'abord leurs ambassadeurs aux Corasmins (les Kharezmiens), comme étant leurs plus proches voisins, en leur ordonnant avec arrogance de faire humblement acte de soumission envers Cingiscam et son armée, et de lui payer tribut et de le servir à perpétuité. Mais les Corasmins,

[2] Citons ici un rapport mongol daté de 1259 (G. PAUTHIER, *Le livre de Marco Polo*, Paris 1865, I, p. CLXV) à propos du Fu-lang (le pays des Francs) : « Les hommes de ce pays qui servent dans les armées étrangères sont très braves ».

s'étant véhémentement indignés qu'un tel ultimatum leur ait été signifié, mirent à mort tous ces ambassadeurs[3]. Les Tartares s'irritèrent au-delà de toute mesure en apprenant cette exécution et en furent profondément outragés; ayant rassemblé une grande multitude de Tartares et de ceux qui s'étaient joints à eux de gré ou de force, ils envahirent la terre des Corasmins, passant au fil de l'épée tous ceux d'entre eux qu'ils purent trouver et contraignant à la fuite presque tous les autres, ainsi réduits à la condition d'exilés chassés de leur pays.

C'est pourquoi les Corasmins, fuyant devant leur poursuite, prirent la fuite et se répandirent à-travers la Perse, et surtout dans la cité de *Triphelis* (Tiflis) en Géorgie où ils massacrèrent 7.000 hommes[4]. Mais ensuite, quand les Tartares survinrent dans ce pays, les Corasmins s'enfuirent derechef et se cachèrent un certain temps dans la terre du sultan de Turquie. Après quoi, à l'appel du sultan de Babylone, seigneur de l'Egypte, et sous sa conduite, envahissant le royaume de Jérusalem et livrant bataille aux Chrétiens devant la cité de Gaza, ils écrasèrent une grande armée de Francs, par la permission de Dieu, et ils détruisirent le glorieux Sépulcre de Notre Seigneur et massacrèrent de nombreux chrétiens dans la Ville Sainte et en-dehors d'elle, ce qui arriva en l'an du Seigneur 1244. Ces mêmes Corasmins, après qu'ils eussent commis, avec la permission de Dieu, un tel crime et une telle impiété, furent finalement presque tous anéantis, le Seigneur en ayant ainsi décidé[5].

Lorsque les Tartares envahirent la Perse, ils s'emparèrent de la ville aux cent portes que l'on appelle *Spaham* (Ispahan), non pas par leur propre valeur guerrière, mais grâce à l'inondation des eaux qu'ils firent

[3] L'épisode est rapporté de diverses façons (cf. V.V. BARTHOLD, *Turkestan down to the Mongol invasion*, p. 398). Selon Nasawi, le gouverneur d'Otrar, Inalchiq, aurait fait périr des marchands venant des pays occupés par les Mongols pour s'emparer de leurs biens, et le sultan aurait fait mettre à mort les envoyés venus lui demander justice, en s'offusquant de termes jugés outrageants (1218). Cf. ci-dessus, p. 47.

[4] C'est Jalal al-Dîn qui avait pris et saccagé Tiflis, massacrant les chrétiens et détruisant les églises, en 1228.

[5] Cf. ci-dessus, p. 62, n.8.

dériver vers elle[6]. Ensuite, pour montrer leur cruauté et pour inspirer la terreur à ceux qui l'apprendraient, quand ils s'emparèrent d'une certaine ville fortifiée du nom de *Drubald* (Derbend), au pied des monts Caspiens, ils coupèrent les oreilles des rebelles après les avoir tous décapités et ils envoyèrent au *chaam* deux bêtes de somme chargées de ces oreilles mises dans le vinaigre[7].

Mais, puisqu'il est fait ici mention des monts Caspiens, je veux insérer ici une information que j'ai recueillie sur un fait controversé. Car, alors que nos histoires scolastiques disent qu'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, avait demandé au Seigneur, dans sa prière, que les Juifs fussent enfermés à l'intérieur des monts Caspiens, et prédisent qu'ils n'en sortiront que vers la fin du monde, nos frères de l'ordre des Prêcheurs se sont enquis diligemment en Géorgie, dans la cité de Triphelis (*Tiflis*) où ils avaient résidé pendant sept ans[8], auprès des Géorgiens, des Persans et même des Juifs, au sujet de ce renfermement. Et tous, même les Juifs, ont dit qu'ils ne savaient rien de cela et qu'ils n'en avaient jamais trouvé mention dans leurs histoires. Il est toutefois écrit qu'Alexandre contraignit à habiter dans les montagnes certains hommes impurs et horribles qui habitaient près des monts Caspiens et qui mangeaient les autres hommes, voire se mangeaient entre eux; et en outre qu'il y avait fait construire des portes qu'on appelle portes d'Alexandre, et c'est l'une d'elles que les Tartares ont forcée. Pour tout dire, on ne retrouve là-bas rien d'autre qui soit assuré sur des hommes qui auraient été enfermés dans ces montagnes[9].

6. A propos de la conquête d'Ispahan, qui avait précédemment été incluse dans la domination de Jalal al-Dîn, Simon est le seul à faire état d'une inondation provoquée par les Mongols, procédé qui avait été utilisé par eux en 1221 pour prendre Urgenj. Cf. J. A. BOYLE, « The capture of Isfahan by the Mongols », dans *Accademia nazionale dei Lincei. Problemi attuali di scienza e di cultura*, quad. 160, 1971 (Atti del convegno « La Persia nel medio evo ») p. 331-336.

7. Il s'agit de la prise de Derbend par Baiju, en 1239.

8. Sur la fondation de ce couvent, cf. ci-dessus, p. 63.

9. Cf. A.R. ANDERSON, *Alexander's Gate, Gog and Magog and the Inclosed Nations*, Cambridge / Mass., 1932, et A. KLOPPROGGE, *op. cit.*, p. 39-44, 48-69.

Cette année-là, c'est-à-dire en 1221 de l'Incarnation du Seigneur, les Tartares envahirent la Géorgie et commencèrent à la ravager[10]. Certain grand baron de Géorgie s'était enfui vers les monts Caspiens avec sa femme et son fils pour leur échapper. Et sur ce chemin trois chefs tartares, qui s'étaient associés pour faire du butin, s'étaient mis en embuscade. Et, comme ils parcouraient ces contrées en cherchant ce dont ils pourraient s'emparer, l'un d'eux découvrit sur le chemin les traces du chevalier et des siens; en suivant ces traces, il captura vivant ce baron avec sa femme, son fils et ses biens, et il les ramena tous avec leurs biens à ses compagnons, comme ils en avaient convenu. Comme ils s'étaient mis d'accord sur le partage des choses et des personnes, en telle manière que l'un eût le baron, un autre le fils, un autre l'or, et que la femme fût vendue pour le profit commun, celui qui aurait dû avoir le garçon pour sa part s'y refusa en disant: «Pourquoi est-ce cet enfant, qui est comme un petit chien, qui constituerait ma part, et me faudrait-il encore le nourrir? Il n'en est pas question!» En fin de compte ils se mirent d'accord pour une autre solution: que le père et le fils seraient tués et l'or partagé entre eux, et la femme mise en vente, ce qui fut fait. Et cette femme qui avait vu tuer sous ses yeux à la fois son mari et son fils entra par la suite en religion en Géorgie et mena la vie d'une moniale.

Et parce que les Tartares, pour se glorifier de leur victoire et pour être assurés du nombre de ceux qu'ils ont tués, ont coutume de dresser en l'air, dans un lieu élevé, comme s'il s'agissait d'un commandant de mille hommes, une de leurs victimes sur mille, la tête en bas et les pieds en haut, lors de la dévastation de la cité de Tiflis en Géorgie, pour s'assurer du nombre des tués, ils pen-

[10] Simon rapporte ici à 1221, date de la première incursion des Mongols en Géorgie, la conquête de ce pays et sa soumission par Tchormaghan et Baiju, réalisée entre 1232 et 1238. Cf. G. ALTUNIAN, *Die Mongolen und ihrer Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern*, Berlin, 1911.

dirent en sept endroits dominants sept hommes, les pieds en l'air et la tête en bas. Mais peu avant l'arrivée des Tartares les Corasmins (Kharezmiens) avaient aussi massacré dans cette même cité 7.000 hommes, comme on l'a dit plus haut. Et après un tel massacre survint une famine sans précédent.

Cette terre de Géorgie relevait depuis les temps anciens du patriarcat d'Antioche, avec l'Arménie et la Cappadoce, autrement dit la Turquie. Or il arriva qu'en Turquie sévissait une telle guerre que les Géorgiens ne purent plus traverser la Turquie pour aller à Antioche, que ce fût pour s'acquitter de la visite, pour la confirmation (des élections) et les autres fonctions qui appartiennent sans intermédiaire au patriarche. Ayant tenu conseil entre eux, ils envoyèrent par mer leurs messagers à Constantinople, d'où ils gagnèrent Antioche, pour demander au patriarche de leur donner un catholicos, c'est-à-dire un évêque universel, qui tînt pour eux la place du patriarche. Le patriarche leur envoya alors une ampoule de chrême en leur disant que, tous les sept ans, le catholicos en mélangerait avec de l'huile nouvelle, et qu'ainsi ils confectionneraient un peu de chrême, et que pour ce faire tous les évêques s'assembleraient. C'est ce qu'ils ont fait jusqu'à présent et, à ce qu'on dit, ce chrême envoyé d'Antioche est toujours conservé. Mais en même temps que ce chrême, le patriarche envoyait ses lettres à certain archevêque en prescrivant que celui qu'ils éliraient d'un commun accord selon les règles canoniques aurait le pouvoir de confirmer le catholicos; et c'est ce qui fut fait.

En reconnaissance de la faveur que leur avait faite le patriarche, les Géorgiens lui donnèrent cent casaux. Mais il arriva qu'après cela le patriarche de Jérusalem, qui avait été appauvri, vint trouver celui d'Antioche pour lui faire part de sa pauvreté et s'en plaindre; alors le patriarche d'Antioche fit don à l'église de Jérusalem et aux frères du Sépulcre de ces cent casaux que les Géorgiens lui avaient précédemment donnés. C'est ainsi qu'actuellement un archidiacre, un frère du Sépulcre du

Seigneur, envoyé par le patriarche de Jérusalem et le chapitre du Sépulcre en Géorgie, administre ces casaux et il est aussi gêné dans sa possession par les Tartares que les autres[11].

Il y a en Géorgie dix-huit archevêques ou évêques; mais c'est le catholicos, c'est-à-dire l'évêque universel, qui fait les autres évêques par l'onction du chrême, et il vend par leur intermédiaire le chrême et les autres matières des sacrements. C'est lui qui, moyennant finances, prononce la séparation de la femme stérile de son mari, en raison de sa stérilité. Les moines et les abbés géorgiens aussi pratiquent ouvertement la simonie et l'usure. Et c'est ainsi que la chancellerie de Géorgie est achetée par les moines et qu'ils la possèdent au su de tous.

Après la Géorgie, les Tartares entrèrent en Grande-Arménie, la dévastèrent et lui imposèrent leur domination. En Arménie se trouve la noble cité qu'on appelle Ani, où il y a mille églises et 100.000 familles ou maisons habitées; les Tartares s'en emparèrent après un siège de douze jours[12]. C'est là aussi que se trouve, près de cette cité, le mont Arath (l'Ararat). C'est là que se posa l'arche de Noé et au pied de cette montagne est située la première cité que Noé fonda, et on appelle cette cité *Ladivine* (Dvin)[13]. Autour d'elle coule le fleuve *Arathosi* (l'Araxe) qui traverse le *Mongan* (le Moghan) où les

[11] Sur l'institution d'un primat (catholicos) en Géorgie, cf. M. TARCHNISHVILI, « Die Entstehung und Entwicklung der kirchliche Autokephalie Georgiens », dans *Kyrios,* I, 1940-1941, réimprimé dans *Le Muséon*, 73, 1960, p. 107-126. C'est au VIII[e] siècle que le patriarche d'Antioche concéda aux évêques géorgiens le droit d'élire et consacrer leur catholicos; le transfert de la dotation territoriale qui lui avait été reconnue au patriarche de Jérusalem Oreste fut l'œuvre du patriarche Jean III d'Antioche, entre 996 et 1006 : cf. J. NASRALLAH, *Histoire du mouvement littéraire dans l'Eglise melchite du V[e] au XX[e] siècle,* t. III, Louvain 1983, p. 86. On peut noter que Rubrouck rencontra effectivement un prieur du Saint-Sépulcre en Géorgie.

[12] Une tradition voulait que les habitants d'Ani aient été déportés pour peupler la ville de Saraï fondée par Batu. Elle paraît controuvée. La ville appartenait au fils du connétable Ivané, Shahinshâh, qui se soumit aux Mongols en 1239.

[13] L'identification avec Dvin a été assurée par V. Minorsky. Cf. J.A. BOYLE, « Minorsky's marginal commentary in Houdas' translation of Nasawi », dans *Yâdname-ye Minorsky,* Téhéran, 1969, p. 57 (réimpr. : *The Mongol world empire*. London, Variorum, 1977).

Tartares passent l'hiver, pour se jeter dans la mer du Chirvan (*mare Servanicum*: la Caspienne). Ce mont Arath est très élevé et on dit que personne n'a jamais pu en faire l'ascension si ce n'est un certain moine. Celui-ci en effet, dit-on, mu par l'ardeur de sa dévotion envers l'arche de Noé qui s'y est posée, avait essayé bien des fois d'y monter par tous les moyens possibles; mais toutes les fois qu'il avait gravi une partie de la montagne et qu'il reposait ses membres fatigués, il se retrouvait toujours en se réveillant au pied de la montagne.Enfin le Seigneur, voulant satisfaire à son vœu et exauçant ses prières, l'avertit par un de ses anges qu'il y monterait une seule fois, à condition de ne plus tenter d'y remonter par la suite. Ainsi la gravit-il sans encombre et, en redescendant, il apporta avec lui une planche de l'arche. Il construisit alors un monastère au pied de la montagne et il y déposa avec dévotion cette planche en guise de saintes reliques[14].

Les Arméniens mangent des œufs et du fromage le soir du samedi saint parce que, disent-ils, le Christ est ressuscité le soir du samedi saint. De même, ils mangent de la viande les sept vendredis qui sont entre Pâques et la Pentecôte. Ils ne fêtent pas le jour de la Nativité du Seigneur et ils n'observent ni fêtes ni vigiles, et pas davantage les Quatre Temps. Ils ne célèbrent pas la messe pendant tout le carême, si ce n'est le samedi et le dimanche, parce que, disent-ils, on rompt le jeûne toutes les fois qu'on célèbre. Pour cette raison encore, ils ne célèbrent pas le vendredi, pour ne pas rompre le jeûne; par contre ils célèbrent les jours où ils mangent de la viande, parce qu'alors ils ne jeûnent pas. Ils font en effet beaucoup de jeûnes: pendant la semaine qui précède la Septuagésime, ce qu'ils appellent le jeûne de saint Serge ((*sanctus Sarguis*), ils commencent à jeûner du lundi au samedi, et ils mangent de la viande le samedi et le dimanche. Ils font de même la semaine sui-

[14] Sur cette relique, transférée à Etschmiadzin, cf. A. TCHOBANIAN, dans *Haï Etcher* (Pages arméniennes), Paris 1912, p. 104 et 114, note.

vante; le mercredi et le vendredi ils ne mangent ni poisson ni huile et ne boivent pas de vin, et de même pendant tout le carême; et ils affirment que quiconque mange du poisson ou de l'huile ou boit du vin pendant le carême pèche plus gravement que celui qui va au lupanar. En outre, la semaine avant la Quinquagésime, ils jeûnent si strictement qu'ils s'abstiennent le lundi de presque toute nourriture; le mardi, cependant, ils mangent quelque chose, mais sans huile ni vin; et le mercredi ils font à nouveau complètement abstinence. Le jeudi ils ne mangent qu'une fois; le vendredi ils ne mangent rien, et le samedi ils mangent de la viande. Ce jeûne, ce sont les adultes qui s'y assujettissent. Mais ils font communier au sacrifice les enfants, même âgés de deux mois, et n'importe qui sans distinction.

Ils ne mêlent pas d'eau dans le sacrifice; ils judaïsent, à la façon des Grecs, à l'égard du lièvre, de l'ours, des corneilles et autres animaux de ce genre, et ils célèbrent dans des calices de verre et de bois. Certains célèbrent même sans ornements et sans aucun vêtement sacerdotal; certains avec une étole, d'autres avec diacre et sous-diacre. Si quelque fête tombe le samedi ou le dimanche, ils en font seulement la commémoration; mais, comme on l'a dit, ils ne célèbrent aucune fête. Ils ne croient pas au purgatoire. Si la femme de quelqu'un commet un adultère, l'évêque donne aussitôt au mari la permission de se prendre une autre femme, et il le fait. Et les moines, les abbés et les évêques s'adonnent davantage à la boisson que les laïcs. De surcroît moines et prêtres se livrent publiquement à l'usure et à la simonie, et beaucoup de leurs prêtres pratiquent la divination, par l'examen des grains ou autrement. Et ils disent que la femme du prêtre, à la mort de celui-ci, ne peut pas se remarier. En outre ils se refusent absolument à admettre que le Christ a eu deux natures[15]. Les Géorgiens disent

[15] Simon ne fait pas allusion aux Arméniens ralliés à la doctrine chalcédonienne, sans doute d'ailleurs plus nombreux en terre précédemment byzantine qu'en Grande-Arménie. Sur les problèmes christologiques, il paraît superficiellement informé, et uniquement de source géorgienne.

enfin que ces Arméniens s'éloignent en 30 points de la foi catholique; et il y a une telle haine entre Géorgiens et Arméniens que le Géorgien dit: «Si l'un des nôtres se met une épine dans le pied en passant devant une église arménienne, il doit supporter cette épine et ne pas se pencher sur son pied pour l'enlever de peur de donner l'impression qu'il s'incline devant l'église des Arméniens qui doit être vilipendée par tous les chrétiens».

9. LES CONQUÊTES MONGOLES SELON SIMON. LA TURQUIE

En l'an 1240, c'est-à-dire deux ans avant la destruction de la Turquie par les Tartares, un Turcoman se souleva dans le royaume de Turquie contre le sultan et il s'adonna à ses excès pendant presque deux mois et demi. Cet homme s'appelait Paparoissole (Baba Rassul) et il était bailli de quatre casaux[1]. Comme il passait à cheval par les champs, certain jour, sur sa belle jument, voici qu'un paysan à pied vint à son devant, hurlant et criant qu'un loup venait d'enlever son fils et de l'emporter dans la forêt. «O homme, s'exclama le paysan, écoute-moi et aide-moi, pauvre que je suis, et je ferai de toi un homme riche ou, si tu le préfères, un sultan». Paparoissole, l'ayant entendu et ayant reçu de lui le serment qu'il tiendrait sa promesse, poursuivit le loup, lui reprit l'enfant et le rapporta à son père. Le paysan donc, recevant avec joie l'enfant vivant, dit à Paparoissole: «Choisis celle des deux promesses que tu veux». Celui-ci répondit: «Qui es-tu, toi qui fais ainsi, sans hésiter, de telles promesses?»- « Je suis, dit-il, celui qui va de nuit avec les dames qu'on appelle les Nymphes et je suis l'envoyé de Dieu, et tout ce que j'ai dit arrivera». Alors celui-ci lui dit: «Je suis suffisamment riche; mais fais-moi sultan».Le paysan lui dit alors: «Va tout de suite trouver tes parents, car tu es d'une

[1] L'identification de *Paparoissole* (Bâbâ Rassul Allah) avec Bâbâ Ilyas, qui se souleva dans la région d'Amasya, tandis que son disciple Bâbâ Ishaq conduisait la descente des Turcomans dans celle de Samosate où ils se heurtèrent aux populations arméniennes, a été assurée par Irène BELDICEANU-STEINHERR, « La 'révolte' des Baba'is en 1240 visait-elle vraiment le renversement du pouvoir seljukide ? », dans *Turcica*, 30, 1998, p. 99-118, d'après l'œuvre d'Elvân Tchelebi. Madame Beldiceanu a bien voulu nous annoncer la prochaine publication d'une étude reposant sur des documents nouveaux.

grande famille; et, après les avoir réunis, dis-leur que l'envoyé de Dieu t'est apparu et t'a dit que Dieu voulait que tu fusses sultan». Ayant ainsi fait, celui-ci commença à envahir de nombreux casaux du voisinage et à les détruire, et à l'emporter sur tous ceux avec qui il entrait en lutte. Et, comme il assiégeait une certaine maison d'Arméniens qui était comme fortifiée, il encouragea de toutes ses forces tous les siens à combattre courageusement, et à ne craindre aucun mal, car nul d'entre eux ne serait tué ou blessé. Ainsi encouragés, ils donnèrent donc l'assaut à ce château, et les défenseurs tuèrent huit des assiégeants et en blessèrent beaucoup d'autres. Les autres combattants, se plaignant de la mort de leurs frères ou de leurs parents, dirent à Paparoissole: «Pourquoi nous as-tu ainsi trompés, nous et les nôtres? Toi aussi, tu mourras comme eux». Lui, au contraire, jurait que c'était ainsi que l'envoyé de Dieu lui avait parlé. «C'est le diable, dirent-ils, qui t'a trompé de la sorte». Alors lui, cherchant un moyen d'échapper aux conséquences de sa folie et n'en trouvant pas, disait: «O Dieu, que fais-tu? Dors-tu? Je parlerai à Dieu demain, dit-il, en présence de vous tous et je lui demanderai comment il a permis que pareille chose arrive à moi et à vous».

Mais le lendemain il donna l'assaut contre lesdits Arméniens et , ayant été percé mortellement d'un trait entre les épaules, il prescrivit qu'on le cachât de façon à ce qu'on ne puisse pas savoir quand il serait mort. Et néammoins il consola les siens en leur disant de ne pas abandonner leur entreprise à cause de lui, mais de la poursuivre vigoureusement parce qu'ils obtiendraient la victoire et la domination universelle, comme Dieu le lui avait ordonné. Il leur dit encore que, quand il serait mort, il irait parler à Dieu pour lui demander la cause de ce qui leur était arrivé. Il désigna encore avant de mourir quelqu'un de sa parenté pour être le chef des autres, et prescrivit que tous lui obéissent comme à lui-même, avec la certitude qu'ils obtiendraient la souveraineté de la Turquie s'ils persistaient dans leur projet et dans l'entreprise qu'ils avaient entamée.

Celui qu'il avait désigné persista donc dans cette entreprise et, ayant rassemblé 3.000 hommes, il tuait et anéantissait tous ceux qui lui résistaient. Enfin ils rassemblèrent pour dévaster le pays une telle foule de combattants qu'en peu de temps ils terrorisèrent les Turcs, à tel point que ceux-ci étaient prêts à leur abandonner sans combat *Gazaria* (Kayseri) sous la seule condition que la paix fût désormais établie entre eux de façon stable. Mais alors 300 Latins, ou Francs, apprenant qu'ils dévastaient la Turquie, se portèrent sur le lieu où ils étaient rassemblés et les anéantirent, tandis que les Turcs fuyaient la bataille et n'osaient pas aller au combat. Un seul Latin fut tué et plusieurs blessés.

Comme la victoire sur Paparoissole avait été acquise grâce aux Latins, le sultan ordonna de leur donner 300.000 sultanins[2], que les Turcs retinrent tous pour eux, car les amiraux (les émirs), autrement dit les baillis de Turquie, participent aux vols qui s'y commettent habituellement, et traitent avec les voleurs pour assurer leur sécurité. Alors les Latins réclamèrent leur solde aux baillis du sultan; comme certains refusaient de les payer, l'un d'eux dit: «Il est juste que nous payions vos gages, car c'est grâce à vous que nous conservons nos têtes. En effet l'autre jour, quand Paparoissole marchait sur notre château et que nous étions tous, au nombre de 11.000 combattants, réfugiés dans le lieu le plus sûr, lui-même, sous nos yeux, entra dans le bourg et y prit autant de vivres qu'il voulut, sans qu'aucun de nous sortît à sa rencontre. Puisque donc vous, les Francs, vous avez vaincu ceux devant lesquels nous n'osions pas nous présenter, il est juste que vos gages vous soient payés». C'est ainsi que Paparoissole, comme on l'a dit, n'exerça pas son usurpation pendant plus de deux mois et demi; et cepen-

[2] Il s'agit ici de monnaies d'or frappées par le sultan, appelées dinars *sultani*. Claude Cahen ne fait état dans *La Turquie préottomane*, p.128-131, que de monnaies d'argent, privilégiées par les Seljuqides en raison de la richesse de leur territoire en mines d'argent (on frappa même des dinars d'argent). Sur ces monnaies, cf. G. HENNEQUIN, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibl. nat. Les Salgûks et leurs successeurs*, Paris, 1985, qui signale des dinars d'or émis par Kaiqobad I[er].

dant les Turcs furent douze fois razziés par lui alors qu'ils étaient au nombre de 12.000 lances.

D'autre part les Tartares avaient envahi à plusieurs reprises la terre de Turquie avant de l'écraser et de la détruire. Car pendant vingt ans le sultan avait guerroyé contre eux aux frontières de *Qualat* (Akhlat), mais ce n'étaient jamais qu'un seul ou deux des barons tartares, et non la totalité d'entre eux, qui menaient ces hostilités[3]. Mais finalement, quand ils apprirent que Paparoissole avait failli remporter la victoire contre les Turcs en cette manière et avec si peu de gens, très encouragés par la faiblesse des Turcs, ils envahirent complètement la Turquie l'année suivante.

L'année qui précéda la destruction de celle-ci, il arriva que deux mille femmes d'*Arseron* (Erzerum) se rendirent aux bains qui sont éloignés de trois lieues de cette cité[4]. Alors donc qu'elles étaient aux bains, et quand elles virent l'armée des Tartares arriver sur elles sans qu'elles puissent lui échapper, elles pensèrent se livrer à Baionoi (Baiju-noyan)[5] et à toute son armée pour être leurs esclaves à jamais. Venant donc à leur rencontre en chantant avec des lyres et des tambours et divers instruments de musique, que beaucoup d'entre elles avaient avec elles, elles vinrent devant Baionoi en s'offrant à lui et à son armée, mais elles ne purent pas adoucir la férocité de son âme et il ordonna de les mettre toutes à mort sans attendre.

3. Les Mongols n'avaient atteint la région d'Akhlat qu'après la mort de Jalal al-Dîn et le départ des bandes kharezmiennes. Les hostilités dont il s'agit peuvent avoir été le fait de la turbulence des Turcomans, dont la région d'Antioche eut à souffrir après 1243; mais déjà un raid mongol menaça Erzerum en 1231.

4. La chute d'Erzerum intervint en 1242.

5. Baiju (le titre de *noyan*, qui était celui des chefs de clans, devint sous Gengis-khan celui des commandants de dix-mille, mille ou cent guerriers : VLADIMIRTSOV, *Le régime féodal des Mongols. Le féodalisme nomade*, p. 151-153) avait été envoyé par Ögödeï, avec 30.000 guerriers selon Haython, comme lieutenant de Tchormaghan, auquel il succéda en 1242 comme commandant des troupes stationnées dans le Moghan. Cf. B. SPULER, *Die Mongolen in Iran*, p. 32-38 et *passim*.

Peu avant la destruction des Turcs, il arriva que près de *Severiazar* (Sivri-hisar)[6] un pauvre pèlerin chrétien, un Allemand, blessé par des brigands, faible et malade, cherchait sa subsistance en mendiant auprès des Turcomans. Finalement il tomba dans une maladie mortelle et il expira, en rendant son âme au Seigneur dans un casal quelconque. Les Turcomans l'enterrèrent donc dans un dépôt d'ordures. Or la nuit suivante et plusieurs autres nuits, de grandes lueurs apparurent au-dessus de lui et plusieurs miracles furent opérés par le Seigneur,ce qui suscita l'admiration et la stupéfaction de beaucoup de gens. Le qâdi (*cadius*), un homme diabolique, s'efforçait de calmer ceux qui s'étonnaient en disant aux témoins de ces miracles: «Ne croyez pas que c'était un chrétien. Il était en effet né Sarrasin, mais peut-être s'était-il écarté de la foi des Sarrasins et se proposait-il maintenant de vivre comme un Sarrasin. Et c'est pourquoi Dieu a fait pour lui de tels miracles comme pour un Sarrasin».

Cette Turquie était alors un royaume très noble et très riche. Il y avait quelque cent cités, sans parler des châteaux, des villages et des casaux. C'est là aussi que se trouvait *Meledeme* (Mélitène) qu'on dit avoir été la patrie de saint Georges, une ville abondant en toutes sortes de richesses; et *Labigarme* (Ilghun, Therma) où feu l'empereur Frédéric écrasa plus de 200.000 Turcs avant de s'emparer d'*Yconium* (Konya); mais comme il se rendait de là à Jérusalem, il se noya dans le fleuve du *Saleph* (le Selef), ce qu'apprenant les Turcs se jetèrent de nuit sur les Francs et les massacrèrent[7]. Le comté, ou royaume, de *Savastia* (Sivas) est grand et possède une multitude de châteaux qui l'entourent: c'est la cité de Sébaste où

[6] Sivri hisar, à une centaine de kilomètres à l'est d'Eski-shehir (Dorylée). On peut noter ce témoignage sur le passage de pèlerins à travers la Turquie seljuqide, par la route de l'intérieur qui avait été celle de la première croisade, au XIII[e] siècle.

[7] La victoire remportée par Frédéric Barberousse près d'Akshehir, le 7 mai 1190, avait mis en présence des forces très inférieures en nombre à ce que retient Simon. Celui-ci est le seul à faire état du maintien d'une garnison allemande à Konya et à son massacre après la mort de l'empereur.

saint Blaise, évêque de cette ville, fut martyrisé en même temps que quarante autres martyrs. Là aussi se trouve la région de *Finemigle* (Finimi, Philomelion) où les casaux valent des cités. On y trouve aussi un fleuve, ou un lac, qui s'étend sur trois jours de marche[8], et aussi plusieurs résidences royales, au nombre de 25, dont l'une est *Savastia* ou Sébaste ; une autre Satalie (Adalia) sur la baie de la mer qu'on appelle golfe de Satalie; de même la Candalour (Galonoros, Alaya) où est le trésor du sultan, et Mélitène, la cité de saint Georges; de même *Arsaron* (Erzerum) et *Monfalquin* (Maiyafariqin) et *Calath* (Akhlat) et *Rohais* (Urfa, Edesse) qu'on appelait autrefois Ragès, cité des Mèdes, et *Sasamesat* (Samosate) où fut conservée, dit-on, une des croix des deux larrons. Parmi elles se trouvent encore *Iconium* (Konya) et beaucoup d'autres, jusqu'au nombre susdit, dont il en est une, appelée *Nixaria* (Niksar, Néocésarée), dont certains Evangiles disent qu'étaient originaires les trois rois, autrement dit les Mages. Il y a encore dans ce royaume un lieu qu'on appelle *Sanctus Braisamus* (Mar Barçauma) où est un monastère où vivent 300 moines, dont on dit que la muraille, s'il lui arrive d'être assaillie par des ennemis, se met elle-même en mouvement et retourne contre eux les machines qu'ils avaient disposées[9].

L'abondance des richesses y était si grande[10] qu'un certain émir mettait chaque hiver 10.000 moutons dans sa bergerie pour les nourrir d'orge, sans compter ceux qui étaient au pâturage, et aussi 10.000 chevaux pour les nourrir dans son écurie sans compter ceux qui étaient dans les pâturages et dans les haras. Quant au sultan, il avait dans sa terre six, ou, selon d'autres, dix mines d'argent dont une seule rapportait 10.000 sultanins par jour;

8. Il s'agit vraisemblablement du Touz Gheul.

9. Sur le couvent jacobite de Mar Barsauma, dans la région de Gargar, cf. P. PELLIOT, *Notes on Marco Polo*, I, p. 82.

10. La prospérité de la Turquie seljuqide avant l'offensive mongole est décrite par Cl. CAHEN, *La Turquie préottomane*; cf. aussi, du même auteur, « Le commerce anatolien au début du XIII[e] siècle », dans *Mélanges d'histoire du Moyen Age à la mémoire de Louis Halphen*, Paris 1951, p. 91-101.

la mine d'argent de *Lebena* rapportait chaque jour, dit-on, trois rotls d'argent purifié, qui équivalent à 3.000 sultanins, une fois payé le salaire des ouvriers[11]. Ainsi la terre du sultan lui rapportait chaque jour 400.000 hyperpères, soit 57.000 marcs d'argent. Les mines de cuivre sont au nombre de trois, celles de fer plus nombreuses. Il y a aussi près de *Savastia* (Sivâs) une mine d'alun qui vaut autant qu' une mine d'argent[12]; le marché des chevaux, du parfum et du savon lui rapporte chaque année 120.000 sultanins; celui du vin, 200.000; et même celui de l'eau, chaque jour, mille sultanins. Il y a encore en ce pays au moins huit mines de sel. On trouve en outre à *Hacsar* (Aqshehir?) du kermès et du minerai d'alun; et la couleur d'indigo s'y rencontre aussi du côté de *Baudac* (Bagdad) et abonde en Turquie. Dans la terre de Konya, on avait découvert une mine d'azur; mais elle a été recouverte par un glissement de terrain. Ici encore, outre la laine des moutons, ils ont une excellente laine de poil de chèvre avec laquelle on fait les chapeaux de bonnet qui sont envoyés pour être vendus en France et en Angleterre[13].

C'est ainsi que le sultan de Turquie pouvait bien prendre à sa solde 50.000 chevaliers en donnant à chacun par an 1.000 besants de revenu. Lorsque le régent d'Arménie[14] vint le visiter à *Gazaria* (Kayseri), on jeta sur le sol devant lui beaucoup d' hyperpères et le sultan lui donna pour 500 marcs d'argent de vases dor et d'argent. Il fit de même pour Vatatzès quand celui-ci vint à lui. Un

[11] Selon Marco Polo, la principale mine d'argent était celle de *Paperth*, aujourd'hui Bayburt, au nord d'Erzerum. Le *rotl*, à Chypre, équivalait à 2,3 kilogs.

[12] Cf. Cl. CAHEN, « L'alun avant Phocée », *Revue d'histoire économique et sociale*, 41, 1963, p. 435-447.

[13] Ce passage de Simon de Saint-Quentin apporte une réponse affirmative à la question posée par W. von WARTBURG, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn 1928, t.I, p. 8, à propos du sens attribué en Champagne au mot de « bonnet », qu'on rendait par « étoffe de laine fabriquée pour faire des chapeaux », dont il demandait si cette signification remontait au Moyen Age.

[14] Constant, chef de la maison héthoumienne, surnommé « le grand baron », était alors régent du royaume de Petite-Arménie au nom de son fils, le roi Héthoum Ier : cf. W.H. RÜDT de COLLENBERG, *The Rupenides, Hethumides and Lusignans. The structure of the Armeno-Cilician dynasties*, Lisbonne 1963.

trésorier du sultan disait encore qu'à Kayseri il y avait trois maisons dont l'une était remplie d'hyperpères, les deux autres de dirhems (*dragme*). Enfin, l'année que le sultan fut écrasé par les Tartares, il distribua avant la bataille 16.000 paires de vêtements de samit et de tabis, sans parler des sarouals (*sarbois*)[15].

En outre, le roi de Petite-Arménie était tenu de servir le sultan de Turquie en lui fournissant 300 lances pendant quatre mois, et de surcroît de faire proclamer la loi de Mahomet une fois l'an dans sa capitale, en même temps qu'il faisait frapper dans sa terre une monnaie dont la moitié du revenu allait au sultan. De même le seigneur de Lampron était tenu de le servir avec 29 lances de la même manière que le roi, c'est-à-dire en allant partout où il voudrait l'envoyer[16]. Vatatzès aussi le servait de 400 lances aussi souvent et autant qu'il voulait. De même le seigneur de Trébizonde lui fournissait 200 lances, et le sultan d'Alep, toutes les fois qu'il voulait, le servait de 1.000 lances. Le seigneur de Mélitène, le seigneur de *Danthape* (Aïntab) et le seigneur de *Meredin* (Mardin) et le sultan de Hama et celui de la Chamelle (Homs) et le sultan de Damas et celui de *Monferanquin* (Mayafariqin) et celui de *Haamant* (Amman) étaient tenus, en lui prêtant hommage et serment, de l'aider de tout leur pouvoir contre quiconque[17]. C'est pourquoi ce sultan se faisait proclamer seigneur du monde entier et, quand son fils naquit, il fit crier que le fils du soleil était né. Jamais il n'allait en compagnie de moins de 10.000 hommes. Et, quand il était au sommet de sa puissance, il avait dit au seigneur de Lampron qu'il voulait se rendre en person-

[15] Le samit et le tabis sont des étoffes de soie, le saroual un pantalon.

[16] La proclamation du nom du sultan dans l'appel à la prière et la présence de son nom sur les monnaies manifestent sa souveraineté. Cf. Z. BEDOUKIAN, « The bilingual coinage of Hethum I », dans *American Numismatic Society Museum Notes,* VII, 1957, p. 219-238. Sur ces traités, cf. V. LANGLOIS, *Cartulaire de la chancellerie royale des Roupéniens. Le trésor des chartes d'Arménie,* Venise et Paris, 1863, p. 211 et 214.- Lampron (Namrun, dans le Taurus) était la principale forteresse d'une puissante lignée de barons arméniens, appartenant à la famille héthoumienne (COLLENBERG, *op.cit.,* tableau II (H1) et p. 60).

[17] Ces différents potentats avaient été vaincus par Kaiqobâd en 1234. Les souverains byzantins de Nicée et de Trébizonde reconnaissaient donc également sa suprématie.

ne auprès du pape et lui céder toute sa terre, à condition toutefois qu'il pût posséder paisiblement une citadelle. Et certes il l'aurait fait sans attendre s'il n'avait craint que lui-même ou le seigneur de Lampron ne fût tué par les émirs. C'est pourquoi le seigneur de Lampron lui conseilla de ne pas y aller, mais plutôt d'envoyer un ambassadeur. Mais par la suite son propos connut des empêchements et il ne fut pas mené à sa fin[18].

Il y a aussi dans ce royaume un château très fort appelé *Candelaria* (Candelore, Alaya), où se trouve son trésor, et on dit qu'il s'y trouve seize «pithaires» pleines d'or pur fondu dans ces vases, en sus des pierres précieuses et de beaucoup de pièces de monnaie. Mais tout cela il l'a acquis grâce aux Francs, depuis déjà le temps de Godefroy de Bouillon et de l'évêque du Puy[19]. Mais, à partir du moment où le sultan commença à s'éloigner des Francs, on cessa de le craindre comme auparavant.

C'est bien grâce aux Francs que Ghiyath al-Dîn (*Gaiasadinus*), qui était sultan au temps de la destruction du royaume, avait été porté au trône[20]. En effet, quand le sultan 'Ala al-Dîn (*Haladinus*) allait mourir, il remit son épée à son fils, ce Ghiyath al-Dîn, comme à son véritable héritier, bien qu'il fût illégitime et que 'Ala al-Dîn eût deux fils légitimes nés de la sœur du sultan de Babylone. Or 'Ala al-Dîn avait un émir, nommé Sa'd al-Dîn

[18] Kaiqobâd échangea plusieurs ambassades avec les papes entre 1230 et 1237 (B. ALTANER, *Die Dominikanermissionen des 13. Jhdts*, Habelschwerdt 1924, p. 81). Il va de soi qu'il ne leur avait pas fait les propositions dont parle l'auteur.

[19] L'allusion à la place tenue dans l'armée des Seljuqides par les mercenaires francs au temps de la Première croisade peut provenir de la *Chanson des Chétifs* qui a pour héros des captifs des Turcs ; lors de la Deuxième croisade, Eudes de Deuil mentionne l'enrôlement chez ceux-ci de croisés abandonnés par Louis VII à Adalia. Les mercenaires latins au service turc sont souvent mentionnés à partir de la Quatrième croisade. - Le trésor du sultan, constitué d'or fondu, est évoqué par Joinville (*Vie de Saint Louis*, éd. N. de Wailly, § 14) ; quant au mot de *pithaire*, du grec *pithos*, désignant une grande jarre, il appartient au français de Chypre.

[20] Ghiyat al-Dîn Kaikhosrau II (1237-1241), fils d'Ala al-Dîn Kaiqobad I^er^, qui était mort au château de Kaiqobadiya, avait évincé son frère Izz al-Dîn grâce à l'émir Sa'd al-Dîn Göbak. Cf. H.W. DUDA, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bibis*, Copenhague 1959, p. 131 et 199.

(*Sadadinus*), qui était au-dessus de tous les émirs et faisait couper la tête de tous. 'Ala al-Dîn étant mort, ce Sa'd al-Dîn vint à Ghiyath al-Dîn et lui dit: «Viens avec moi et je te ferai tout de suite sultan». Il y avait alors à *Conquebac* (Kaiqobadiya),une résidence du sultan située à une lieue de Kayseri où ils se trouvaient alors, 16.000 Corasmins à la solde du sultan qui voulaient faire sultan l'un d'entre eux, mais qui craignaient extraordinairement les Francs qui étaient alors là au nombre de mille. Sa'd al-Dîn vint donc et prit avec lui Ghiyath al-Dîn et l'amena à Kayseri. En chemin ils rencontrèrent les Latins, ou Francs, qui se rendaient à Conquebac pour prendre les ordres et Sa'd al-Dîn leur dit: «Voici Ghiyath al-Dîn, votre seigneur et sultan. Faites-lui escorte et établissez-le sur son trône». Ce qu'ils firent en le menant au diwan (*in dovanam*), c'est-à-dire au palais du sultan, en l'escortant et en l'établissant sur son trône. Aussitôt donc qu'ils apprirent que Ghiyath al-Dîn était sur le trône sultanal, tous les émirs vinrent se prosterner devant lui et lui baiser les pieds. Mais lui ne permettait pas aux Francs qui l'avaient mis sur le trône de baiser ses pieds, mais il leur tendait la main. Mais, comme il craignait que les émirs ne s'unissent à sa mère et à ses frères et qu'il ne fût tué par eux, Sa'd al-Dîn lui dit: «Sois tranquille, car je les traiterai de telle manière que tu n'aies rien à craindre». Il les fit en effet tuer tous les deux avec leur mère. Mais après cela ce même Sa'd al-Dîn fit tuer tous les sultans (= les princes de la famille sultanale), sauf trois, et il voulait se faire lui-même sultan. Et il apportait la corde pour étrangler le sultan quand il fut découvert et prévenu dans son mauvais dessein par un certain émir du nom de *Mergedac* qui avait été chrétien[21]. La fidélité de celui-ci ayant donc été mise en lumière en même temps que la fausseté de Sa'd al-Dîn, celui-ci fut mis à mort et Mergedac prit sa place.

[21] Le nom de *Mergedac* paraît transcrire le titre de *amir djandar* (commandant de la garde) que portait l'émir Husam al-Dîn, qui débarassa Kaikhosrau de son trop puissant vizir.

D'autre part les Francs, bien que n'étant que 300, se portèrent contre les Tartares qui faisaient depuis longtemps, comme on l'a dit, la guerre aux Turcs, et ils les battirent à deux reprises et en une seule journée, la neuvième heure étant déjà passée, ils leur enlevèrent une montagne sur laquelle ils avaient pris position. L'année qui précéda la destruction de la Turquie, il arriva que deux Francs étaient captifs des Tartares à Erzerum; l'un s'appelait Guillaume de Brindisi et l'autre Raymond Gascon. Et, comme ils étaient prisonniers, certains Tartares, qui avaient entendu dire que les Francs étaient de valeureux combattants, suggérèrent à d'autres chefs de les faire combattre l'un contre l'autre, car ainsi ils verraient aisément leur façon de se battre, tout en se réjouissant à l'avance de ce qu'ils se tueraient de leur propre main. C'est pourquoi tous les grands furent d'accord pour que les deux Francs luttassent l'un contre l'autre, après les avoir pourvus de manière convenable, autant que faire se pouvait, de chevaux et d'armures. Pendant qu'ils s'armaient et se préparaient, ils convinrent ensemble que, puisqu'il leur fallait mourir d'une façon ou d'une autre et cela sans délai, ils feraient aux Tartares ce que ceux-ci attendaient qu'ils se fassent l'un à l'autre. Ils s'engagèrent donc l'un envers l'autre en invoquant sur eux la miséricorde de Dieu, et peut-être en se confessant leurs péchés l'un à l'autre. S'étant donc préparés au combat, en faisant mine de s'opposer l'un à l'autre et comme en se jetant sur leur compagnon, ils attaquèrent les Tartares, en les frappant et en les décapitant d'abord à la lance, puis à l'épée. Ainsi, avant d'être tués eux-mêmes, en avaient-ils tué quinze et blessé gravement trente autres.

Pour cette raison et pour d'autres du même genre, les Tartares tout comme les Turcs redoutent-ils surtout les Francs ou Latins, c'est-à-dire les Chrétiens. Aussi lorsqu'à Erzinjan un certain Franc, de Plaisance, avait tué un Turc, le maréchal de l'armée avait ordonné de prendre ce Placentin et de le faire pendre. Ce qu'apprenant, tous les Francs se rassemblèrent et s'entendi-

rent pour que, si ce Franc était pendu, tous se jetteraient sur les Turcs pour les massacrer. Les Turcs l'apprirent et n'osèrent rien entreprendre de plus. Et cependant il y avait là à ce moment 60.000 Turcs et 700 Francs. Une autre fois, alors qu'ils étaient assemblés dans la même proportion, les Turcs voulurent imposer aux Francs de fortifier le château qu'on appelle Samosate. C'est pourquoi les Francs menacèrent de se soulever contre eux, en s'indignant qu'on voulût leur imposer une tâche aussi méprisable.

C'est donc en l'an du Seigneur 1242 que les Tartares envahirent la première cité de Turquie et la détruisirent. A la vérité, comme on l'a dit plus haut, ils avaient auparavant fait guerre à ce royaume, pendant vingt ans, mais de telle manière qu'il n'y avait jamais qu'un baron ou deux pour l'attaquer. Mais c'est tous réunis qu'ils assiégèrent *Arseron* (Erzerum) pendant vingt jours. Erzerum est, dit-on, la terre de Hus où jadis le bienheureux Job avait habité et où il avait régné[22]. Et, comme les habitants de cette cité, étant assiégés par les Tartares, n'avaient pu obtenir de leur seigneur le sultan le secours qui leur était nécessaire, ils se résolurent à rendre la cité aux Tartares, à cette condition qu'aucun d'eux ne souffrît blessure ou mort, mais que les Tartares les tiendraient comme leurs serviteurs et leurs esclaves en leur accordant la vie sauve. Ils envoyèrent le *saana (shihna)*, c'est-à-dire le bailli de la ville, pour proposer et conclure ce traité. Aussi les Tartares acceptèrent leur proposition et, prêtant serment à leur manière, ils promirent de tenir fermement tout ce qu'on leur avait demandé. Mais, dès qu'ils furent dans la ville, ils rompirent ce traité et massacrèrent tous les habitants de la cité. C'est de la même façon qu'ils accordèrent aux habitants de la cité d'*Arsengan* (Erzinjan) une fausse paix et un traité et qu'après leur entrée dans ils mirent tout le monde à mort. Ils ne massacrèrent pas les habitants de *Savaste* (Sivâs)

22. Sur le sac d'Erzerum, cf. *History of the nation of the Archers,* trad. Blake et Frye, Cambridge / Mass. 1954, p. 307, et Kirakos, trad. Dulaurier, p. 427-430.

parce que ceux-ci sortirent à leur rencontre pour leur offrir les clefs de la cité; mais ils pillèrent complètement celle-ci et, enlevant les jeunes gens, les jeunes filles et bon nombre d'autres femmes, ils les emmenèrent avec eux, bien qu'ils eussent promis et juré au départ de n'en rien faire.

Mais quand ils assiégèrent la cité de *Gazaria* (Kayseri), qu'on appelle d'un autre nom Césarée de Cappadoce, deux Francs qui faisaient partie de la garnison de la ville ont dit que, s'ils avaient eu davantage de Francs avec eux, ils auraient toujours tenu tête aux Tartares et qu'ils n'auraient craint ni leurs machines de siège, ni leurs assauts. Mais les pauvres Turcs, parce qu'ils sont lâches et efféminés, se rendirent à eux. A la vérité les Tartares, en venant devant la ville, avaient seulement demandé qu'on leur livre tous les animaux de la cité et qu'on leur prête serment de fidélité; les Turcs sortirent donc, comme étant assurés de cette promesse, pour confirmer leur fidélité. Les Tartares massacrèrent 100.000 ou plutôt, selon d'autres, 30.000 de ceux qui étaient ainsi sortis. Et, quand ils venaient d'entrer dans la ville qu'ils avaient prise, ils entendirent dire que le roi de Petite-Arménie venait au secours de Kayseri, bien qu'il ne pût avoir avec lui que peu de combattants, et presque rien en face de la multitude des Tartares. Ils s'enfuirent pendant la nuit, en abandonnant tout leur butin. Mais ils revinrent ensuite, quand ils surent que ce roi ne venait pas.

C'est aussi en l'an du Seigneur 1242 que les Tartares dévastèrent la Pologne et la Hongrie, avec leur chef nommé Batho (Batu)[23]. En effet, après la destruction des Corasmins, Cingiscam, roi des Tartares, avait envoyé ce Batho à la tête d'une armée dans les pays du Nord, où il avait conquis la Russie, la Khazarie, le pays de Sogdaia

[23] Vincent de Beauvais attribue expressément ce chapitre (XXXI, 149 du *Speculum)* à l'*Historia Tartarorum*. On notera que ce n'est pas Gengis-khan, mais son fils Ögödei, qui avait envoyé Batu à la conquête des pays de l'Ouest, en 1230 selon l'*Histoire secrète*, § 270, en 1234 selon le *Yuan che* (P. PELLIOT, , « A propos des Comans », dans *Journal Asiatique*, 1920, p. 166-167).

(*Sogdania*), la Gothie, la Ziquie, l'Alanie, l'*Apollonia* (la Pologne?), et d'autres royaumes, trente en tout, ainsi que les deux Comanies. Il détruisit enfin la plus grande partie de la Hongrie elle-même et poussa jusqu'aux frontières de l'Allemagne (*Theutonia*). Comme il offrait un sacrifice à ses démons, au moment d'entrer en Hongrie, en leur demandant s'il oserait aller au-delà, il lui fut répondu par un démon qui habitait dans une idole: «Va en toute sécurité, parce que j'enverrai devant toi trois esprits devant la face desquels tes adversaires ne pourront pas résister». C'est ce qui arriva: en effet ces esprits étaient ceux de la discorde, de l'incrédulité et de la crainte. Ce sont là les trois esprits immondes en ressemblance de grenouilles, comme on le lit dans l'Apocalypse[24].

(...) Cependant des Frères de l'ordre cistercien, avec lesquels se trouvaient des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs, leur résistèrent courageusement dans un de leurs monastères de Hongrie pendant plus de six mois, sans redouter aucun de leurs assauts[25]. Car la vigueur et le courage font défaut aux Tartares quand on leur résiste vaillament. Mais après cette invasion destructrice, on dit qu'une telle famine s'abattit sur la Hongrie que les survivants mangeaient les corps des morts; ils mangeaient même les chiens et les chats et toute autre chose du même genre s'ils pouvaient en trouver.

Ensuite, en l'an du Seigneur 1243, les Tartares écrasèrent les Turcs et dévastèrent la terre jusqu'à Sébaste, et ils lancèrent même leurs fourrageurs jusqu'à la royale cité de Konya (*Yconium*) et au-delà. Au moment d'attaquer les Turcs dans une plaine près d'*Achsar* (Aqshehir), Baioth (Baiju) envoya en avant son frère avec 40.000 guerriers, c'est-à-dire qu'il préleva trois hommes sur chaque dizaine de son armée pour parvenir au chiffre de 40.000. Et si ce corps avait été battu, Baioth l'aurait suivi lui-même avec une autre masse d'hommes. Et il

[24] Apoc., XVI, 12.

[25] Il pourrait s'agir de la résistance que l'abbaye bénédictine de Pannonhalma opposa aux envahisseurs, mentionnée dans le *Carmen miserabile*.

n'est pas étonnant que les Turcs aient succombé, parce que le sultan était ivre la nuit précédente et qu'il était encore sous l'empire du vin quand son avant-garde avait déjà été vaincue; mais son armée n'était pas encore rassemblée et elle ne le fut qu'autour de l'heure de none, et le sultan lui-même, avec sa femme et son fils, était éloigné de trois lieues de son avant-garde. Il faut aussi savoir que ce sont les Géorgiens et les Arméniens, c'est-à-dire Awag (*Avaque*), Papâ et Shahinshâh (*Sainsenus*), dont les Turcs avaient précédemment brûlé la ville de Kars (*Cary*)[26], qui assurèrent aux Tartares la victoire sur ceux-ci. Et quand, les Turcs ayant été écrasés, le sultan se fut enfui sous l'effet de la terreur en abandonnant son camp, les Tartares n'osèrent pas y entrer, craignant que des gens se fussent cachés dans les tentes; ils n'y touchèrent donc pas depuis l'heure de none, pendant toute la nuit et la journée entière. Ils en faisaient le tour et restaient là sans oser envahir le camp jusqu'à la nuit qui suivit cette journée-là[27].

Le sultan avait quarante chars chargés de cuirasses sans parler des échelles d'argent et de coupes à boire d'une extraordinaire grandeur, qu'il abandonna entièrement aux Tartares en s'enfuyant et en les laissant là. Et tout cela, croit-on, avait appartenu aux Turcs. Il avait encore près de 3.000 bêtes de somme chargées de son mobilier, et 30 chameaux chargés de pièces d'or épaisses et larges d'une paume, dont chacune valait cent besants. Il avait aussi 300 bêtes de sommes chargées de sultanins, chacune portant 40.000 sultanins. Il y avait encore là trois échelles dont l'une avait six échelons, la seconde quatre et la troisième trois, les deux premières, dit-on, étant d'argent et la troisième d'or. Il y avait aussi

[26] Ces trois barons sont Awag, déjà cité plus haut, Papâ, petit-fils du connétable Ivané, et Shahinshâh, fils de ce dernier. Kars avait successivement été saccagé par les Mongols et par les Turcs (Kirakos, p. 239).

[27] La bataille du Köze-dagh fut livrée le 26 juin 1243; au témoignage de Joinville et de Haython, quelque 2.000 mercenaires francs y prirent part. Cf. J. MATUZ, « Die Niedergang der anatolischen Seldschuken bei Köse Dagh », dans *Central Asiatic Journal*, 17, 1973, p. 190-199.

un vase d'argent, c'est-à-dire une conque dans laquelle on versait le vin que le sultan buvait avec les siens, qui contenait deux muids ou plus. Les vases d'or et d'argent, de facture diverse, étaient si nombreux qu'on en avait empli une maison. On dit d'ailleurs que quand le trésor de l'empereur Manuel fut perdu en Turquie et qu'il y resta, il s'y trouvait mille chars chargés d'argent et d'or. En outre le sultan de Babylone perdit à Khartpert (*Cathaperte*) 10.000 hommes avec leurs dépouilles et un très grand trésor, et tout cela aussi était demeuré en Turquie[28]. Il y avait même en Turquie un paysan qui avait offert au sultan 17.000 têtes de gros bétail, c'est-à-dire des chameaux et des bêtes du même genre, et il avait fait du sultan son héritier. On dit d'autre part que personne ne peut évaluer à leur valeur les richesses de la Turquie, et même que le sultan avait dans son armée 40.000 lances dont les fers étaient en or.

Après que les Tartares eurent ainsi abattu la Turquie, un certain Turcoman appartenant à une importante tribu de Turquie, qu'on appelait *Coterinus*, voulut se faire sultan, à l'instigation de certains émirs[29]. Et, pour réaliser ce qui lui avait été conseillé et recommandé, il poursuivait sa mère en la frappant pour qu'elle révèle publiquement de qui il était le fils et qui l'avait engendré. Celle-ci enfin, exécutant les instructions de son fils, déclara en présence de tous ceux qu'on avait artificieusement réunis pour qu'ils puissent porter témoignage de ce qu'ils auraient entendu: «Mon fils, sache que c'est le père du sultan actuel qui t'a engendré». *Coterinus*, ayant entendu ces paroles, s'écria: «Entendez-vous ce que ma mère a dit? Je vous appelle tous à être mes

[28] Pour Simon, la richesse du trésor du sultan est due au butin réalisé lors des victoires de ses prédécesseurs sur Manuel Comnène (Myriokephalon, 1176) et sur le sultan du Caire (le nom de cette ville est donné, selon l'habitude occidentale, sous la forme « Babylone ») et ses alliés ayyûbides (Kharpert, 1234). Selon certains auteurs, les Mongols ne se seraient pas emparés de la totalité de son trésor, dont il put emporter une partie.

[29] Claude Cahen nous avait suggéré de reconnaître dans ce *Coterinus* un Qotb al-Dîn; dans *La Turquie préottomane*, p. 229, il propose de l'identifier à un Ahmad qui se serait soulevé en se faisant passer pour un fils de Kaiqobad; toutefois, selon Ibn Bibi, cette révolte serait postérieure à la mort de Kaikhosrau.

témoins». A la faveur de cette tromperie, il se présenta devant le peuple en disant: «Le sultan mon frère est lâche et efféminé. Il n'est pas digne de tenir la terre puisqu'il a été vaincu par les Tartares. C'est pourquoi je veux être sultan, comme étant le plus puissant héritier du pays».

Ainsi trouva-t-il prétexte pour s'emparer du pouvoir, et il détruisit 300 casaux habités par des chrétiens à l'entour de Konya, et les gens de Konya avaient déjà décidé de lui rendre la ville dans les trois jours s'il n'avait pas été capturé d'ici là. Mais au moment d'entrer à Candelour, le noble château où se trouvait le trésor du sultan, il fut capturé grâce à l'ingéniosité et par l'entremise du seigneur de Lampron, et il fut pendu avec son frère[30]. Or il avait bien avec lui 20.000 hommes et ses excès avaient duré environ trois mois.

Finalement les Turcs, après avoir subi les dévastations des Tartares et avoir été soumis par ceux-ci, sont à ce point écrasés par leur joug et tellement affaiblis que, malgré leur nombre considérable, ils n'ont presque plus aucune valeur pour la guerre. Aussi nombreux sont ceux qui croient que si le roi Louis de France, en traversant la mer en droiture, avait débarqué en Turquie, ils lui auraient livré la terre librement et sans aucune opposition, alors que la terre d'Egypte qu'il attaqua en premier lieu est très périlleuse, comme on le dira plus loin[31].

L'année qui a été notée prédédemment à propos de l'envoi des frères chez les Tartares, c'est-à-dire en l'an de l'Incarnation du Seigneur 1245, au mois d'octobre, le sultan de Turquie Ghiyath al-Dîn mourut, et il eut pour successeur son fils, encore enfant, qu'on appelle Rukn al-Dîn (*Raconadius*); il avait eu celui-ci de la fille d'un

[30] Constantin de Lampron était resté fidèle au sultan, tandis que le « grand baron » Constant, régent du royaume, se ralliait aux Mongols. Ce dernier devait finir par le faire mettre à mort en 1250.

[31] Si ce passage est bien de la plume de Simon, on pourrait être tenté de reporter la rédaction de l'*Historia Tartarorum* à une date postérieure au débarquement de Saint Louis en Egypte, voire à la défaite de son armée (1249 ou 1250). Mais on peut se trouver en présence d'une remarque de Vincent, brochant sur la constatation par Simon de la faiblesse militaire de la Turquie.

prêtre grec; un autre, du nom d'Izz al-Dîn (*Azadinus*), de la fille, à ce qu'on dit, d'un bourgeois de Konya; le troisième, 'Ala al-Dîn (*Aladinus*), de la fille de la reine de Géorgie, qu'il avait épousée. Rukn al-Dîn avait onze ans, Izz al-Dîn neuf, 'Ala al-Dîn sept[32]. C'est cependant celui-ci, le plus jeune, le fils de la reine, qui aurait dû être l'héritier légitime de son père. Celui-ci, en effet, trois jours après sa naissance, avait ordonné à tous ses émirs de prêter le serment d'hommage, selon leur rite, à cet enfant, comme étant son fils et son héritier, et il avait ordonné de frapper une autre monnaie que la sienne au nom de son fils, et cette monnaie a toujours cours en Turquie. Mais il y avait alors un certain *Losyr*, qui était bailli de toute la Turquie[33]. C'était un Persan de nation, qui jadis, quand il était venu auprès du sultan, était notaire de la cour; il avait même un frère qui était pauvre et qui vendait du bois. Ensuite, en très peu de temps, il s'était élevé si haut qu'il était devenu chancelier de Turquie. C'était donc un des plus anciens de la terre, et on l'avait trouvé sagace et expérimenté en toutes choses. Il était même allé trouver les Tartares pour sauver le pays. Et le sultan, avant de mourir, lui avait remis son glaive, de telle sorte qu'il tenait tout le pays en sa main au nom du sultan. Or il aspirait de toutes ses forces à prendre pour femme une des veuves de son seigneur, ce qui, aux yeux des Turcs, était une honte pour le seigneur et pour tous les siens. Et il révéla son projet à Sharaf al-Dîn (*Salefadinus*)qui était alors le plus puissant en Turquie après lui, comme à son ami et son familier. Ceci déplut souverainement à Sharaf al-Dîn qui cher-

[32] En fait Rukn al-Dîn (Qilij Arslan IV) aurait été le fils d'une Turque, et il ne devait accéder au sultanat que plus tard, par décision de Güyük, en 1249. C'est Izz al-Dîn (Kai-Kawus II), fils d'une concubine grecque, qui fut proclamé en 1245, tandis que leur frère Ala al-Dîn, fils de la princesse géorgienne Tamar, était celui que leur père avait désigné pour lui succéder (P. PELLIOT, « Mélanges sur l'époque des croisades », dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XLIV). Simon semble avoir ici commis une confusion.

[33] *Losyr* serait la forme française (« le sire ») du surnom de *Sahib* qu'emploie Ibn Bibi pour désigner le vizir de Kaikhosrau, Shams al-Dîn Isfahâni, lequel épousa le veuve du sultan et porta son fils sur le trône. Sur son conflit avec le gouverneur d'Erzinjan, Sharaf al-Dîn Mahmud, cf. H.W. DUDA, *op. cit.*, p. 248-250, et CAHEN, *La Turquie préottomane*, p. 228-234.

cha à l'en dissuader autant qu'il put. Cependant le premier l'emporta enfin, prit pour femme l'épouse du sultan qui était mère de Rukn al-Dîn et éleva ce dernier au sultanat, comme étant l'aîné. Tout ceci déplut beaucoup à Sharaf al-Dîn et à beaucoup d'autres émirs, à la fois parce qu'en faisant ainsi le sultan, *Losyr* avait commis un parjure, ainsi que tous les émirs qui y avaient consenti, et parce qu'en épousant la femme de son seigneur, lui qui était un homme de rien et un étranger, il avait infligé un grand déshonneur tant à lui qu'à tous les émirs de son parti.

Pour ces raisons donc Sharaf al-Dîn et plusieurs émirs de Turquie s'irritèrent profondément contre *Losyr*, au point que soixante d'entre eux formèrent une conjuration. Et certains d'entre eux, qui avaient juré avec les autres, se rendirent auprès de *Losyr* et lui révélèrent qu'on avait machiné sa mort en implorant son pardon pour s'être joints à la conjuration et en lui promettant que désormais ils lui seraient tout-à-fait fidèles. Ils désignèrent par leur nom certains des soixante, ceux qu'ils détestaient le plus, et ils conseillèrent à *Losyr* de les faire périr. L'un d'eux même, plus astucieux que les autres, conseilla à *Losyr* de feindre, certain jour, d'être malade en s'enfermant dans sa chambre et d'inciter ceux-ci à venir le visiter, en y préparant un piège dans lequel tomberaient tous ceux qui devraient être mis à mort. C'est ce qui fit qu'en un même jour quinze des principaux émirs de Turquie (ou, selon d'autres, vingt-quatre) furent tués de façon secrète. Les Latins, ou Chrétiens, disent que ce même *Losyr* fit périr jusqu'à soixante émirs, contraignit d'autres à la fuite et en fit emprisonner d'autres. Il fit jeter en prison le marquis de Lampron et obligea un émir à s'enfuir chez les Tartares, et il fit aussi mettre à mort, avec sa femme et tous ses fils, celui qui lui avait donné le conseil de faire périr les émirs. Il s'irritait de plus en plus contre Sharaf al-Dîn, lequel était à cette époque le plus puissant en Turquie, et auquel déplaisaient le plus tous ces agissements. Sharaf al-Dîn résidait alors à Erzinjan, du fait que cette terre lui avait

été confiée. Or un jour où Sharaf al-Din avait avec lui 200 guerriers, et qu'une armée de *Losyr* forte de 11.000 hommes venait à sa rencontre, ceux qui étaient du parti de *Losyr* avertirent Sharaf al-Dîn de ne pas s'enfuir, mais d'attendre leur arrivée de pied ferme, parce qu'à l'heure où ils commenceraient à s'affronter, ceux qui paraissaient lui être hostiles passeraient à lui. Se fiant trop aveuglément à leur propos, il engagea la bataille et fut aussitôt écrasé par une force si importante. Il put toutefois se réfugier avec quelques hommes dans un château très fort du nom de *Gamach* (Kamakh)[34]. Mais, y étant finalement encerclé et assiégé par l'armée de *Losyr,* il fut en quelque sorte contraint à en sortir par les habitants du château qui disaient qu'ils ne voulaient pas prendre sous leur protection, dans une place forte appartenant au sultan, un homme qui serait l'adversaire du sultan. *Losyr*, cependant, lui avait envoyé des messages en l'invitant à sortir du château en sécurité et à choisir lui-même le parti qu'il préférerait, ou bien de quitter librement du pays en allant où il voudrait, ou bien de rester en Turquie en se fiant à la bienveillance de ce même *Losyr*, comme auparavant. Comme les envoyés qui portaient ce message avaient reçu avec l'accord de Sharaf al-Dîn le serment de *Losyr* de tenir fermement tous les engagements qu'il avait pris, lui-même se fia à eux et se rendit auprès de lui. Mais ce dernier envoya à sa rencontre d'autres messagers qui dirent à ceux qui l'amenaient: «Ne le conduisez pas davantage vers moi, mais, dès que vous aurez vu ces messages, tuez-le». Ce qui fut fait. Or ce Sharaf al-Dîn savait le français et l'allemand et il aimait beaucoup les Francs ou Chrétiens. Et s'il avait vécu un peu plus longtemps, on croit qu'il se serait peut-être bientôt fait chrétien.

En cette même année où mourut le sultan de Turquie Ghiyath al-Dîn et où son fils aîné Rukn al-Dîn lui succéda, c'est-à-dire en l'an de l'Incarnation du Seigneur 1245,

[34] Il s'agit de Kamakh, sur le Qara-su. Contrairement à ce que croyait Simon, Sharaf al-Dîn avait été épargné.

les Turcs traitèrent avec les Tartares et leur envoyèrent quatorze chameaux chargés de perpres et 300 bêtes de somme portant à leur roi des soieries, des écarlates et d'autres étoffes précieuses, avec un grand nombre de chevaux de selle. Et le frère puiné du sultan, c'est-à-dire Izz al-Dîn, fut envoyé à ce même roi pour conclure le traité. Finalement les Turcs se rendirent tributaires des Tartares à ces conditions: chaque année ils leur livrent 1.200.000 perpres, 500 draps de soie dont la moitié dorés, 500 chevaux, autant de chameaux et 5.000 moutons. Tout celà, ils sont tenus de le livrer et de l'escorter à leurs frais jusqu'au Moghân (*Mongan*) pour que cela arrive intact et au complet. Les cadeaux et les présents qu'ils donnent en sus de ce tribut valent autant et même plus que ce tribut, à ce qu'on dit. En outre les Turcs sont tenus de fournir à travers toute la Turquie aux envoyés des Tartares tout ce dont ils ont besoin en chevaux, en femmes (?)[35], en vivres, quand ils viennent, pendant leur séjour ou à leur retour. Ainsi un notaire du sultan a fait le compte des dépenses faites par les envoyés tartares à Konya pendant deux ans, et il fut trouvé que, sans parler du pain et du vin, ils avaient dépensé 60.000 perpres. Cette convention relative au traité fut conclue à Sivas (*Savastia*) en présence du marquis de Lampron Constantin qui était à cette époque maréchal de Turquie et avait même été bailli du pays[36]. Et même, lors de la première livraison du tribut, un chevalier dudit Constantin, appelé le Provençal, se trouvait là, et il a raconté beaucoup de choses à ce sujet aux frères Prêcheurs qui avaient été envoyés par le seigneur Pape aux Tartares.

[35] Plusieurs manuscrits donnent *muneribus* (présents) au lieu de *mulieribus* (femmes). Sur ce traité, cf. *La Turquie préottomane*, p. 227-228. En fait l'émir Muhadhdhab al-Dîn s'était rendu auprès de Baiju, qui était rentré à Erzerum, pour obtenir de lui la fin des hostilités; c'est ensuite que Shams al-Dîn se rendit auprès de Batu, qui campait sur la Volga, pour fixer les conditions de la soumission du sultanat seljuqide à l'empire mongol : le traité avait donc été négocié en deux temps. Il ne stipulait pas le stationnement de troupes mongoles en terre turque : c'est au temps de Hülegü que cette exigence fut formulée et entraîna un nouveau conflit.

[36] Le titre de « marquis » répond-il à l'arménien *thakadir*?

C'est vers le même temps que Constant, père du roi d'Arménie qui s'appelle *Aitons* (Héthoum) et régent pour ce roi, envoya aux Tartares son fils, le connétable de ce royaume, pour se soumettre, lui et son royaume, au paiement d'un tribut, et il fit la paix avec eux[37]. Cette Petite Arménie est appelée d'ancienneté d'un autre nom, la Cilicie, et elle se trouve entre la Turquie et la Syrie. C'est là que se trouve la cité archiépiscopale de Tarse dont saint Paul se disait originaire. Il y a aussi dans ce pays un catholicos, c'est-à-dire un évêque universel, de la même manière qu'en Géorgie, comme on l'a dit plus haut.

Ce royaume d'Arménie avait été acquis peu de temps auparavant par deux frères de Grande-Arménie, à savoir Léon et Robin (Roupèn). Robin, qui était l'aîné, régna, ou plutôt exerça le gouvernement, le premier et, avant de mourir, il confia son royaume et sa fille, héritière de son royaume, à son frère Léon, en s'en remettant à lui[38]. Et ce Léon se rendit maître du royaume pour lui-même et, de plus, il voulut faire un royaume de ce qui n'était qu'une baronnie. Car jusque-là, dit-on, il n'y avait pas de roi en ce pays, mais un baron qui était tributaire du sultan de Turquie. C'est pourquoi, à la demande dudit Léon, le grand-père du seigneur de *Trousot* se rendit à la cour de Rome et auprès de l'empereur Othon pour leur demander à tous deux de recevoir celui-ci comme homme lige[39]. L'Eglise accepta de recevoir son homma-

[37] Nous retrouverons plus loin le connétable Smbat et son voyage en Mongolie. Vincent, qui a inséré sa lettre dans le *Speculum*, aurait-il modifié le texte de Simon en confondant deux négociations et en attribuant au connétable les premiers contacts pris par la Petite-Arménie avec les Mongols ?

[38] Roupèn III (1175-1187) avait épousé Isabelle du Toron et en avait eu deux filles dont l'aînée, Alix, épousa Raymond, fils aîné de Bohémond III d'Antioche. Son frère Léon prit à sa mort le gouvernement de la Cilicie en réservant l'héritage au fils de ce Raymond, Raymond-Roupèn.

[39] Sur ces négociations, cf. P. HALFTER, *Das Papsttum und die Armenier im frühen und hohen Mittelalter von den ersten Kontakten bis zur Fixierung der Kirchenunion im Jahre 1198*, Köln 1996 (Beihefte zu J.F. Böhmer, Regesta Imperii, 15). Ce n'est pas Otton de Brunswick, mais Henri VI qui envoya une couronne à Léon. Quant au sire de *Trousot* (qui serait Tarse), nous n'avons pu l'identifier.

ge lige à la condition que les droits de l'héritière seraient respectés, et Othon fit de même. Alors un archevêque allemand, celui de Mayence, apporta une couronne à ce même Léon, moyennant la promesse que Léon ferait apprendre le latin à tous les enfants de moins de douze ans. C'est alors que le roi donna en dot à l'Eglise le casal *Estelice*, le château de *Paperon* (Bab'aron) et beaucoup d'autres casaux, et bien d'autres choses. Tout cela, les barons jurèrent de l'observer fidèlement. Et ceci eut lieu vers l'an du Seigneur 1242[40]. Là-dessus Léon, étant tombé malade, fit par trois fois prêter serment à son neveu Robin comme étant leur seigneur légitime et le vrai héritier du royaume d'Arménie. Il avait cependant marié au frère du prince d'Antioche sa propre fille, à laquelle il destinait le royaume, mais il le fit ensuite périr par traîtrise. Ledit Léon étant mort, un certain baron de cette Arménie, appelé Constant, enleva par force la fille en question et la maria malgré elle à son fils Haython et il remit le royaume à celui-ci en même temps qu'à elle. Quant à la fille de Robin, qui aurait dû posséder le royaume par droit héréditaire, c'est le chevalier Philippe de Montfort qui l'épousa, ce pourquoi il prétend à bon droit au royaume, et il espère y accéder, comme il est juste[41]. Ce même Constant fit en outre périr par diverses ruses et machinations 62 barons parmi les plus grands de l'Arménie. Et, comme le sultan de Turquie lui avait envoyé sa mère et sa sœur pour trouver refuge auprès de lui et échap-

[40] Le traité a été passé en 1198 ; la date donnée par Vincent (plutôt que par Simon) est évidemment erronée. Notre auteur est le seul à indiquer la consistance du fief que le nouveau roi acceptait de reprendre du pape dont il se faisait ainsi le vassal ; ses dires sont confirmés par la demande qu'adressait en 1323 le roi Léon III à Jean XXII en vue de confirmer la donation de Bab'aron (Paperon,aujourd'hui Tchandir Kalé) à Jeanne d'Anjou (Ch. KOHLER, « Lettres pontificales concernant l'histoire de la Petite-Arménie au XIV[e] siècle », dans *Florilegium Melchior de Vogüé,* Paris 1909, p. 306-307, 318-319). La promesse de créer des écoles latines est rappelée dans une lettre pontificale du 8 juin 1318.

[41] Sur le mariage de la fille de Léon, Isabelle, avec Philippe d'Antioche, le meurtre de celui-ci – qui eut lieu en réalité après la mort de Léon – et le remariage d'Isabelle avec Héthoum, cf. Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche,* Paris 1940, p. 632-635. Philippe de Montfort (Montfort-l'Amaury) est le célèbre baron qui joua un grand rôle dans les conflits entre Frédéric II et les Francs de Terre Sainte ; il était devenu sire du Toron par mariage et fut plus tard seigneur de Tyr.

per aux Tartares, en s'en remettant à lui comme à son homme lige et peut-être comme à un chrétien fidèle, ce dernier, se comportant réellement en homme infidèle et déloyal, les livra aux Tartares pour acquérir la faveur de ceux-ci. Et on dit qu'il mourut au cours de ce voyage[42]. C'est pourquoi le sultan envahit sa terre et assiégea la ville de Tarse; mais il y mourut de maladie, et on l'ensevelit dans la résidence royale de Satalie.

[42] Constant ne mourut qu'en 1263. Il avait jusqu'au bout exercé l'essentiel du pouvoir avec son fils Héthoum.

10. L'INTRONISATION DE GÜYÜK SELON SIMON

Donc, en l'an du Seigneur 1246, Cuyuc (Güyük), qui est aussi appelé Gog, le *chaam* (qaghan)[1], c'est-à-dire l'empereur ou le roi, fut élevé au trône des Tartares. Tous leurs barons, s'étant réunis, placèrent au milieu d'eux un siège doré sur lequel ils firent asseoir ledit Gog, et ils posèrent devant lui une épée en disant: «Nous voulons, nous demandons et nous ordonnons que tu sois notre seigneur à nous tous». Et lui leur dit: «Si vous voulez que je règne sur vous, êtes-vous prêts, chacun de vous, à faire ce que je vous commanderai, à venir lorsque je convoquerai l'un de vous, à aller là où je vous ordonnerai de vous rendre, à mettre à mort qui je vous prescrirai de tuer?» Tous répondirent: «Oui»- «Alors, dit-il, à l'avenir la parole de ma bouche sera mon épée». Et tous ensemble lui donnèrent leur accord.

Après cela, ils posèrent sur le sol une pièce de feutre et le firent à nouveau s'asseoir dessus, en disant: «Regarde en haut et reconnais Dieu, et regarde ce feutre sur lequel tu es assis. Si tu as bien gouverné ton royaume, si tu as été généreux et si tu as aimé respecter la justice et honoré tes princes, et chacun d'eux selon son rang, tu seras un roi magnifique et tout le monde se soumettra à ta seigneurie, et tout ce que ton cœur désirera, Dieu te le donnera. Mais si tu fais le contraire, tu seras misérable et abject, et pauvre au point que tu n'auras même pas droit au feutre sur lequel tu es assis». Ceci dit,

[1] Nous avons discuté, dans notre édition de l'*Historia Tartarorum*, p. 90, le sens de cette phrase. *Gog* représenterait-il la forme turque d'un mongol *güyük* (« ardent ») ? Ou bien serait-ce un nom de règne que le prince aurait pris à son avènement ? *Chaam* (qaghan) est ici donné comme équivalant à *chan* (khan).

les mêmes firent asseoir la femme de Gog avec lui sur cette pièce de feutre et ils les élevèrent ainsi en l'air depuis la terre où ils étaient assis tous les deux, et ils les proclamèrent à très haute voix et publiquement empereur et impératrice des Tartares[2]. Ensuite ils firent apporter au nouvel empereur une masse énorme d'or et d'argent et de pierres précieuses et tout ce qui restait du trésor de *Chagadagan* (Ögödei-khan) et ils lui en redonnèrent la libre disposition. Mais lui, autant qu'il lui plut, il les distribua à chaque prince, en ordonnant de réserver pour lui ce qui resterait.

Et ce nom de *chan* ou *chaam* est un titre et signifie roi ou empereur, ou bien magnifique ou exalté, mais c'est celui que les Tartares donnent à leur seigneur, sans employer son nom propre. Lui-même se glorifie d'être fils de Dieu, et il se fait ainsi appeler par les hommes . Et ce même nom de Cuyuc a le même sens que celui de Gog dans une autre langue. Or le nom personnel de l'empereur est Gog et celui de son frère Magog. C'est ainsi que le Seigneur a prédit par la voix d'Ezechiel la venue de Gog et Magog[3] et, par la même prophétie, il a promis qu'il les exterminerait. Et ces mêmes Tartares, dans leur propre langue, se nomment *Mongli* ou *Mongol*, ce mot ayant peut-être le même sens que *Mosoch*[4].

Et ce Cuyuc *chan*, alias Gog *chaam*, enflammé et brûlant, à la manière d'un four allumé par le cuisinier, de la volonté de fouler les hommes aux pieds, a avec lui cinq armées qui servent sous ses ordres, par lesquelles

[2] Ce rite d'intronisation correspond à celui que décrit Haython. Cf. B. SPULER, *Die Mongolen in Iran*, p. 262-265.

[3] Ezechiel XXXVIII-XXXIX. On sait la fortune qu'ont eue ces noms de Gog et Magog dans la géographie imaginaire des Occidentaux où ils sont chargés d'une valeur apocalyptique. On les trouve dans la *Lettre du Prêtre Jean* et la géographie les place au voisinage des Tartares (cf. A. KLOPPROGGE, *Ursprung*, p. 53-64, 163-168). Simon se borne à rapprocher ces noms de celui de Güyük sans en tirer de conclusion.

[4] Ce nom revient à plusieurs reprises dans la Bible, notamment dans le livre d'Ezechiel et il figure dans la Genèse (X,2) comme celui d'un fils de Japhet; il paraît figurer l'ancêtre des Mosques d'Asie mineure.

il soumet tous ceux qui sont ses adversaires ou qui lui sont rebelles. Aux frontières de la Perse, il a un prince du nom de Baiothnoy (Baiju noyan) qui a subjugué toute la terre des Chrétiens et des Sarrasins jusqu'à la mer Méditerranée et auprès d'Antioche et à deux journées au-delà, de telle sorte qu'il a déja conquis pour lui, depuis l'entrée de la Perse jusqu'à la mer, quatorze royaumes.< >. Dans l'armée de Bathoth (Batu), il y a 600.000 combattants, soit 160.000 Tartares et 440.000 autres, tant chrétiens qu'infidèles. Et on dit qu'il a dans son armée sept fois plus de combattants que Baiothnoy. On dit encore que le *chaam* a cinq armées dont personne ne peut aisément évaluer le nombre. On rapporte aussi que Bathot a eu dix-huit barons, qui sont ses frères bien que n'étant pas nés du même père ni de la même mère, mais qu'il les a eus de divers côtés, dont chacun a sous ses ordres au moins 10.000 guerriers. Mais, de tous ceux-là, deux frères seulement sont entrés en Hongrie[5].

[5] Ces informations ont sans doute été recueillies par Simon durant son séjour au camp de Baiju ; mais elles font suite à un passage de Plancarpin concernant l'armée de Batu.

11. L'AMBASSADE D'ASCELIN AUPRÈS DE BAIJU

L'an du Seigneur 1247, le jour de la translation de saint Dominique, le premier père de l'ordre des Prêcheurs, frère Ascelin, envoyé par le pape avec ses compagnons comme il a été dit plus haut, arriva à l'armée des Tartares, et plus précisément en Perse où se trouvait cette armée sous le commandement du prince Baiothnoy[1]. Ce prince l'apprit alors qu'il siégeait dans sa tente, en vêtements dorés, entouré de ses barons eux aussi vêtus de vêtements de soie précieux et dorés; il envoya aux frères certains de ses barons avec son *egyp (hagib,* chambellan en arabe), c'est-à-dire son principal conseiller, et avec des interprètes. Ceux-ci, sans le préambule d'une salutation de bienvenue, leur dirent: «De qui êtes-vous les envoyés?» Frère Ascelin, le principal envoyé du pape, répondit au nom de tous: «Je suis l'envoyé du seigneur pape, qui est regardé chez les chrétiens comme supérieur en dignité à tous les hommes et à qui ils témoignent leur respect comme à leur père et seigneur». Eux, très irrités par ces paroles, dirent: «Comment, parlant avec autant d'orgueil, osez-vous dire que le pape, votre seigneur, est plus grand que tous les hommes? Ne sait-il

[1] Le 21 mai 1247. - Le campement d'été de Baiju, selon Etienne Orbélian, se trouvait « à l'entrée du Dzage-dzor », c'est-à-dire dans le Karabagh, à proximité de Sisian, qui est le *Sitiens* mentionné dans la date de la lettre de ce personnage. En hiver, il campait avec ses troupes dans le Moghan, au bord de la Caspienne. Sur cette transhumance, qui se maintenait au temps des Ilkhans, cf. al-'UMARI, *Das mongolische Weltreich*, ed. et trad. Kl. Lech, Wiesbaden 1968, p. 149 (Asiatische Forschungen, 22). Sur l'identification d'Ascelin avec *Aicelinus de Cremona*, sous-prieur des Dominicains d'Avignon, cf. notre édition, p. 94, n. 4. Quant à la phrase « comme il est dit plus haut », se réfère-t-elle à un passage non retenu par Vincent de Beauvais et relatif à la définition de la mission et à son voyage jusqu'au camp des Tartares ?

pas que le *chaam* est le fils de Dieu et que Baiothnoy et Batho sont ses princes, et que leurs noms sont partout connus et exaltés?». A quoi frère Ascelin répondit: «Qui est le *chaam* et qui sont Baiothnoy et Batho, le seigneur pape l'ignore et il n'a jamais entendu leurs noms. Ce qu'il a appris de plusieurs sources et ce qu'il a compris, c'est qu'un peuple barbare, qu'on appelle celui des Tartares, est sorti depuis quelque temps des contrées de l'Orient, qu'il avait soumis à sa domination plusieurs pays et qu'il avait fait périr une multitude infinie d'hommes, sans épargner personne. S'il avait connu le nom du *chaam* et de ses princes, il n'aurait certainement pas négligé de faire figurer l'un d'eux dans les lettres de lui que nous apportons. Et en vérité, ayant été frappé de douleur en son cœur à la pensée de la destruction de tant d'hommes, et surtout de chrétiens, et ému de pitié, il nous a envoyés, sur le conseil de ses frères les cardinaux, à la première armée des Tartares que nous rencontrerions le plus tôt possible, pour exhorter le chef de cette armée, et tous ceux qui lui obéissent, à s'abstenir à l'avenir de massacrer les hommes, et en particulier les chrétiens, et à faire pénitence pour les actes de cruauté et les crimes qu'ils ont commis. C'est ce que démontre pleinement à ceux qui les liront la teneur de ces lettres. Et nous lui demandons par votre entremise qu'il reçoive les lettres du seigneur pape et qu'après avoir pris connaissance de leur contenu, il réponde au seigneur pape, soit par ses lettres, soit par l'envoi d'un ambassadeur, soit même par ses paroles que je transmettrai.»

Ces choses dites, les barons en question revinrent à leur seigneur avec leurs interprètes et ils lui rapportèrent les propos précédents de frère Ascelin. Après quelque temps, ayant changé de vêtements et en ayant revêtu de nouveaux[2], ils revinrent avec leurs interprètes auprès des frères et leur dirent: «Nous ne vous demandons qu'une chose: le pape votre seigneur envoie-t-il quelque chose à notre seigneur Baiothnoy? Que lui

[2] Ce changement de vêtement à chaque entrevue mérite d'être retenu.

apportez-vous[3]?» Frère Ascelin leur répondit: «En vérité, nous ne lui apportons rien de la part du seigneur pape, et il n'est pas coutume pour lui d'envoyer des présents à quelqu'un, en particulier quand il s'agit d'un inconnu et d'un infidèle. Mieux, ce sont ses fils les fidèles, à savoir les chrétiens, et même beaucoup d'infidèles, qui lui envoient souvent leurs dons et qui lui offrent des présents». Alors tous revinrent de nouveau à la tente de Baiothnoy et, après quelque temps, ayant revêtu de nouveau d'autres vêtements, ils revinrent auprès des frères et leur dirent: «Comment pouvez-vous sans honte vouloir comparaître devant notre seigneur les mains vides en lui remettant les lettres de votre seigneur, ce que personne n'a jamais fait en venant ici?» Frère Ascelin répondit alors: «Bien que ce soit une coutume reçue partout, et particulièrement chez les chrétiens, que tout envoyé apportant les lettres de son maître vienne devant celui à qui elles sont destinées et le voie en personne, et les lui remette en mains propres, s'il ne nous est pas permis de comparaître devant votre seigneur sans présents et si cela ne vous plaît pas, c'est à vous tous, si vous le voulez bien, que nous remettrons les lettres du seigneur pape pour les remettre de sa part à votre seigneur Baiothnoy».

Mais, dans leurs premières questions, ils s'informaient avec précaution et avec beaucoup d'insistance auprès des frères pour savoir si les Francs avaient déjà débarqué en Syrie. Car ils avaient appris de leurs marchands, disaient-ils, que beaucoup de Francs allaient bientôt traverser la mer pour aller en Syrie[4], et à ce moment, et peut-être déjà auparavant, ils réfléchissaient aux pièges qu'ils pourraient tendre devant leurs pieds à leur arrivée, que ce soit en feignant d'accepter la foi chrétienne ou par quelqu'autre tromperie mensongère, de façon

[3] Tous les ambassadeurs se sont vu demander quels présents ils apportaient; Plancarpin et Rubrouck, pour satisfaire à cette exigence, ont abandonné certains objets en leur possession, voire une partie de leurs vivres, aux chefs mongols.

[4] On voit que les Mongols ne négligeaient pas de se servir des marchands comme informateurs.

à les empêcher d'entrer dans leurs terres, c'est-à-dire celles de Turquie et d'Alep *(Halapie)*, et de faire semblant de vouloir se faire les alliés des Francs, qu'ils redoutent et craignent par-dessus tous les hommes qui sont au monde. C'est ce dont témoignent les Géorgiens et les Arméniens.

Après cet échange de paroles, les barons avec leurs interprètes s'en retournèrent à la tente de leur seigneur et, y ayant séjourné assez peu de temps, non sans avoir de nouveau changé de vêtements, ils revinrent vers les frères et leur dirent : «Si vous voulez voir la face de notre maître et lui présenter les lettres de votre seigneur, il faut que vous l'adoriez comme étant le fils de Dieu régnant sur la terre, en faisant d'abord une triple génuflexion devant lui. En effet le *chaam* , régnant sur toute la terre, fils de Dieu, nous prescrit de faire adorer ses princes, Batho et Baiothnoy, comme lui-même, par tous ceux qui viennent ici. C'est ce que nous avons fait jusqu'à maintenant et que nous entendons faire observer fermement pour toujours.» Comme certains des frères étaient perplexes et qu'ils s'interrogeaient entre eux sur l'intention qu'avait Baiothnoy en leur demandant cette adoration, s'il s'agissait d'idolâtrie ou de quelque chose d'autre, frère Guichard de Crémone, qui connaissait les mœurs et les coutumes des Tartares pour les avoir apprises des Géorgiens chez qui il avait séjourné pendant sept ans dans leur cité de Tiflis, dans la maison des frères, leur répondit en se référant à ceux-ci: «Ne craignez pas de faire un acte d'idolâtrie à l'égard de Baiothnoy, parce que ce n'est pas là ce qu'il vous demande de faire; mais il demande de manifester cet acte de révérence que vous venez d'entendre et qui est habituel de la part de tous les envoyés qui viennent à lui, en signe de la soumission du seigneur pape et de toute l'Eglise romaine au commandement du *chaam*[5]». Aussi les frères, après avoir déli-

[5] Plancarpin aussi s'était interrogé sur le sens à donner à cette génuflexion, mais, ayant appris qu'elle n'avait pas de connotation religieuse, il avait accepté de se plier à cette obligation. Ascelin s'y refuse pour ne pas paraître humilier l'Eglise devant les Mongols et en présence des chrétiens d'Orient.

béré sur cette demande, décidèrent unanimement qu'ils préféraient se faire décapiter plutôt que de fléchir le genou devant Baiothnoy, ceci tant pour garder l'honneur de l'Eglise universelle que pour éviter de scandaliser les Géorgiens, les Arméniens, les Grecs, les Persans et les Turcs, et toutes les nations orientales, de crainte que l'on donnât occasion et prétexte à se réjouir à tous les ennemis de l'Eglise dans les pays d'Orient par une telle marque de respect qui serait interprétée comme un témoignage de soumission et d'acceptation de tout tribut que les Tartares voudraient imposer aux Chrétiens; que l'on ôtât aux Chrétiens captifs et assujettis par eux l'espoir d'être libérés par le Seigneur grâce à une intervention éventuelle de l'Eglise romaine. Et aussi pour qu'on ne puisse pas reprocher ou opposer à cette sainte Eglise ce témoignage d'obéissance rendu à Baiothnoy par des fidèles du Christ en l'attribuant à un manque de constance ou à une honteuse crainte de la mort.

Alors frère Ascelin, du consentement des frères, rapporta sans crainte devant tous les assistants la conclusion de cette délibération et la décision qu'ils observeraient tous, et il ajouta: «Pour éviter, ce que nous ne souhaitons pas, que votre seigneur ou même d'autres puissent trouver dans ma réponse matière à une fausse interprétation ou occasion de malignité - car peut-être mes paroles pourraient-elles être regardées par lui ou par d'autres comme comportant de l'orgueil et une rigueur inflexible - , nous lui faisons savoir par votre entremise que nous sommes prêts à lui témoigner toute la révérence qui convient de notre part, à nous prêtres de Dieu, religieux et envoyés du seigneur pape, sauve la dignité de la religion chrétienne et en respectant en toute chose la liberté de l'Eglise. C'est cette marque de respect que nous avons coutume de manifester à l'égard de nos supérieurs, des rois et des princes, celle que nous enseigne la sainte Ecriture quand elle dit: «Courbe ta tête devant le grand[6]». Nous sommes prêts à le faire à

[6] Eccl. , IV, 7.

l'égard de votre seigneur pour le bien de la paix, de l'unité et de la concorde. Mais celle que vous nous demandez, nous la rejetons totalement, comme une honte pour la religion chrétienne, et nous avons choisi de souffrir plutôt la mort si votre seigneur décidait de nous l'infliger. Mais si votre seigneur Baiothnoy voulait se faire chrétien, ce que le seigneur pape et tous les chrétiens souhaiteraient bien plus, non seulement nous fléchirions le genou devant lui, mais nous sommes prêts, devant vous tous, à baiser humblement la plante de ses pieds, à lui et à tous les vôtres, pour l'amour de Dieu».

Quand ils entendirent cette exhortation, ils furent profondément indignés et troublés, et ils répondirent aux frères, avec rage et fureur: «Vous nous invitez à nous faire chrétiens, et à devenir des chiens comme vous[7]! Est-ce que votre pape n'est pas un chien, et vous tous, Chrétiens, des chiens?» A celà frère Ascelin ne put rien répondre, sinon en récusant leurs affirmations, empêché qu'il était de le faire par leurs rugissements et leurs grondements véhéments. Là-dessus les barons, avec leurs interprètes, s'en revinrent à la tente de leur seigneur et lui reportèrent pleinement les réponses des frères.

En apprenant ce qu'ils avaient répondu à son *egyp*, aux barons et à leurs interprètes, et en s'en indignant, Baiothnoy entra en fureur contre les frères et ordonna à trois reprises, par une sentence définitive, qu'on les mît à mort, sans craindre de répandre le sang innocent et d'aller à l'encontre de la coutume suivie par toutes les nations qui permet aux ambassadeurs d'aller et de revenir partout, librement et en sécurité[8]. Toutefois certains de ses conseillers disaient: «Ne les tuons pas tous, mais seulement deux d'entre eux, et renvoyons les deux autres

[7] Pour les Mongols, comme l'a compris Rubrouck, le mot « chrétien » apparaît comme celui d'une communauté nationale et non la marque d'une adhésion à une foi religieuse. D'où leur indignation devant l'invitation d'Ascelin.

[8] Cf. PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté* (2.Ascelin), p. 309-311. La réalité de la condamnation à mort prononcée par Baiju ne paraît pas devoir être mise en doute. Les Dominicains n'en ont sans doute été informés que plus tard, au cours de leurs conversations avec le personnel chrétien de la chancellerie.

au pape». Mais d'autres disaient: «Que l'on écorche l'un d'eux, c'est-à-dire le principal ambassadeur du seigneur pape, et nous renverrons sa peau remplie de paille à son seigneur par les soins de ses compagnons». D'autres disaient: «Que deux seulement d'entre eux, après avoir été fouettés devant toute l'armée, soient mis à mort, et que les deux autres soient épargnés jusqu'à ce que les Francs qui les suivent arrivent ici». Il en était enfin d'autres pour dire: «Emmenons avec nous deux d'entre eux dans notre armée, et qu'ils découvrent notre multitude et notre puissance, et qu'ils soient placés devant les machines de guerre de nos ennemis, et ainsi ce ne sera pas par nous, mais par ces machines, qu'ils seront considérés comme ayant été tués». Néammoins c'est la sentence de Baiothnoy qui prévalut, en vertu de laquelle tous ceux qui refuseraient de se prosterner devant lui et de l'adorer feraient l'objet d'une condamnation à mort.

Cependant, par la volonté de Celui qui dissipe les pensées des méchants, une des six femmes de Baiothnoy, la plus ancienne, et un personnage qui avait la charge de recevoir les envoyés qui venaient en cet endroit résistaient par tous les moyens dont ils disposaient à la sentence condamnant les frères à mort.Cette femme, en effet, s'exprimait ainsi devant lui: «Si tu mets ces envoyés à mort, tu t'attireras la haine et l'horreur de tous ceux qui apprendront que tu en as agi ainsi, et tu perdras les dons et les cadeaux que tu as coutume de recevoir des grands de contrées diverses et éloignées. Et tes messagers, ceux que tu envoies aux grands, seront partout mis à mort, par un juste retour des choses, et tués sans miséricorde». Quant à celui qui avait charge de la réception des ambassadeurs, il disait ceci à Baiothnoy: «As-tu oublié combien le *chaam* a été irrité contre moi à propos de la mise à mort de certain ambassadeur que tu m'avais ordonné de tuer et dont tu m'avais fait publiquement porter le cœur, arraché à ses viscères, au poitrail de mon cheval, à travers toute ton armée, pour inspirer de la crainte à tous les autres envoyés qui viendraient et à tous les autres qui l'apprendraient? Si tu m'ordonnes de faire tuer ces mes-

sagers-ci, je ne les tuerais pas, mais je m'enfuirais loin de toi et, préservant mon innocence, je me rendrais au plus vite auprès du *chaam* et je t'accuserais et te convaincrais en pleine cour au sujet de leur mort, en te désignant comme un malfaiteur et un meurtrier coupable d'un acte sans précédent». Baiothnoy, touché et convaincu par ces exhortations, apaisa et pacifia quelque peu son cœur empli de fiel et de trouble en calmant son irritation.

Finalement, après un délai plus long que les précédents, les barons revinrent trouver les frères, avec leurs interprètes et, dissimulant avec soin la fureur que leur maître avait conçue de leur réponse, ils leur dirent: «Puisque vous ne daignez absolument pas adorer notre seigneur en fléchissant le genou, nous vous demandons de quelle façon, chez vous, on témoigne à vos grands le respect qui convient à leur dignité. D'autre part, si nous vous permettons de vous présenter devant notre seigneur, nous vous demandons quelle marque d'honneur et de révérence vous lui donnerez et comment vous révéreriez humblement sa puissance comme il convient».

Alors frère Ascelin, tirant un peu son capuchon de sa tête et inclinant quelque peu celle-ci, s'exprima ainsi: «Tel est le mode de révérence dont nous usons à l'égard de nos supérieurs et c'est elle que nous proposons à Baiothnoy, votre seigneur, et nous n'en proposons pas d'autre, de quelque violence que l'on use à notre égard». Ils demandèrent derechef de quelle façon les chrétiens adoraient Dieu. Et lui répondit: «Les chrétiens adorent Dieu de plusieurs manières, les uns prosternés sur le sol, d'autres mettant les genoux en terre, d'autres et d'autres autrement. Et certes beaucoup de gens viennent de loin à votre seigneur et se prosternent pour le vénérer, terrorisés qu'ils sont par sa tyrannie et s'étant faits ses serviteurs et ses esclaves. Mais le seigneur pape et tous les Chrétiens ne craignent pas cette tyrannie, et vous ne pouvez pas raisonnablement exiger d'eux cette adoration, en leur demandant ce qu'exige le *chaam*, eux qui ne sont soumis en rien à sa juridiction ni à sa domination». Alors

ils ajoutèrent à leurs autres questions celle-ci: «Puisque vous, chrétiens, vous adorez du bois et des pierres, c'est-à-dire des croix sculptées dans le bois ou dans la pierre, pourquoi refusez-vous d'adorer Baiothnoy, que le *chaam*, fils de Dieu, a ordonné d'adorer comme lui-même?» A cette question qui comportait deux articles, frère Ascelin répondit dans l'ordre requis[9]: «Les chrétiens n'adorent pas le bois ni la pierre, mais le signe de la croix qui y est imprimé, à cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui y a été suspendu et qui l'a ornée de ses membres comme de pierres précieuses et qui l'a consacrée de son sang, et qui nous gagna notre salut par son instrument. Mais nous ne pouvons pas adorer votre seigneur pour ces mêmes raisons, quelle que soit la souffrance des tortures dont on nous menace».

Ceci dit, les barons en question revinrent à leur maître, lui rapportèrent les paroles des frères et, après un bref séjour, ils s'en retournèrent sur son ordre auprès des frères en leur disant: «Baiothnoy notre seigneur vous ordonne de vous préparer à vous rendre auprès du *chaam*, dominateur et roi de tous les Tartares. En effet, en venant à lui vous verrez qui il est et quelle est sa grandeur, quelle est sa puissance, quelle est sa gloire, et vous reconnaîtrez à l'évidence tout ce qui maintenant échappe à vos yeux. Vous pourrez donc présenter au *chaam* lui-même en propres mains les lettres de votre seigneur le pape et, ayant vu sa puissance, sa gloire et ses richesses infinies, vous pourrez rapporter avec véracité à votre seigneur ce que vous y aurez vu et entendu». Mais frère Ascelin, discernant les mauvaises intentions de Baiothnoy, dont il avait déjà été informé par plusieurs, aussi bien chrétiens qu'infidèles, répondit aux barons: «Du fait que mon seigneur ne connaissait pas le nom du *chaam,* comme je vous l'ai déjà dit, et qu'il ne m'a pas ordonné d'aller auprès de lui, mais qu'il m'avait envoyé à la première armée tartare que je pourrais rencontrer, je ne veux ni ne dois me rendre auprès du *chaam*, me

[9] Rompu à la dialectique, Simon croit devoir relever qu'Ascelin en observe les règles...

contentant de la présence de votre seigneur et de son armée que j'ai trouvés ici; je me suis ainsi suffisamment acquitté de la mission qui m'avait été confiée. Aussi je suis prêt à montrer les lettres du pape à votre seigneur et à son armée, s'il lui plaît de les recevoir et d'en prendre connaissance; sinon je reviendrais auprès de lui et je lui rendrais compte, de façon ordonnée, de ce qui a été fait». A nouveau ses interlocuteurs lui dirent: «De quel front vous autres Chrétiens osez-vous tous dire que le pape est plus élevé en dignité que tout homme? Est-ce que jamais quelqu'un a entendu dire que votre pape ait conquis tant et de tels royaumes que le *chaam*, fils de Dieu, en a acquis grâce à la libéralité de Dieu envers lui? Qui a jamais entendu dire que le nom du pape soit connu autant, en long et en large, que le nom du *chaam*, qui est déjà répandu et exalté par tout le globe terrestre, et redouté en tout lieu? Car déjà il exerce son pouvoir depuis le lieu où le soleil se lève jusqu'à la mer Méditerranée et à la mer Noire, par la volonté de Dieu. Et son nom, grand et célèbre, est redouté et honoré par tous ceux qui habitent entre ces limites. Le *chaam* est donc plus grand que le pape et que tout homme, par la puissance et la gloire qui lui ont été données par Dieu, et par la dignité qu'il a acquise». A la première partie de cette question, frère Ascelin répondit de cette manière: «Nous disons que le pape est plus élevé en dignité que tout autre homme parce que c'est à saint Pierre et à ses successeurs qu'a été concédé par le Seigneur le pouvoir sur la sainte Eglise, mère universelle, et qu'il lui restera acquis de la sorte jusqu'à la fin du monde». Mais, bien que frère Ascelin leur eût exposé cette question par bien des moyens et des exemples, ceux-ci, comme des hommes sans culture, ne parvinrent nullement à le comprendre tout-à-fait. Il ne put pas répondre aux autres articles,empêché qu'il en était par leur effronterie et leur bruyante véhémence, leur excitation ne cessant de croître.

Après quoi les dits barons, étant revenus et ayant rapporté à Baiothnoy les paroles des frères, et étant demeu-

rés un moment auprès de lui, s'en revinrent auprès des frères en leur disant: «Notre seigneur Baiothnoy vous commande, par notre intermédiaire, de nous confier à nous tous, comme à ses messagers fidèles et sûrs, les lettres de votre seigneur le pape, pour qu'il les tienne et les inspecte». Alors frère Ascelin, n'ayant pas été appelé à paraître devant Baiothnoy, mais étant exclu de sa présence, lui confia les lettres, bien que ce fût contre la coutume approuvée des ambassadeurs, et il le fit malgré lui.

Mais ceux-ci, étant revenus auprès de leur maître avec les lettres, revinrent peu après en disant qu'ils transcriraient les lettres du pape en langue persane, avec le concours des frères et d'autres interprètes qui étaient là, après quoi une fois rapportées à Baiothnoy, traduites de nouveau de persan en mongol, celui-ci en entendrait la lecture à haute voix et publiquement[10]. Alors frère Ascelin, avec ses trois frères et trois interprètes et scribes de Baiothnoy, se retira à part de la foule des assistants et, sans rien pour les protéger du soleil, il donna connaissance mot à mot des lettres du seigneur pape, avec l'aide des autres interprètes, aux notaires persans qui écrivaient ce qu'ils entendaient dire par les interprètes turcs et grecs, et même par les frères. Ainsi les lettres ayant été transcrites et rendues en langue tartare pour Baiothnoy par ses propres interprètes, et ce dernier les ayant conservées par-devers lui en même temps que la bulle, ledit Baiothnoy envoya de nouveau les mêmes barons aux frères avec un grand scribe du *chaam* qui devait partir aussitôt pour aller auprès de ce dernier, et ils dirent: «Baiothnoy vous mande de choisir deux d'entre vous pour aller sans délai auprès du *chaam* avec son serviteur que voici et qui les emmènera jusqu'à lui en toute sécurité et fidèlement. En arrivant après de lui, ils remettront à sa présence les lettres de votre seigneur, et ils rapporteront à leur seigneur sa réponse et ce qu'ils

[10]. Sur l'emploi du persan comme *lingua franca* dans l'empire mongol, cf. PELLIOT, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, Pais 1949, p. 104-105 (Œuvres posthumes de P. Pelliot, 2). Sans doute les Dominicains avaient-ils traduit le latin des lettres pontificales en français, langue accessible aux interprètes grecs et turcs, pour que ceux-ci le rendent en persan.

auront vu de la puissance et de la grandeur du *chaam*». A quoi frère Ascelin répondit: «Nous avons déjà dit que nous ne sommes pas tenus, par le commandement que nous avons reçu, d'aller auprès du *chaam,* et que nous pouvons être conduits là-bas enchaînés et par la force, mais que nous n'irons pas ni ne nous laisserons conduire volontairement. Et aussi nous ne voulons pas nous diviser entre nous ni nous séparer les uns des autres dans cette ambassade qui nous a été confiée». Alors ils s'en allèrent, mais le scribe en question revint, en usant avec habileté de mots trompeurs et flatteurs, reprochant à frère Ascelin la dureté de ses propos et l'incitant à se prosterner devant Baiothnoy. Ce à quoi frère Ascelin répondit: «Je croyais, pour l'avoir entendu dire à plusieurs personnes, que chez les Tartares on écoutait volontiers la vérité; mais, à ce que je vois, elle s'altère dans leurs places; elle n'entre pas chez eux et elle n'est ni aimée ni respectée per eux. J'ai dit deux choses: que le seigneur pape est pour les Chrétiens plus haut en dignité que tout homme et qu'il ne sait pas qui est le *chaam* ni qui est Baiothnoy. C'est ce qui a choqué Baiothnoy et ses barons plus que mes autres paroles; j'aurais pu éviter celles-ci, mais j'y tiens en raison de la liberté de la foi et de la vérité, et je ne crains nul homme mortel».

Comme c'était déjà le soir et que les frères devaient quitter la cour, le scribe en question, qui devait partir le lendemain matin, fit venir les frères devant lui et leur donna lecture, devant tous, des lettres que le *chaam* avait envoyées à Baiothnoy pour que celui-ci les communique au monde entier, en invitant les frères à retenir dans leur mémoire ce que cette lecture leur avait appris. Tous ces propos échangés de part et d'autre le furent au cours de la première journée.

Le soir de ce même jour, après avoir pris connaissance du contenu des lettres, comme les barons et le scribe leur avaient promis de leur remettre la copie de leur traduction, les frères s'en revinrent à leur tente, qui était située à un grand mille de celle de Baiothnoy, sans avoir mangé.

Quatre jours plus tard, frère Ascelin et frère Guichard, venant devant la tente de Baiothnoy, lui demandèrent, par l'intermédiaire des barons et de leurs interprètes, qu'il daigne répondre au contenu des lettres du seigneur pape selon ce que celles-ci exprimaient, par quelque moyen que ce fût, et accorder un sauf-conduit aux frères par toute sa terre, en les renvoyant au plus tôt au pape. Mais certains barons, qui partageaient la mauvaise volonté que Baiothnoy avait conçue à l'encontre des frères, répondirent ainsi à ceux-ci: «L'autre jour, avant que vous soyiez venus devant la cour de notre seigneur Baiothnoy, nous avions compris, d'après vos propres paroles, que vous étiez venus pour voir l'armée des Tartares. Comme toute notre armée n'est pas encore rassemblée et que vous n'avez pas pu la voir toute entière, il ne vous est pas encore possible de prendre congé de la cour ou de vous retirer de notre camp». A quoi frère Ascelin répondit: «Comme nous vous l'avons dit à plusieurs reprises le premier jour, en répondant à vos questions, ce n'est pas en premier lieu pour voir votre armée, mais pour vous apporter les lettres du seigneur pape et lui rapporter la réponse que nous sommes venus ici, encore que notre venue nous ait amenés à vous voir, vous et votre armée». Alors les barons repartirent auprès de Baiothnoy, en promettant de lui communiquer ces paroles et de rapporter aussitôt sa réponse aux frères. Ceux-ci, restant exposés au soleil, attendirent leur réponse depuis la première heure du jour jusqu'à la neuvième, et s'en revinrent enfin, déçus et sans avoir de réponse, à leur tente. C'est ainsi que bien d'autres fois ceux qui fréquentent la cour sont bernés par les Tartares et traités comme de vils garçons indignes de leur réponse; mieux: comme des chiens. Et de cette manière bien souvent, voire chaque jour, ils se rendaient à la cour et attendaient en plein soleil, sans

[11] Les lettres dont le « grand scribe » (sans doute un dignitaire de la chancellerie impériale) donna lecture aux Dominicains étaient-elles celles dont Simon donne le texte plus loin, ou bien celles-ci avaient-elles été apportées de la cour du qaghan par Eljigideï, comme il est dit plus loin ? La rédaction de la lettre de Baiju au pape semble s'être placée durant le délai d'attente qui fut imposé aux envoyés pontificaux.

aucun ombrage, durant les mois de juin et juillet, de la première heure du jour jusqu'à la sixième et même souvent jusqu'à la neuvième, en demandant qu'on leur donnât la réponse et la licence de se retirer, et ils revenaient à leur tente à jeun et affamés sans avoir de réponse ni même sans qu'on leur accordât audience, ceux de la cour les traitant comme indignes d'avoir accès après d'eux et de leur adresser la parole. Ainsi ledit Baiothnoy, qui s'était indigné contre eux et alléguait pour justifier sa mauvaise volonté la dureté de leurs réponses, qui avait même par trois fois, comme on l'a dit, ordonné de les mettre à mort, les retint pendant neuf semaines dans son camp, les traitant avec mépris comme indignes de son audience. Ce pourquoi les frères supportaient toute cette mauvaise volonté et ce mépris avec patience et humilité, et ils faisaient de nécessité vertu.

Enfin, ayant suspendu pendant cinq semaines l'exécution de la sentence portée contre eux, ayant finalement rédigé les lettres destinées au pape et désigné des envoyés pour les accompagner auprès de celui-ci, il pensa à les renvoyer: c'était lors de la fête de saint Jean-Baptiste[12]. Mais, trois jours après, il révoqua l'autorisation qu'il leur avait accordée en disant qu'il ne voulait pas qu'ils quittent son armée à ce moment-là, parce qu'il avait appris qu'un envoyé important et extraordinaire de son seigneur le *chaam* fils de Dieu, appelé Angutha[13], allait incessamment arriver à sa cour; ce personnage, disaient plusieurs personnes, avait même reçu du *chaam* le gouvernement de toute la Géorgie. Et cet Angutha était à la cour du *chaam* un grand conseiller, et il savait ce que le même *chaam* avait répondu au pape, et il apportait un nouvel édit du *chaam* à faire connaître au monde entier, à ce qu'affirmait Baiothnoy. Cet édit,

[12] Le 24 juin 1247.

[13] *Angutha* s'identifie à Eljigideï, que Güyük avait envoyé comme gouverneur dans l'ensemble des territoires du Proche-Orient mongol, fonction quil devait exercer de 1247 à 1251 (cf. la démonstration de PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté*, 2, p. 116-117). On ne saurait dire s'il était au courant de la réponse que le qaghan avait faite à Plancarpin quelque huit mois auparavant.

Baiothnoy voulait le notifier aux frères et en faire parvenir la copie au pape par les frères eux-mêmes et par ses propres envoyés.

Cet Angutha était attendu de jour en jour par les principaux barons de Baiothnoy présents dans ce camp avec une grande quantité de lait de jument que l'on préparait pour le boire. Et c'est pour cela qu'il refusait aux frères, en dépit de son autorisation précédemment accordée, de partir jusqu'à ce que ce personage fût arrivé dans son camp en apportant le nouvel édit du *chaam*, et peut-être pour tenir avec lui un conseil définitif pour décider de la mort des frères qu'il avait suspendue jusque-là, comme certains le croyaient fermement. Quant aux frères, qui ne pouvaient résister à la tyrannie de Baiothnoy, ils supportèrent pendant trois semaines et plus, patiemment et humblement, de jour en jour, l'attente de l'arrivée d'Angutha, et ils restaient fermes et immobiles. Pour nourrir leur corps, ils avaient, parfois à peine pour leur suffisance, du pain chichement mesuré et de l'eau en petite quantité, jeûnant parfois jusqu'au soir, faute de pain. Ils se nourrissaient de lait de chèvre et de vache, et parfois même peut-être de jument. Le plus souvent, ils buvaient de l'eau pure, mais parfois, pour de grands repas, la mêlait-on avec du lait aigre, sans qu'il fût jamais question de vin.

Cependant frère Ascelin, s'avisant que le retard qui s'accumulait en ce lieu pourrait facilement leur interdire la traversée de la mer, en raison du temps défavorable de l'hiver, se rendit chez un grand conseiller de la cour en lui demandant d'intercéder auprès de Baiothnoy en faveur des frères, pour qu'il leur accordât la permission de partir. Voulant en outre rattraper le temps perdu, en tenant compte de la mauvaise saison, il promit de donner des cadeaux à ce conseiller si celui-ci l'aidait dans cette affaire. Celui-ci donc alla trouver Baiothnoy, en lui faisant part de bonnes paroles et de prières émanant des frères; et il ordonna au nom de Baiothnoy que l'on mît par écrit les lettres destinées au pape, ce qui avait déjà été décidé, les envoyés qui devaient porter au pape les

lettres de Baiothnoy et du *chaam* ayant aussi été désignés; et il demanda l'autorisation pour les frères de partir.

Mais voici qu'alors que les lettres avaient été faites, les envoyés ayant été nommés dans ces lettres et étant prêts à partir, le jour même où ils devaient quitter ensemble le camp, ledit Angutha survint en compagnie de l'oncle du sultan d'Alep et du frère du sultan de Mossoul - qu'on appelait autrefois Ninive[14]. Ces deux personnages étaient venus avec Angutha d'auprès du *chaam* auquel ils avaient fait hommage au nom de leurs neveux, qu'ils avaient honoré en lui offrant des dons et des présents, et dont ils s'étaient rendus tributaires. C'est pourquoi ils vinrent en présence de Baiothnoy, lui offrant des dons et beaucoup de présents et l'adorant d'une triple génuflexion et en frappant le sol de leur tête, selon le commandement du *chaam*. Ce pourquoi Baiothnoy et tous ses conseillers, se réjouissant à l'excès de la venue d'Angutha et de ses compagnons, lui firent fête et manifestèrent leur joie, selon leur coutume, en buvant du lait de jument, en chantant ou plutôt en poussant des hurlements; ayant fait venir les Tartares du voisinage avec leurs femmes, pour plus de solennité, ils reportèrent à plus tard l'affaire des frères et des autres messagers de l'armée. Ils passèrent ainsi sept jours consécutifs en banquets, en beuveries et en hurlements, et le huitième jour, c'est-à-dire le jour de la saint Jacques[15], ils accordèrent aux frères la permission de partir librement et sans réserve avec les envoyés[16] et les lettres de Baiothnoy ainsi que celles du *chaam*, qu'ils appellent lettres de Dieu, pour les transmettre au pape.

[14] Le malik d'Alep était alors al-Nasir Yusûf, encore très jeune, et l'atabeg de Mossoul Badr al-Dîn Lûlû (1233-1259). Selon les historiens orientaux, Eljigideï avait pour mission d'étendre la souveraineté mongole sur Alep et Mossoul ; mais la présence à ses côtés de proches parents des souverains de ces états, envoyés à la cour mongole pour porter leur allégeance au qaghan, paraît indiquer que cette soumission était au moins en principe acquise.

[15] Le 25 juillet 1247.

[16] Ces envoyés de Baiju, Aybeg et Sarkis, sont nommés plus loin.

Ceux-ci avaient été dans leur empire pendant une année, en se rendant après d'eux, en séjournant avec eux et en revenant. Et le frère Ascelin avait passé en tout dans ce voyage trois ans et sept mois avant de revenir auprès du pape; frère Alexandre et frère Albert furent avec lui pendant un peu moins de trois ans; frère Simon pendant deux ans et six semaines; frère Guichard, qu'ils prirent à Tiflis, pendant cinq mois. Il y a, dit-on, d'Acre jusqu'à cette armée des Tartares en Perse, 59 jours de voyage.

L'exemplaire de la lettre qui fut envoyée par Baiothnoy au pape est ainsi conçu:

«Par le décret divin transmis au *chaam*, la parole de Baiothnoy[17]. Sache, pape: tes envoyés sont venus et nous ont apporté tes lettres. Tes envoyés ont dit des paroles hautaines; nous ignorons si tu leur avais enjoint de parler ainsi ou s'ils les disaient de leur propre chef. Et tu avais écrit ceci dans tes lettres: vous avez tué, exterminé et causé la perte de beaucoup d'hommes. Le précepte ferme de Dieu et l'édit de celui qui contient la face du monde entier, tel qu'il nous a été adressé, est ainsi conçu: ceux qui auront connaissance de cet édit, qu'ils restent sur leur propre terre, sur leur eau, sur leur patrimoine, et qu'ils fournissent leur force à celui qui contient la face du monde entier. Mais tous ceux qui n'entendraient pas ce précepte et cet édit, mais agiraient autrement, ceux-là seront détruits et mis à perdition. Maintenant nous vous transmettons à ce sujet ce précepte et cet édit: si vous voulez rester possesseurs de votre terre, de votre eau et de votre patrimoine, il faut que toi-même, pape, en ta propre personne, tu viennes à nous et que tu ailles trouver celui qui contient la face de toute la terre. Et si tu n'écoutes pas ce précepte immuable de Dieu et de celui qui contient la face de toute la terre, qu'arrivera-t-il?

[17] Pelliot a commenté la lettre et l'édit qui lui fait suite dans *Les Mongols et la Papauté* (2.Ascelin), p.118-131. Il y a reconnu l'intitulé ordinaire des lettres mongoles : *Möngke tengri-yin kütchün-dür, dalai-yin qaghan-u su-dur* (dans la force du Ciel éternel, dans la fortune du qaghan), *Baiju-noyan, üge manu* (notre parole). Il a proposé d'y apporter une correction que nous ne croyons pas nécessaire (notre édition, p. 114, note).

Nous l'ignorons; Dieu le sait[18]. Il faut qu'avant que tu viennes tu te fasses précéder par tes envoyés et que tu nous fasses savoir si tu viens ou non, si tu veux composer avec nous ou être notre ennemi. Et envoie-nous ta réponse au plus tôt. Nous envoyons ce précepte par les mains d'Aybeg et de Sargis, au mois de juillet, le 20ème jour de la lunaison. Nous avons écrit au territoire de *Sitiens* (Sisian)[19]».

Voici le texte des lettres du *chaam* à Baiothnoy, que les Tartares appellent les lettres de Dieu:

«Par le précepte du Dieu vivant, Cingischam, fils du Dieu doux et vénérable, a dit que Dieu, qui est élevé au-dessus de toutes choses, est le Dieu immortel et que sur la terre Cingischam est le seul seigneur. Nous voulons que ceci parvienne à la connaissance de tous, en tout lieu, dans les pays qui nous obéissent et dans ceux qui nous sont rebelles. Il faut donc que toi, ô Baiothnoy, tu les réveilles et que tu leur fasses savoir que tel est le commandement du Dieu vivant et immortel. Fais leur savoir aussi sans délai ta requête à ce propos et fais connaître en tout lieu mon commandement à ce sujet, partout où un messager pourra parvenir. Et quiconque ira à l'encontre, qu'il soit par toi vendu comme esclave et que sa terre soit dévastée. Et je te certifie que celui qui n'écoutera pas ce mien commandement sera sourd, et qui le verra et n'y obtempérera pas sera aveugle, et que celui qui agira selon ce mien ordre, s'il connaît la paix et ne la respecte pas, sera boiteux. Que cette mienne ordonnance parvienne à la connaissance de tous, qu'ils soient ignorants ou savants. Et celui qui l'entendra et négligera d'y obéir sera détruit, perdu, et mourra. Fais donc connaître tout cela, ô Baiothnoy. Et quiconque voudra le bien de sa maison et y obéira, et qui voudra nous

[18] Ceci est encore une formule habituelle dans les lettres adressées aux peuples invités à se soumettre ; on la retrouve dans celle qu'emportait Plancarpin. Cf. G. VERNADSKY, « The scope and contents of Gengis-khan *yasa* », dans *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 3, 1938, p. 344, et W. KOTWICZ, « Formules initiales des documents mongols aux XIII[e] et XIV[e] siècles », dans *Rocznik Orientalistyczny*, 10, 1934, p. 131-157.

[19] Le 23 juillet 1247. Sur le lieu d'expédition de cette lettre, cf. ci-dessus, n. 1.

servir, qu'il soit tenu en sécurité et honoré. Et quiconque ira à l'encontre de ce qu'il aura entendu, agissant selon ta volonté, efforce-toi de t'en emparer[20]».

POST-SCRIPTUM ?

L'année susdite, c'est-à-dire l'an de l'Incarnation du Seigneur 1247 au mois de juin , un miracle survint à Konya sur une place publique où une croix était sculptée sur un palais. Un jongleur s'y tenait et jouait, en présence de tous les assistants, avec un ours. Or l'ours, levant la patte, urina sur la croix, son maître l'y excitant, et aussitôt il expira à la vue de tous. Et comme les chrétiens présents bénissaient et louaient Dieu à propos de cet évènement, un Sarrasin s'indigna beaucoup de ce qu'ils attribuaient ce miracle au Christ. C'est pourquoi, se jetant en avant, comme pour exprimer son mépris envers la croix et les chrétiens, il frappa la croix de sa main; et aussitôt son bras, avec la main qui avait frappé, se dessécha. A nouveau un autre Sarrasin, qui était ivre, comme rendu furieux par la boisson, vilipendant l'émerveillement et la louange des chrétiens, se leva et voulut uriner sur la croix pour humilier la foi chrétienne: il mourut frappé d'une mort subite.

C'est ainsi que, tandis que la foule des chrétiens glorifiait Dieu à cause des trois miracles survenus en ce lieu, un Grec, enflammé par une inspiration divine, se rendit après du bailli de la cité en lui demandant de lui vendre ce lieu sale et abominable, dans lequel il voulait édifier une église en l'honneur de Dieu et de la sainte croix, et il lui promit même, s'il le lui accordait , de donner au sultan 22.000 sultanins. Mais le qâdi (*kaldinus*), évêque des

[20] Cet édit paraît avoir une portée générale : ce serait celui par lequel Güyük annonçait à ses gouverneurs la reprise du programme de soumission du monde entier, suspendu du fait de la mort d'Ögödei (qui avait entre autres mis fin à l'expédition de Batu en Hongrie).

Turcs, quand il apprit que ce chrétien avait ainsi le désir de se rendre propriétaire de cet endroit, s'y opposa par tous les moyens en sa possession[21].

[21] Cette anecdote figure immédiatement après le passage où Vincent annonçait qu'il mettait fin à ses emprunts aux récits des ambassadeurs envoyés aux Tartares (XXXII, 52). Mais il semble difficile d'admettre que le compilateur ait eu connaissance de cet évènement survenu à Konya en juin 1247 par une autre source que par la relation de Simon, qui avait traversé la Turquie, en passant vraisemblablement par cette ville, quelque trois mois après. Nous avons noté qu'ici *qâdi* est transcrit *kaldinus* alors que Simon emploie ailleurs *cadius*; mais ceci ne suffit peut-être pas pour lui refuser la paternité de ce passage.

12. LA SECONDE MISSION D'ANDRÉ DE LONGJUMEAU ET LA LETTRE DU CONNÉTABLE SMBAT

Un facteur capital dans ces contacts qui s'amorçaient ainsi entre Francs et Mongols, de façon encore peu cohérente et non sans contradictions, était la croisade dont Louis IX avait pris l'initiative au cours de sa maladie de décembre 1244 et qui fut entérinée par le pape en 1245. On a vu que Siméon Rabban-ata y faisait allusion dans sa lettre au roi de France qu'il félicitait de son intérêt pour la Terre Sainte. Simon, de son côté, avait relevé la curiosité que les Mongols manifestaient à l'égard de l'expédition annoncée, en supposant même qu'ils chercheraient à faire croire au roi qu'ils étaient animés de sentiments favorables à l'égard de cette entreprise alors que leur objectif principal aurait été de tenir l'armée des croisés à l'écart des territoires qui avaient accepté leur domination, notamment de la Turquie et d'Alep ; le narrateur nous a dit que c'était des Géorgiens et des Arméniens qu'il tenait cette information. Lui-même aurait, semble-t-il, été favorable à un débarquement en Turquie, plus commode pour la suite des opérations que l'Egypte où Saint Louis allait débarquer.

La lettre de Baiju, cependant, ne faisait pas état de ces perspectives. Et le « grand personnage » qui était venu de la cour du *qaghan* alors que les Dominicains attendaient leur congé, cet *Angutha* en qui on a reconnu Eljigideï, lequel allait devenir le représentant du grand-khan au Moyen-Orient, n'avait en rien atténué la sécheresse de l'ultimatum que Baiju adressait aux Occidentaux. Rien ne laisse supposer à ce moment que, dans l'armée mongole, on ait été prêt à voir en ces derniers autre chose que des « rebelles » à « l'ordre du Ciel », autrement dit des adversaires exposés, en raison de leur désobéissance, à connaître les rigueurs des campagnes des Tartares.

Et néammoins, lorsque Saint Louis séjournait à Nicosie, en décembre 1248, voici que deux envoyés des Mongols, dont l'un

au moins était un chrétien, lui apportèrent une lettre de ce même Eljigideï, qui rendait un son tout différent[1]. Pelliot avait supposé que le nouveau représentant du grand-khan, qui devait envisager de mener une guerre contre le khalife, pouvait souhaiter se concilier le roi de France et tirer parti de la campagne de celui-ci, qui aurait neutralisé les Ayyûbides et empêché ceux-ci de se porter au secours de Bagdad[2]. Le texte, toutefois, n'évoque pas de projet précis, ni de perspectives de coopération.

Cette lettre d'Eljigideï, qui avait sans doute été écrite un peu avant le départ du roi pour l'Orient (le mois de muharram de l'an 646 de l'Hégire correspond à avril-mai 1248), nous est parvenue dans une traduction française, que donne Mathieu Paris, et dans plusieurs versions latines. Pelliot en a reconstitué le texte en suivant essentiellement la transcription que donne le légat Eudes de Châteauroux dans une lettre au pape[3]. André de Longjumeau avait participé à la traduction de la lettre originale, sans doute écrite en persan ou en arabe.Elle est ainsi conçue :

«Par la puissance du Dieu très haut, la parole d'Eljigideï, envoyé du roi de la terre le Khan, au grand roi de nombreux pays, noble combattant du monde, glaive de la chrétienté, victoire de la religion du baptême, couronne de l'Eglise, défenseur de la loi évangélique, fils (?), roi de France - que Dieu accroisse son empire et lui conserve son royaume durant de longues années et réalise ses volontés dans la loi et dans le monde, maintenant et dans l'avenir, par la vertu de la divine conductrice des hommes et de tous les prophètes et apôtres[4], amen! -,cent mille

[1] Cf. P. PELLIOT, *Les Mongols et la Papauté* (3. André de Longjumeau), p. 151-175.

[2] Nous ne retiendrons pas cette hypothèse, eu égard à ce que le khalife avait accepté de se soumettre à la souveraineté mongole depuis 1232, et qu'il n'y avait donc pas urgence à agir contre lui. Voir toutefois ci-dessus p. 62, n. 9.

[3] Sur cette lettre d'Eudes de Châteauroux, nous nous permettons de renvoyer à notre article « La lettre du connétable Smbat et les rapports entre Francs et Mongols au milieu du XIIIe siècle », dans *Armenian Studies. Etudes arméniennes (Mélanges Haig Berberian*, éd. D. Kouymjian, Lisbonne 1986, p. 683-696, réimprimé dans *Croisades et Etats latins d'Orient*, Aldershot, Variorum, 1992, XII). Le légat l'envoyait au pape le 31 mai 1249 et c'est ce texte qui a été reproduit en partie par Vincent de Beauvais; on sait d'autre part que le roi avait envoyé une copie de la lettre d'Eljigideï à Blanche de Castille en 1251 ou 1252 (*ibid.*, p. 685, n. 11).

[4] Pelliot a proposé de reconnaître ici la déesse Ütügen, mais en laissant possible une autre interprétation.

saluts et bénédictions. Je lui demande de recevoir ces salutations et qu'elles lui soient agréables. Que Dieu me donne de voir ce roi magnifique qui a débarqué! Que le Créateur très haut nous fasse nous rencontrer dans la charité et nous donne de nous réunir ensemble! Après cette salutation, qu'il sache que nous n'avons pas d'autre intention dans cette lettre que l'utilité des chrétiens et le soutien des rois chrétiens, si le Seigneur le veut. Et je demande à Dieu qu'il donne la victoire aux armées des rois chrétiens, et les fasse triompher de leurs ennemis qui méprisent la croix. De la part du roi suprême (que Dieu l'exalte!), c'est à dire de Güyük Khan (*Kyocai*) (que Dieu accroisse sa magnificence!), nous sommes venus avec le pouvoir et le mandat d'assurer à tous les chrétiens d'être libres de toute servitude et tribut, et de corvée et de péages, et de toutes choses semblables[5]. Et qu'ils soient tenus en honneur et révérence, et que personne ne touche à leurs possessions, et que les églises détruites soient relevées, et qu'ils battent les tablettes[6], et que personne n'ose les empêcher de prier tranquillement et librement pour notre royaume. A cette heure nous sommes encore venus pour l'utilité des chrétiens et leur protection, si le Dieu très haut le veut. Nous envoyons cette lettre par notre fidèle ambassadeur, le vénérable Sabeldin Mousfat David et par Marc, pour qu'ils annoncent ces bonnes nouvelles et qu'ils disent de bouche à oreille ce qui se passe autour de nous. Que <notre> fils reçoive leur parole et leur accorde foi! Et dans ses lettres le roi de la terre (que sa magnificence s'accroisse!) a prescrit que dans la loi de Dieu il n'y ait pas de différence entre le Latin et le Grec et l'Arménien et le Nestorien et le Jacobite, et tous ceux

[5] L'exemption des charges fiscales accordée aux religieux, à condition de prier pour le salut et la prospérité du qaghan, s'étendant à toutes les confessions, est une disposition du code de lois mongol, promulguée en 1218. La prééminence reconnue aux chrétiens peut n'être qu'une forme de *captatio benevolentiae* à l'intention du roi de France.

[6] Ces dispositons visaient évidemment à abolir les restrictions imposées au culte chrétien par les Musulmans, qui avaient détruit nombre d'églises (voir plus loin la lettre de Smbat) et interdit l'annonce publique des offices par le son des cloches ou des simandres (les « tablettes » dont usaient les chrétiens orientaux).

qui adorent la croix. Tous ne font qu'un à nos yeux. Et ainsi nous demandons au roi magnifique de ne pas faire de différence entre eux, mais que sa piété et sa clémence s'étendent sur tous les chrétiens[7]. Que sa piété et sa clémence soient durables! Donné à la fin de muharram. Et ceci sera bon, s'il plaît au Dieu très haut.»

Cette lettre n'est pas sans offrir des similitudes avec celle de Siméon Rabban-ata et paraît attester que les vues que ce dernier avait exprimées avaient cours dans l'entourage du chef mongol. Celui-ci félicitait Saint Louis de sa venue et formait des vœux pour le succès de ses armes ; et il lui recommandait de traiter les chrétiens, quelle que fût leur confession, de la même manière que les Latins, pour se conformer à la règle mongole qui établissait un traitement d'égalité pour toutes les religions. Il n'est pas exclu que ce rappel des prescriptions du *yasaq* lui soit apparu comme un des devoirs lui incombant au titre de sa fonction de représentant du *qaghan*. La phraséologie orientale qui se mêle aux formules habituelles de la chancellerie mongole paraît attester l'intervention de scribes appartenant aux confessions chrétiennes de Mésopotamie. Les intentions bienveillantes des Mongols, non exemptes de leur habituelle affirmation de supériorité (l'expression de « fils » en témoignerait), étaient de nature à rassurer le roi de France et les Latins d'Orient sur l'accueil qui serait réservé à sa croisade.

Les termes mêmes de la lettre et les propos tenus par les messagers qui en étaient porteurs encouragèrent le roi à entrer en rapports plus étroits avec le grand-khan lui-même ; il lui envoya une lettre qu'il accompagna de riches cadeaux, dont une tente-chapelle d'écarlate ; le légat du pape, Eudes de Châteauroux, écrivait de son côté au *qaghan*, à Eljigideï et à divers autres personnages pour les inviter à reconnaître la primauté pontificale. C'est à nouveau André de Longjumeau qui fut choisi pour porter ces lettres. L'ambassade, qui comprenait avec ce Dominicain un de ses confrères et quelques clercs ainsi que les envoyés des Mongols, partit de Chypre à la fin

[7] Nous avons proposé de reconnaître ici une prescription émanant du chef mongol (et sans doute inspirée par les Nestoriens de son entourage) pour inviter le roi de France à traiter avec les mêmes égards les différentes confessions chrétiennes, notamment en Terre Sainte (J. RICHARD, « Ultimatums mongols et lettres apocryphes. L'Occident et les motifs de guerre des Tartares », dans *Central Asiatic Journal*, 17, 1973, p. 217-218, réimprimé dans *Orient et Occident au Moyen Age. Contacts et relations*, London, Variorum, 1976, XXVII).

de janvier 1249. Mais entre temps Güyük était mort ; c'est sa veuve Oghul Qaïmish qui reçut les envoyés, de façon, semble-t-il, assez bienveillante. Elle leur remit d'autres cadeaux pour le roi, avec une lettre dont Joinville a donné un aperçu :

«Bonne chose est la paix; car quand la terre est en paix, ceux qui vont à quatre pieds mangent l'herbe paisiblement; ceux qui vont à deux labourent la terre paisiblement. Et nous te mandons cette chose pour te servir d'avis, car tu ne peux pas avoir de paix si tu ne l'as de nous. Car Prêtre Jean se leva contre nous, et tel roi et tel roi (et ils en nommaient beaucoup), et nous les avons mis à l'épée. Et nous te mandons que tu nous envoies tant de ton or et tant de ton argent chaque année, pour que tu nous tiennes pour amis; et si tu ne le fais pas, nous détruirons toi et ton peuple comme nous avons fait de ceux que nous avons ci-devant nommés[8]».

La régente faisait donc l'éloge de la paix, mais en précisant que celle-ci ne pouvait être acquise que par la réduction du roi de France à l'état de tributaire. Ce message, lorsqu'André le rapporta à Césarée, en 1251, parut fort menaçant au roi, et le dissuada de poursuivre des conversations. Aussi, lorsque la nouvelle lui parvint qu'un prince mongol, Sartaq, qui régnait dans la région de la Volga, s'était fait baptiser et lorsque le Franciscain Guillaume de Rubrouck se proposa d'aller évangéliser les Tartares dans cette contrée, le roi prit soin, en lui donnant des lettres de recommandation, d'éviter les termes qui auraient évoqué une mission diplomatique. Néammoins une suite de quiproquos intervint, dont la conséquence fut que Rubrouck, considéré bien malgré lui comme un ambassadeur chargé de proposer une alliance aux Mongols, fut acheminé jusqu'en Mongolie[9]. Et il en rame-

[8] Jean de Joinville, *Vie de Saint Louis*, éd. N. de Wailly, p. 173. Sur cette ambassade, voir l'article de Pelliot cité en n. 1.

[9] Sur cette interprétation, cf. J. RICHARD, « Sur les pas de Plancarpin et de Rubrouck : la lettre de Saint Louis à Sartaq », dans *Journal des Savants*, 1977, p. 49-61. Une interprétation différente : celle de Marina MÜNKLER, *Die Beschreibung Ostasiens in den Augenzeugenberichten des 13. Jhdts*, Berlin 2000, p. 43-49, qui voit en Rubrouck un envoyé chargé d'une mission secrète. Pour le voyage de Rubrouck et sa relation, nous renvoyons à l'excellente traduction et au commentaire de Cl. et R. KAPPLER, *Guillaume de Rubrouck, envoyé de Saint Louis, Voyage dans l'empire mongol*, Paris 1985.

na une nouvelle lettre du nouveau *qaghan*, Möngke, qui blâmait Oghul Qaïmish pour avoir traité avec trop d'égard un souverain qui ne lui avait pas fait sa soumission ; il s'indignait qu'elle eût répondu aux présents du roi par d'autres cadeaux, ce qui n'aurait convenu qu'à des relations entre égaux. Et à nouveau il invitait Saint Louis à se soumettre. La position de la cour mongole, telle qu'elle s'était définie au temps de Plancarpin et dans la lettre de Baiju, n'avait donc pas varié, en dépit de ce qu'avait pu laisser supposer le message d'Eljigideï.

Mais, précisément, dans la lettre qu'il confiait à Rubrouck, Möngke imputait la responsabilité de la démarche inconsidérée du roi de France à celui dont Eljigideï avait fait l'éloge et qui avait été le principal des ambassadeurs de ce dernier, « Sabeldin Mousfat David », en qui Pelliot a reconnu un chrétien, qu'il traitait de « menteur ». C'est bien la politique adoptée à Tabriz, autour de Rabban-ata et d'Eljigideï, soutenue par les chrétiens orientaux et favorable aux Francs, qu'il dénonçait.

D'ailleurs, dans les convulsions qui avaient accompagné l'avènement de Möngke, lequel avait éliminé les partisans de la famille de son prédécesseur, Eljigideï avait été exécuté et son entourage chrétien avait probablement été lui aussi épuré[10]. Et Rubrouck était revenu avec des informations qui laissaient prévoir une nouvelle campagne dirigée contre ceux des peuples et des potentats du Moyen et du Proche Orient qui n'étaient pas suffisamment dociles envers le pouvoir mongol. L'historien persan Rashid al-Din confirme qu'en arrivant en Iran, en 1256, le frère du grand-khan à qui était confié le gouvernement de cette contrée où il allait prendre le titre d'*il-khan*, Hülegü, annonçait son intention de pousser la domination mongole jusqu'à la Méditerranée et de chasser du littoral « les fils de France et d'Angleterre[11] ».

[10] PELLIOT, *op. cit.*,(3), p. 201-203.

[11] *Rashid al-Dîn. Histoire des Mongols de la Perse*, éd. et trad. Quatremère, I, p. 223-225. Cet auteur avait traduit « les fils de France et les infidèles », en signalant la difficulté de lecture de ce dernier mot. J.A. BOYLE, « Rashid al-Dîn and the Franks », dans *Central Asiatic Journal*, 1970, p. 63-64, a résolu cette difficulté, en identifiant « the children of Ifrîns and Lankitâr » aux Français et aux Anglais, tout en suggérant que l'auteur aurait pu introduire cette mention à la suite de l'hostilité témoignée par les Francs aux Mongols en 1260. Mais Rubrouck (chapitre 32) a noté que la cour mongole envisageait en 1254 une cam-

L'Orient latin n'avait sans doute pas eu connaissance de ces propos menaçants. Mais l'arrivée de Hülegü se traduisit aussitôt par une reprise des activités militaires. La Turquie seljuqide elle-même, cependant très attentive à ne pas irriter les Mongols, allait se voir contrainte par la force à accepter la présence des armées mongoles. Hülegü avait tout d'abord détruit la principauté des Ismaîliens dans l'Elbourz et entreprenait d'éliminer les autres points d'appui de la secte. Il s'en prenait ensuite au khalife de Bagdad ; le sac de cette ville et la mise à mort du khalife, en 1258, eurent un grand retentissement. Dès 1256, le précepteur du Temple avait fait part à ses correspondants de la menace tartare ; en 1257, Alexandre IV avait prescrit de mettre la Terre Sainte en état de défense. Les responsables des états latins d'Orient multiplient leurs appels au pape et aux souverains d'Occident en témoignant qu'ils sont conscients du danger qui se rapproche[12]. On y a été d'autant plus attentif qu'une nouvelle offensive mongole se dessinait en même temps en Europe orientale.

Mais ce sentiment était-il général ? Lorsque Baiju avait vaincu les Seljuqides, il avait substitué la tutelle mongole à celle que ceux-ci faisaient peser sur leurs voisins, lesquels avaient dû transférer leur allégeance au *qaghan*. Tel avait été le cas du royaume de Petite-Arménie, auquel le sultan avait imposé son autorité dans les premières décennies du XIII[e] siècle, en obligeant le roi arménien à manifester sa dépendance à son égard, et par la proclamation publique de l'appel à la prière musulmane, faite en son nom, et par la présence de ce même nom sur les monnaies frappées par le roi. L'Arménien, comme le rapporte Simon, ne regrettait pas le changement de maître, en dépit de la lourdeur des exigences des Mongols. Il s'était hâté de faire acte de soumission à ceux-ci, et le même Simon affirmait qu'il était allé jusqu'à livrer à ces derniers la mère et la sœur du sultan qui avaient été confiées

pagne dirigée contre les Assassins, Bagdad, la Turquie et Byzance, dans laquelle les états latins pouvaient fort bien être impliqués. Un changement d'attitude comparable est intervenu à l'égard des Byzantins, en état d'hostilité avec les Mongols autour de 1256 (le futur Michel VIII défendit contre eux Laodicée du Méandre), et qui firent alliance avec Hülegü en 1260-1261 : cf. J. RICHARD, « Byzance et les Mongols », dans *Byzantinische Forschungen*, 23, 1999, p.87-88 ; réimpr. dans *Francs et Orientaux dans le monde des croisades*, Aldershot 2003, XXIV.

[12] RODENBERG, *Epistolae saeculi XIII*, III, p. 415 ; *Registres d'Alexandre III*, no 1939 (28 avril 1257) ; R. RÖHRICHT, dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 1886, p. 102, n. 15.

à sa garde. Il est certain que la domination lointaine des Tartares pouvait lui paraître moins oppressante que celle des Turcs.

Les dynastes musulmans et chrétiens qui acceptaient de se soumettre au grand-khan envoyaient à celui-ci leurs plus proches parents pour faire acte de soumission. Le baron arménien Constant, qui faisait office de régent pour le roi Héthoum, son fils, ne manqua pas d'agir ainsi, et il envoya à Karakorum son second fils, Smbat (ou Sempad), qui portait le titre de connétable de ce royaume. Celui-ci se mit en route à travers les pays soumis aux Mongols ; il devait arriver à la cour mongole au cours de l'année 1248, et profiter de son séjour pour obtenir du *qaghan* un diplôme de protection pour le royaume arménien et la restitution à celui-ci des places que les Seljuqides lui avaient enlevées.

C'est au cours de ce voyage qu'il envoya une lettre à ses deux sœurs, Emeline (ou Stéphanie) et Marie, et à leurs époux, le roi Henri de Chypre et le comte de Jaffa, Jean d'Ibelin, lettre qui leur parvint sans doute à l'été de 1248[13]. Et c'est ainsi que le légat du pape, à qui cette missive fut communiquée, fut en mesure d'envoyer à Innocent IV, au moment où Saint Louis était à Nicosie, une traduction latine de la lettre en question. Cette lettre devait être assez largement reproduite ; elle a trouvé notamment place dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais à côté des extraits de Plancarpin et de Simon, pour donner une vision de l'empire mongol qui complétait celle de ces deux auteurs. Mais elle avait été tout spécialement conçue pour informer les dirigeants des états latins des découvertes qu'avait faites le prince arménien :

«Sachez, messeigneurs, que de même que je me suis spécialement exposé à faire ce voyage pour Dieu et pour l'utilité de la Chrétienté, de même Jésus-Christ m'a conduit jusqu'à une ville appelée Samarkand. Mais comment vous dire ou vous écrire combien de terres nous avons vues, puisque nous avons laissé derrière nous l'Inde, du côté du Ponant[14]; et nous avons traversé Bagdad

[13] Cf. notre article cité ci-dessus, n. 3.

[14] Le mot « Inde », avec sa localisation à l'ouest de Samarkand, est difficile à identifier : les pays de l'Inde septentrionale, même s'étendant sur une grande partie de l'Afghanistan actuel, paraissent trop méridionaux.

et toute sa terre deux mois après avoir entrepris notre voyage. Et comment vous dire combien de cités désertes j'ai vues, que les Tartares avaient dévastées et dont personne ne pourrait évaluer l'opulence et la grandeur? Nous avons vu en effet trois villes dont chacune faisait trois jours de marche, et nous avons vu plus de cent mille amoncellements prodigieux constitués par les ossements de ceux que les Tartares y avaient fait périr. Et il nous est bien apparu que, si Dieu n'avait amené auprès d'eux les Tartares, qui ont ainsi massacré les païens, ceux-ci auraient été en mesure d'envahir et de conquérir toute la terre jusqu'à la mer. Et nous avons traversé un des fleuves du Paradis, celui que l'Ecriture appelle Gihon, qui est plus grand qu'aucun de ceux que nous avons jamais vus, et dont le lit s'étend de toute part sur une grande journée de marche[15].

Des Tartares, il faut savoir qu'ils sont innombrables au point que nul ne peut évaluer leur nombre, et que ce sont de bons archers au tir très juste, terrifiants par leur aspect et très divers par leur visage; et, dans ces lettres, nous ne pourrions vous décrire leurs mœurs. Mais, si Dieu me prête vie pour que je puisse, avec l'aide du Seigneur, vous revoir sains et saufs, je vous raconterais tout cela de vive voix.

Cela fait maintenant huit mois que nous allons, de jour et de nuit, et on nous dit actuellement que nous sommes à la moitié de notre chemin entre notre pays et celui du *cham*, c'est-à-dire du principal seigneur des Tartares.

A propos de notre mission, tous ceux que nous rencontrons, Tartares et autres, nous disent que nous agirons bien et judicieusement en l'accomplissant. Et nous avons appris de source sûre que cela fait déjà cinq ans que le khan, père de celui qui règne maintenant, est mort[16]; mais les barons et les chevaliers des Tartares étaient à ce point dispersés à travers les pays que c'est

[15] L'Amu-Darya (Oxus des Anciens).

[16] La mort d'Ögödei remontait au 11 décembre 1241, et les princes gengiskhanides ne s'étaient réunis pour élire son successeur qu'au printemps de 1246.

à peine si ces cinq années leur ont permis de se réunir en un même lieu pour introniser ledit khan. Certains d'entre eux, en effet, étaient dans l'Inde, d'autres dans le pays de Cathay (*Chata*), d'autres dans la terre de Russie et d'autres dans le pays de *Chascat et Tanghat* (Kashgar et Khodjend?[17]), c'est-à-dire dans la terre d'où les Trois Rois étaient partis pour aller à Bethléem adorer Jésus à sa naissance.

Et sachez combien la puissance du Christ a été grande et l'est encore. Car les gens de ce pays sont chrétiens et toute la terre de Cathay aussi[18], et ils croient en ces trois rois. Et j'ai été moi-même dans leurs églises, et j'ai vu Jésus-Christ représenté en peinture, et les trois rois dont l'un offre l'or, et l'autre l'encens, et le troisième la myrrhe. Et c'est par l'intermédiaire de ces trois rois qu'ils croient au Christ; et, par leur intermédiaire, le khan et tous les siens se sont maintenant faits chrétiens. C'est pour cette raison qu'ils ont des églises à leur porte, qu'ils sonnent les cloches et battent les simandres, de telle sorte que ceux qui se rendent auprès du khan leur seigneur sont contraints de se rendre d'abord à l'église et de saluer Jésus-Christ, se rendant seulement ensuite auprès du khan pour le saluer, qu'ils soient Sarrasins ou Chrétiens, qu'ils le veuillent ou non, pour ceux à qui cela ne plaît pas. Et nous vous faisons savoir que nous avons trouvé beaucoup de chrétiens répandus à travers la terre d'Orient, et beaucoup d'églises belles, hautes et antiques et bien construites que les Turcs avaient dévastées. Aussi les chrétiens de ce pays étaient allés en présence du grand-père du khan actuel qui les reçut avec beaucoup d'honneur et leur accorda la liberté, et fit interdire à qui que ce fût de faire ou de dire ce qui pût, à bon droit, même pour peu de chose, les contrister. De

[17] Le mot de *Tanghat* est d'identification difficile. Nous écartons un rapprochement avec le nom des Tabghatch, peuple turc du IV[e] siècle, et nous proposons celui d'une ville voisine du lieu où se trouvait alors Smbat.

[18] Ici *Cathay* paraît désigner l'ancien empire des Qara-Khitaï; les indications de Smbat sur la présence d'une chrétienté nombreuse méritent d'être retenues.

la sorte, les Sarrasins qui les avaient jusque là humiliés reçurent au double ce qu'ils leur avaient fait[19].

Et comme, faute de prédicateurs (à cause de nos péchés), le Christ n'avait personne pour prêcher son nom très saint dans ces contrées, c'est lui-même qui s'est prêché et qui continue à le faire par sa très sainte puissance, comme vous pourrez mieux le savoir, de telle sorte que les peuples de ces contrées croient en lui. Et sachez qu'à mon avis ceux qui ont charge de prêcher encourent une grave responsabilité[20].

Sachez en outre que,dans la terre de l'Inde, qui a été convertie par l'apôtre saint Thomas, il y a un roi chrétien qui était dans une grande inquiétude, du fait qu'il était entouré de rois musulmans qui le pressaient de toutes parts, jusqu'au moment où les Tartares arrivèrent dans ce pays et où il se fit leur homme. Alors, avec son armée et celle des Tartares, il attaqua les Sarrasins, faisant tant de butin sur eux dans ce pays de l'Inde que l'Orient entier est plein d'esclaves indiens; j'en ai vu plus de cinquante mille que ce roi avait capturés et ordonné de mettre en vente[21]. Et je ne puis vous dire la vingtième partie de ce que nous avons vu; mais, par le peu que j'en dis, vous pouvez comprendre le reste.

Sachez que le seigneur pape a envoyé son ambassadeur audit khan et lui a demandé de dire s'il était chrétien ou non, et pourquoi il avait envoyé sa gent fouler le monde aux pieds et pourquoi il faisait tuer les pauvres. Le khan lui a répondu que Dieu avait ordonné à ses ancêtres et à lui-même d'envoyer leurs armées pour détruire les nations perverses. Sur ce qu'il lui avait demandé s'il était chrétien, il a répondu que Dieu le savait et que si le seigneur pape voulait le savoir, il n'avait qu'à venir et qu'il verrait et saurait[22].

19. A retenir aussi ce témoignage sur les persécutions dont les chrétiens avaient été victimes de la part des Qarakhanides, sur lesquelles nous avons d'autres indications.

20. Nous comprendrions que le connétable leur reproche leur négligence.

21. Il peut s'agir ici de la campagne menée contre le sultan de Delhi Bahram-shâh, au cours de laquelle les Mongols s'emparèrent de Lahore, en 1241. mais on ne voit pas qu'un roi chrétien y soit intervenu.

22. Ceci est selon toute vraisemblance un écho de l'ambassade de Plancarpin.

Très chers, ce sont là des rumeurs assurées que je vous écris. Ce que je demande au Seigneur, c'est que ma lettre vous trouve sains et saufs. Saluez, etc., et priez Dieu pour moi, etc. Donné en la grande cité de Samarkand, le 7 février.»

Nous avons dit ailleurs quelles conclusions on pouvait tirer de cette lettre en ce qui concerne la connaissance que les Arméniens avaient de l'Asie intérieure, où ils virent, tout comme les Latins, la patrie des Rois Mages, et du christianisme de rite nestorien que Smbat découvrait ainsi. Mais le connétable arménien se proposait un but d'ordre politique dont il nous dit qu'il rencontrait chez ses interlocuteurs (chrétiens) une large adhésion.

Le voyage de Smbat l'amena finalement à la cour de Güyük, où il trouva un accueil favorable. Le khan lui fit épouser une princesse mongole, sans égard, semble-t-il, à ce qu'il était déjà marié[23] ; il accorda au roi Héthoum un diplôme de protection, et il ordonna que l'on fît restituer au royaume d'Arménie les places que les Seljuqides lui avaient enlevées.

Le connétable revint au bout de quatre années d'absence, donc sans doute en 1251. Mais son frère Héthoum, après l'élection de Möngke, se mit lui-même en route à son tour pour aller faire sa cour au *qaghan* (Rubrouck avait même espéré pouvoir effectuer son voyage de retour en sa compagnie)[24]. Et c'est comme fidèle allié des Mongols qu'il revint dans son royaume.

Or Héthoum avait tenu à opérer un rapprochement avec son voisin franc, le prince d'Antioche Bohémond VI, et, pour sceller ce rapprochement, il avait donné à ce dernier sa fille comme épouse. La situation de la principauté au regard des Mongols nous est mal connue : on se souvient que Bohémond V avait refusé l'ultimatum mongol que lui avait fait porter Baiju, mais que Siméon Rabban-ata se flattait d'être intervenu efficacement en sa faveur, et qu'un passage de Matthieu Paris faisait état de ce que le prince avait fait acte de soumission envers le khan. Sa parenté avec le roi d'Arménie, si bien en cour auprès de ce dernier, ne pouvait que pousser Bohémond VI dans les rangs mongols

23. Il en eut un fils qu'on appela Tartar Vasil.

24. Cf. *La chronique attribuée au connétable Smbat*, trad G. Dédéyan, Paris 1980, p. 98-100 (Documents relatifs à l'histoire des croisades, XIII) et les textes cités en référence.

au même titre que son beau-père. De fait, il accepta même la présence d'un résident mongol, sans doute lorsque Hülegü prépara sa descente en Syrie[25].

En ce qui concerne Chypre, dont le roi était lui aussi allié à la maison royale d'Arménie, la biographie d'un général chinois au service mongol, Kouo-khan, nous apprend que celui-ci avait fait porter une demande de soumission à un « sultan » franc du nom de *O-fu-wu-tu*, en qui on a proposé de reconnaître le roi Hugues II (« Huguet »), qui répondit à cette invite par des marques de respect hyperboliques, qui laissent seulement supposer qu'il se pliait au moins formellement aux exigences de Hülegü[26].

Mais il semble que l'Orient latin était fort divisé sur l'attitude à adopter au moment où la grande armée de l'Il-khan s'attaquait au sultanat ayyubide d'Alep et de Damas. Héthoum et Bohémond avaient rallié cette armée et participaient à la campagne, qui commença par le siège d'Alep auquel ils prirent part ; Bohémond occupa Baalbek, puis entra à Damas où il fit célébrer une messe solennelle[27]. Hülegü récompensa sa fidélité, on l'a vu, en faisant restituer à la principauté les places que lui avait anciennement enlevées Saladin, et notamment le port de Lattaquié. Cette attitude fit scandale à Acre, où l'on continuait à vivre dans l'attente d'une croisade qui aurait eu pour objectif le refoulement des Tartares regardés comme ennemis des chrétiens. Le légat pontifical, Thomas Agni de Lentini, évêque de

[25] Bohémond accepta aussi la présence à Antioche du patriarche grec Euthyme que lui imposa Hülegü, et celle d'un résident mongol. Sur son excommunication par le légat pontifical qui frappa également d'anathème le roi Héthoum, cf. P. JACKSON, « The crisis in the Holy Land in 1260 », dans *English historical review* 95, 1980, p.481-513, et spécialement p. 494-495.

[26] D'après la biographie de Kouo-khan, un des lieutenants de Hülegü, citée par G. PAUTHIER, *Le livre de Marco Polo*, I, p. CXXI-CXXII. Cet auteur avait cru pouvoir reconnaître dans l'île sur laquelle régnait ce souverain celle de Rouad, au large de Tortose. P. Jackson (« The crisis », p. 512-513) propose de lire le nom du souverain *Wu-tu* et de l'identifier à l'empereur de Constantinople (alors Baudouin II). Nous pensons qu'il s'agit plutôt du roi de Chypre.

[27] Les allégations des *Gestes des Chiprois* sur la revanche que les chrétiens de Damas auraient prise des avanies dont ils souffraient de la part des Musulmans en bénéficiant de l'appui du prince d'Antioche doivent être nuancées : D. SOURDEL, « Bohémond et les chrétiens à Damas sous l'occupation mongole », dans *Dei gesta per Francos. Etudes sur les croisades dédiées à J. Richard*, ed. M. Balard, J. Riley-Smith et B. Kedar, Aldershot 2001, p. 295-299.

Bethléem, jeta l'anathème sur le prince d'Antioche et le roi d'Arménie[28].

Les barons d'Acre et de Tyr n'avaient sans doute pas eu de contacts avec les Mongols jusqu'au début de 1260, où ils reçurent de ceux-ci une lettre « menaçante et remplie de blasphèmes », autrement dit l'habituel ultimatum les sommant de faire leur soumission[29]. Ils avaient alors appris la chute d'Alep, qu'avait suivie la capitulation de Homs, Hama et Amman ; le sultan ayyûbide s'était enfui en direction de l'Egypte. C'est alors que le légat avait écrit sa lettre du 1[er] mars qui fait état de ce que les Francs s'apprêtaient à résister dans leurs châteaux, mais appelaient à l'aide. Les prélats, les maîtres des ordres militaires et les barons du royaume renouvelaient cet appel le 22 avril[30]. Cette attitude s'explique : les colonies franques de la côte avaient pris l'habitude de vivre sous le régime de trêves accordées par les souverains musulmans. Ces trêves, dans une certaine mesure, faisaient d'elles des éléments du système politique que l'invasion mongole allait détruire. Les chefs des Francs hésitaient donc à prendre parti ; l'un d'eux, Julien de Sidon, crut pouvoir razzier des villages passés sous le contrôle des Mongols, ce qui lui attira de sévères représailles (Sidon fut saccagée). Sans se départir d'une neutralité formelle, ils autorisèrent alors les Egyptiens à traverser leur territoire et à s'y ravitailler pour attaquer la petite armée que Hülegü avait laissée derrière lui et qui fut défaite à Ain Jalûd (3 septembre 1260).

Le sultan mamelouk d'Egypte, Qutuz, avait donc pris vigoureusement position pour résister aux Mongols et les Francs du royaume de Jérusalem - ou de ce qui en restait - n'avaient pas cru pouvoir rompre avec lui. Néanmoins ce même Thomas Agni de Lentini qui venait d'excommunier les alliés du Mongol, agissant comme le véritable chef des Francs du royaume latin, et les barons qui l'entouraient avaient jugé prudent de sonder Hülegü sur ses intentions à leur égard, et c'est ainsi qu'ils lui envoyèrent

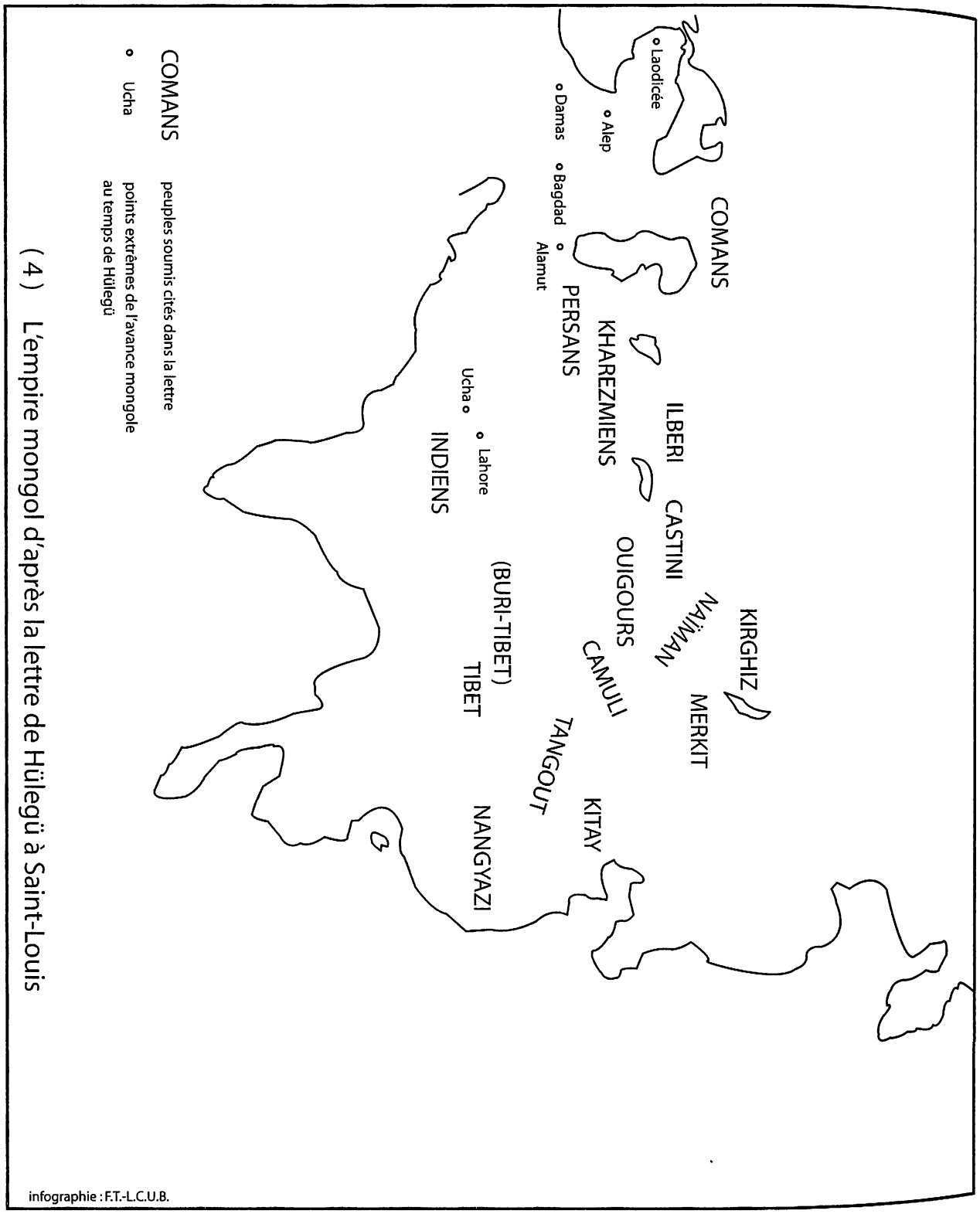
[28] Sur cette campagne, cf. R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris 1934-1936, 3 vol., t. III, p. 575-605, et P. JACKSON, « The crisis ».

[29] Cf. R. RÖHRICHT, « Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », dans *Archives de l'Orient latin*, I, Paris 1881, p. 617-652, notamment p. 636.

[30] H.F. DELABORDE, « Lettre des chrétiens de Terre Sainte à Charles d'Anjou (22 avril 1260) », dans *Revue de l'Orient latin*, 2, 1894, p. 207 ; cf. aussi Matth. Paris, V, p. 684.

un Dominicain anglais, David d'Ashby, qu'on nous donne comme mandaté par le patriarche de Jérusalem (alors absent du royaume) et le « seigneur du royaume », qui n'était autre que le roi de Chypre Hugues II. Cet envoi serait intervenu à la suite du siège d'Alep (dont la citadelle tomba le 25 février), c'est-à-dire vraisemblablement vers le mois d'avril 1260 ; et David rejoignit sans doute le chef mongol au moment où celui-ci, dont la cavalerie supportait mal le climat syrien, venait de se replier sur la Haute-Mésopotamie, donc dans le courant de l'été[31]. Cette mission allait être le point de départ d'une nouvelle étape dans les relations entre les Francs d'Orient, et ceux d'Occident après eux, et les Mongols.

[31] Les envoyés des Francs, selon Nuwairi, avaient été reçus par Kitbuqa dans le Marj Bariout, au sud de Baalbek (C.d'OHSON, *Histoire des Mongols*, III, p. 328-329). Il leur avait donc fallu repartir vers le Nord pour rejoindre Hülegü.



(4) L'empire mongol d'après la lettre de Hülegü à Saint-Louis

13. LA LETTRE DE HÜLEGÜ À SAINT LOUIS ET L'ENTENTE AVEC LES MONGOLS

Nous ne connaissons le résultat de la mission confiée à David d'Ashby que par la découverte qu'avait faite l'abbé Borghezio de la relation que le notaire latin de l'Il-khan, un certain Richard, rédigea en 1274 à l'intention du concile de Lyon où il accompagnait avec le même David des envoyés mongols[1] ; mais une autre découverte récente, celle d'une lettre de Hülegü à Saint Louis, datée du 10 avril 1262, dont une copie a été retrouvée par M. Meyvaert dans un manuscrit du XIV[e] siècle, a confirmé ses dires tout en apportant une lumière nouvelle sur le changement d'attitude de la cour mongole envers le monde franc[2]. En voici le texte :

«Dieu, qui avait jadis parlé à nos pères par les prophètes, bien des fois et en maintes manières[3], s'est adressé récemment, en notre temps, à notre aïeul Gengis-khan par l'intermédiaire de Teb Tengri (ce nom veut dire le prophète de Dieu), son cousin, qui révélait miraculeusement les évènements à venir dans le temps[4]. Il lui fit

[1] Ce texte a fait l'objet d'une nouvelle édition, avec une étude très complète sur les relations entre Francs et Mongols, de la part de B. ROBERG, « Die Tataren auf dem 2. Konzil von Lyon, 1274 », dans *Annuarium historiae conciliorum*, 5, 1979, p. 341-402. Cf. aussi K. LUPPRIAN, *Die Beziehungen der Päpste*, p. 226-231.

[2] P. MEYVAERT, « An unknown letter of Hulagu, il-khan of Persia, to King Louis IX of France », dans *Viator*, 11, 1980, p. 245-259, planche. Nous avons fait écho à cette découverte dans J. RICHARD, « Une ambassade mongole à Paris en 1262 ? », dans *Journal des Savants*, 1979, p. 295-303, réimprimé dans *Croisés, missionnaires et voyageurs*, London 1983.

[3] Hebr., I, 1.

[4] Cf. L. HAMBIS, « Un épisode mal connu de l'histoire de Gengiskhan », dans *Journal des Savants*, 1975, p. 13-46. Le *Teb-tengri* (ici »Temtengri ») n'est autre que le chaman Kökötchü, dont le rôle paraît avoir été capital dans l'élévation de Temujin, auquel il conféra son nom de Gengis-khan, à la dignité de *qaghan*, mais qui finit par porter ombrage au souverain qui le fit tuer. Ce texte atteste que la dynastie continuait à se référer aux révélations du chaman qui attestaient du mandat confié par le Ciel au chef mongol.

connaître par ledit Teb Tengri ce message: Je suis le seul Dieu tout-puissant qu'il y ait au ciel et je t'ai fait le seigneur et le roi du monde entier, au-dessus des nations et des rois, pour que tu renverses, détruises, dissipes, disperses, construises et plantes. Je te mandate donc pour que tu fasses connaître mon commandement à tous les peuples, langues, tribus, de l'orient, du midi, du septentrion et de l'occident et que tu annonces à chacune des parties du monde entier dans lesquelles des empereurs commandent et des rois règnent, des chefs gouvernent, des pouvoirs sont exercés, et partout où les pieds des chevaux peuvent fouler le sol, des navires naviguer, des envoyés parvenir, des lettres être entendues, pour que ceux qui ont des oreilles entendent, qu'en entendant ils comprennent, qu'en comprenant ils croient. Mais que ceux qui ne croiront pas réfléchissent à l'avenir à la manière dont ceux qui ne croiront pas à mes commandements seront écrasés.

Nous donc, dans la force du Mengu Tengri (c'est à dire du Dieu vivant)[5], Hülegü khan, chef de l'armée des Mongols, avide de dévaster les perfides nations des Sarrasins, bienveillant soutien de la foi chrétienne, vigoureux exterminateur de ses ennemis, mais plein d'affection pour ses amis, à l'illustre roi des Francs Louis et aux princes, ducs, comtes, barons, chevaliers et tous et chacun les autres de tout le royaume de France, *barachmar* (c'est-à-dire salut)[6].

En faisant connaître la révélation ci-dessus, nous vous faisons savoir que vous ayiez à obéir sans hésiter à nous qui nous réclamons du commandement du Dieu vivant d'autant que vous considérerez notre puissance comme nous ayant été conférée par ce même Mengu Tengri (c'est-à-dire le Dieu vivant). Mais pour que, à tout hasard, nous ne paraissions pas avoir diffusé de vaines paroles, nous vous faisons connaître quelques exemples, entre

5. *Möngke-tengri* : le Ciel éternel.

6. M. Meyvaert explique ce mot comme étant le persan *bi-rahmat*, emprunté à l'arabe et exprimant une bénédiction (« à la merci <de Dieu> ») : *Viator*, 11, p. 253 n.

beaucoup, de ce qui est arrivé en notre temps à ceux qui, restant incrédules, sont allés à l'encontre de nos commandements, lesquels sont de plus ceux du Dieu vivant.

Il a plu en effet à notre majesté de faire connaître le commandement divin que nous citions en commençant aux rois et aux princes de l'Orient, à savoir au roi des *Castini*, au roi des Naïman, au roi des Merkit, au roi des Kirghizes, au roi des *Nangyazi*, au roi des *Kytay*, au roi des Tangoutes, au roi des Tibétains (répété deux fois?), au roi des Ouïgours, au roi des Qamul, au roi des *Vilperiti*, au chef des Kharezmiens, au sultan des Persans, aux chefs des Comans[7], ainsi qu'aux rois et sultans, princes et ducs des pays méridionaux, c'est-à-dire à ceux qui gouvernent les Indiens et les régions avoisinantes[8], à d'autres encore qui sont innombrables et dont il serait fatigant, dans ces lettres, de donner les noms - lesquels , par la volonté divine, comme ils avaient refusé dans leur orgueil de reconnaître la seigneurie que Dieu nous avait conférée, se fiant à leurs forces présomptueuses, n'avaient pas craint de lever leurs armées contre nous. Bref, nous les avons fait périr en nombre infini, d'une mort funeste;

[7] Nous renverrons ici aux identifications proposées par M. Meyvaert (nous avons rendu *duces* par « chefs ») ; cf. l'article de *Viator*, p. 252-254, notes. Les *Castini* seraient les Kesdiyin, un des « peuples des forêts » soumis en 1207 par Jötchi (*Hist. secrète*, § 239). Le roi des *Nangyazi* : l'empereur Song de la Chine du sud, tandis que celui des *Kytay* (*Kitad* en mongol) est l'empereur Kin de la Chine du nord que depuis Marco Polo on appela « Cathay ». *Regi Teubetorum* et *regi Tubetorum* pourraient constituer un doublet, à moins qu'on ne puisse reconnaître dans l'un d'eux un roi du *Buritabet*, cité par Plancarpin et Rashid al-Dîn et qui serait un royaume tibétain situé au nord de la dépression du Tsaïdam par opposition au Tibet proprement dit (PELLIOT, « A propos des Comans », dans *Journal Asiatique*, 1920, p. 182-183) ; les Qamul ont laissé leur nom à la ville de Ha-mi. Quant au *rex Vilperitorum*, il s'identifie au « renowned khan of the Ilbari », de la lignée d'Abar-khan, chef de 10.000 familles, cité par Juzjâni (trad. Raverty, p. 799-802) ; à la suite de sa défaite par les Mongols, son fils Balbân fut vendu comme esclave ; acheté à Bagdad par un marchand de Bassora, il fut revendu en 1233 au sultan de Delhi Iltutmish (lui-même un Ilbar) et devint sultan à son tour. Les Ilberi paraissent avoir nomadisé dans le nord de l'actuel Kazakhstan. Pelliot (*art. cité*, p. 161-162) voyait en eux « un clan kiptchaq ».

[8] Les Mongols de Perse ont attaqué le nord de l'Inde à plusieurs reprises, s'emparant de Lahore en 1241, mais échouant devant Ucha en 1245. Les hostilités prirent fin à la suite d'un traité passé entre Hülegü et le sultan de Delhi (W. HAIG, *Cambridge history of India*, III, Cambridge 1928, p. 63, 65, 72, 73).

nous avons envahi avec puissance tous et chacun de leurs royaumes, possessions, cités, châteaux, et les avons dévastés à notre plaisir. Certains d'entre eux, toutefois, soutenus de la grâce des plus grands, ont apporté amicalement leur adhésion à notre excellence, et ils sont demeurés saufs avec tous ceux qui dépendaient d'eux; mieux, en tirant profit de nos faveurs[9].

Au bout d'un certain nombre d'années, dirigé par la puissance du Dieu vivant, nous nous sommes porté vers le pays de l'Orient; en premier lieu contre le sultan des Assassins, celui qui frappe avec les couteaux, pour lui signifier, eu égard aux exemples précédents, qu'il se hâte de se soumettre à notre souveraineté. Celui-ci, fier de ses châteaux situés sur les sommets de très hautes montagnes, et croyant avoir une armée suffisante, a eu la témérité de vouloir nous combattre. Son nom était Rukn al-Din (*Urcnedyn*). Nous l'avons fait disparaître de la surface de la terre avec tout son peuple, et nous avons rasé jusqu'à leurs fondations ses châteaux très forts, c'est-à-dire le château de Maimundiz (*Baymondeu*), le château d'Alamut (*Alamunt*) et tous les autres, au nombre de presque 150[10]. Ceci fait, nous avons fait parvenir notre commandement déjà mentionné aux rois et princes des Kurdes, parmi lesquels nous avons fait tuer quatorze rois et princes qui nous désobéissaient[11]. Après quoi, un certain temps s'étant écoulé, il nous a plu d'envoyer notre commandement au khalife de Bagdad comme aux précédents[12]. Celui-ci, se

[9]. Parmi les potentats cités précédemment, il en était qui s'étaient spontanément soumis aux Mongols sans y être forcés par les armes (tels les Ouigours et les Kirghizes); Gengis-khan les récompensait, notamment en donnant des épouses à leurs chefs, selon l'*Histoire secrète*.

[10]. Ces opérations ne se limitent donc pas à la région de l'Elbourz. Sur la campagne menée contre les Ismaîliens, qui auraient eu l'imprudence d'envoyer des affidés pour assassiner le qaghan, cf. M.G.S. HODGSON, « The Ismaîli state », dans *Cambridge history of Iran*, V, p. 478-482.

[11]. Sans doute faut-il inclure parmi ces rois et princes ceux qui régnaient sur Erbil, Akhlat, Mardin, Maiyafariqin, qui firent l'objet des campagnes citées ici.

[12] Selon Rubrouck, Bagdad était un des objectifs que visaient les Mongols. Mais Rashid al-Dîn nous apprend que la guerre n'intervint qu'après une longue négociation (*Histoire des Mongols de la Perse*, trad. Quatremère, I, p. 231 et suiv.) Le khan reprochait au khalife de n'avoir pas envoyé son contingent pour la réduction des forteresses des Assassins et

glorifiant de façon ridicule d'être de la race de Mahomet, le très néfaste pseudo-prophète, ainsi que le pape des Sarrasins, la tête du monde entier, n'hésitait pas à affirmer que le Créateur tout-puissant avait créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent uniquement pour ledit Mahomet et sa race[13]. Se fiant donc énormément à sa magnifique excellence, à ses trésors innombrables, à ses innombrables châteaux, aux multitudes de ses armées, il préféra nous combattre plutôt que d'obéir amiablement à nos commandements. Par la force du Dieu tout-puissant, nous l'avons vaincu en combat comme les autres rebelles et nous avons mis à mort, en les comptant, 2.000 milliers de ses guerriers, sans compter d'autres dont la multitude ne pouvait pas être dénombrée[14]. Cependant nous avons ordonné que le patriarche des Nestoriens, qui réside dans ladite cité de Bagdad, après avoir été séparé des Sarrasins, avec ses évêques, moines, prêtres, clercs et tous les chrétiens, soient laissés paisiblement dans leurs biens, en leur en conférant de plus grands, et qu'ils y résident en sécurité[15].

Apprenant donc cela, le sultan d'Alep et de Damas, frappé de terreur, voulant nous obéir, nous envoya son fils; son obéissance nous agréant, nous lui envoyâmes nos baillis dans ses terres en même temps que la tablette d'or qui est l'insigne de la plénitude de l'honneur[16]. Cependant peu après, tenté par la fortune du hasard, il

lui demandait de venir lui faire hommage ou de lui envoyer ses trois principaux ministres et de démanteler ses forteresses, tandis que le khalife lui offrait seulement de faire figurer son nom dans la *khotba*.

[13] La réponse dernière d'al-Mostas'im à Hülegü, telle qu'elle est résumée ici, correspond à peu près à celle qui est rapportée par Rashid al-Dîn.

[14] Le khalife avait effectivement envoyé son armée à la rencontre des Mongols. Elle fut anéantie (fin avril 1257). La ville fut assiégée et tomba le 10 avril 1258; l'Abbaside fut mis à mort dix jours plus tard.

[15] Hülegü fit en effet don au catholicos Makkikha II du palais du *dewatdar* pour en faire une église. Du fait que les chrétiens étaient épargnés, des musulmans vinrent se réfugier chez eux (J.M. FIEY, « Chrétiens syriaques entre Croisés et Mongols », dans *Orientalia christiana Periodica*, 197, 1974, p. 338).

[16] L'octroi d'une *païza* est d'ordinaire consenti à des représentants du qaghan, ambassadeurs ou dignitaires (l'inventaire après décès de Marco Polo lui donne le nom de *tola d'oro di commandamento*). Elle paraît ici marquer l'investiture conférée à un vassal.

se désista de son obéissance et devint notre ennemi. C'est pourquoi, tandis qu'il s'enfuyait, nous envahîmes ses terres et châteaux avec toute notre puissance; nous détruisîmes les cités d'Alep, Damas, Hama, *Haniz* (Homs?) Baalbek, Harran et *Baya*; et la tête du fuyard, qui avait été arrêté, nous avons ordonné de la pendre au-dessus de la porte de la cité de Tabriz en guise d'avertissement aux malintentionnés[17].

Ayant appris de façon certaine par Jean le Hongrois qu'ils étaient venus combattre les infidèles pour la sainte cité de Jérusalem, à cause de leur dévotion, nous avons fait rendre à leur liberté première, par les soins de ce même Jean, les Latins réduits en esclavage, ce que nous ne croyons pas devoir laisser ignorer à votre seigneurie[18]. Sachez d'autre part que notre excellence n'ignore pas que, bien qu'il y ait plusieurs rois chez les Chrétiens d'Occident, vous brillez par-dessus tous les autres d'un éclat exceptionnel parce que, seul de tous ceux qui, se réclamant du nom de chrétien, veillent diligemment au salut, vous avez eu soin de nous envoyer par vos fidèles messagers adressés à notre prédécesseur Güyük-khan, pour notre réconfort spécial, votre chapelle dédiée au nom de Dieu, en signe particulier d'amitié, pour l'honneur du Dieu vivant tout puissant, et cela bien que nous ne vous eussions pas encore envoyé nos ambassadeurs. Et de cette manière, alors que vous n'aviez encore rien reçu de nous, comme nous l'avons dit, vous nous avez signifié cela de telle façon que nous nous soucions de faire visiter votre majesté non seulement par nos lettres,

[17] Le sultan al-Nasir s'était enfui à l'approche des Mongols, mais il avait hésité à se confier aux Mamelouks, ses ennemis d'hier, et il finit par se livrer (ou être livré) à Hülegü qui aurait alors promis de le rétablir sur son trône, mais qui le fit mettre à mort après la défaite d'Aïn Jalûd. Un aperçu très complet des tergiversations de ce sultan et de son sort final, ainsi que des efforts de l'émir de Maiyafariqin pour bâtir une domination, auxquels Hülegü mit un terme (ci-dessus, n. 11), dans A.-M. EDDÉ, *La principauté ayyoubide d'Alep*, Stuttgart 1999, p. 162-192. Quant au nom de *Haniz*, serait-ce celui de Harim, près d'Antioche, dont la résistance nécessita un siège en règle?

[18] On peut supposer qu'il s'agit ici de croisés capturés et réduits en esclavage lors de la croisade de 1249-1254, restés captifs malgré les accords qui avaient prévu l'échange des prisonniers, et dispersés en terre d'Orient.

mais par nos messagers, ne négligeant pas de renouveler cette amitié par un lien plus fort.

En outre, nous voulons amicalement informer votre seigneurie qu'au début nous croyions que le pape, souverain pontife, était le roi ou l'empereur des Francs. Mais ensuite, nous étant plus diligemment informé, nous avons compris que celui-ci était un homme saint, priant Dieu pour toutes les nations, tenant sur terre la place du Misica-tengri (c'est-à-dire du fils du Dieu vivant)[19] lui-même, et chef de tous ceux qui croient au Christ et le prient. Ayant compris cela, nous avons ordonné de lui restituer la cité sainte de Jérusalem, encore détenue par les infidèles, avec toutes les dépendances de ce royaume, par les soins de notre fidèle et dévoué Jean, qui pratique la foi chrétienne, et dont nous sommes persuadé que le nom a déjà résonné à vos oreilles.

Cependant, comme nous avons coutume de préférer pendant les chaleurs de l'été les lieux froids des montagnes neigeuses, après avoir ruiné les gens d'Alep et de Damas et avoir consommé la plus grande partie des vivres et des herbages, il nous a plu de nous retirer quelque peu vers les montagnes de Grande-Arménie, en laissant dans lesdits lieux un petit nombre des nôtres pour détruire certains châteaux des Assassins qui subsistaient[20]. En considérant leur petit nombre, ces chiens de rats de Babyloniens[21], tendant furtivement leurs embûches, sortirent de leurs trous et les attaquèrent. Certains qui, à la vérité, à cause de leurs péchés, avaient violé nos commandements en envahissant les possessions franques, ont été écrasés par ces rats[21].

[19] *Misica* : le Messie. C'est ainsi que les khans appellent le Christ dans leur correspondance avec les papes.

[20] L'élimination systématique des Assassins se serait donc poursuivie après la chute d'Alamut et des places voisines : il s'agirait ici des châteaux tenus par la secte dans le Jebel Ansarieh, au sud d'Antioche. Il est exact que Hülegü n'avait laissé à Kitbuqa que de faibles effectifs : 10.000 hommes selon RÖHRICHT, « Etude sur les derniers temps », p. 636.

[21] Le terme de Babyloniens, qui désigne ici les Egyptiens (et leurs maîtres, les Mamelouks) vient de ce que, pour les Occidentaux, le nom de l'ancienne forteresse de Babylone d'Egypte continuait à être employé pour désigner le Caire.

Bien que les agissements de ces fautifs ne nous aient pas beaucoup affecté et que nous n'ayions pas subi de véritable dommage, nous avons toutefois l'intention d'accomplir bientôt et complètement notre dessein à l'encontre de ces chiens infidèles de Babyloniens et d'autres rebelles. Mais, à ce que nous avons appris, s'ils sont chassés de la terre, ils peuvent trouver refuge sur les eaux de la mer. Aussi nous sommes-nous soucié de réveiller votre puissance pour que vous, qui êtes seigneur des côtes de la mer sur l'autre rive, vous vous préoccupiez d'interdire ce refuge à ces dits chiens d'infidèles, nos ennemis et les vôtres, en faisant exercer par vos sujets une surveillance diligente sur mer grâce à des navires armés, de telle sorte qu'ils ne puissent pas échapper à nos mains faute de force navale[22].

Portez-vous bien éternellement et sans fin en Mengutengri (c'est-à-dire dans le Dieu vivant). Faites-nous savoir votre volonté à ce sujet et à d'autres, aussi vite que possible, s'il vous plaît, par vos envoyés spéciaux accompagnant les nôtres. Donné dans la cité de Maragha[23], l'an 10[e] (?)[24], an du Chien (*Nochoe*), le 10 avril.

La lettre de Hülegü à Saint Louis paraît avoir été écrite directement en latin à partir d'un original mongol, sans intervention d'une langue telle que le persan, utilisé habituellement par les chrétiens orientaux. Ce latin est à la fois lourd, surchargé de superlatifs et d'expressions pompeuses, et savant : le vocabulaire en est riche et recourt même à des termes rares. Il est permis de penser que celui qui l'a écrit -vraisemblablement le « notaire et interprète » Richard, à qui nous devons la relation écrite en 1274 à l'intention du concile- a travaillé en collaboration avec les gens de la chancellerie mongole. Ceci expliquerait comment la phra-

[22] Les Orientaux avaient sans doute été impressionnés par l'importance de la flotte que Saint Louis avait rassemblée pour sa croisade ; mais le roi ne disposait en fait sur la Méditerranée que du seul port d'Aigues-Mortes et avait dû noliser des navires confiés à des amiraux génois.

[23] Maragha, en Azerbeijan, résidence habituelle des Il-khans.

[24] On voit mal à quel point de départ correspond la « 10[e] année ». Nous nous rallierons à la conclusion de M. Meyvaert (p. 247-248), qui propose d'y voir la dixième année du gouvernement de Hülegü, en partant de sa désignation et non de sa prise de possession. effective.

se qui ouvre le préambule est tout simplement le début de l' *Epitre aux Hébreux* de saint Paul, qui introduit le texte de la révélation que Gengis-khan avait reçue du chaman Kökötchü (le *Teb-Tengri*), tandis que le formulaire de la lettre elle-même obéit aux habitudes mongoles en commençant par l'invocation au Ciel éternel (*Möngke tengri-yin kütchün-dür*), que suivent le nom du khan et celui du destinataire. On ne s'étonne pas de trouver dans tout son développement la liste des princes qui avaient été châtiés de leur incrédulité à l'égard du mandat céleste conféré au *qaghan*, liste que Joinville avait mentionnée en analysant la lettre d'Oghul Qaïmish, ceci pour confirmer la réalité de ce mandat : une liste qui nous renvoie au temps de Gengis-khan, les souverains cités étant d'ailleurs parfaitement inconnus du roi de France.

Mais le rédacteur passe ici fort habilement à l'évocation de l'adhésion que le roi de France aurait donnée spontanément à l'ordre voulu par les Mongols. Ceci nous renvoie à la mission confiée par Saint Louis en 1249 à André de Longjumeau, cette mission dont Möngke, dans la lettre qu'il avait donnée à Rubrouck, donnait une interprétation bien moins favorable : elle revient brusquement à l'actualité. L'envoi de la fameuse tente-chapelle d'écarlate emportée par André est ici interprétée comme une marque d'amitié qui aurait été fort appréciée. Le texte de la lettre de Hülegü, après un préambule qui exprimait des menaces, se garde de faire explicitement mention d'une soumission ou d'un tribut : il insiste sur l'amitié que le roi de France a voulu témoigner aux Mongols et qui mérite d'être récompensée par leurs faveurs. D'autant qu'il s'est de lui-même placé dans la situation d'un prince obéissant à l'ordre établi par le Ciel sans avoir reçu d'ultimatum.

C'est donc l'ambassade d'André de Longjumeau qui est interprétée de la sorte, et Hülegü reprend à son compte l'attitude bienveillante envers le roi de France manifestée quelque quinze ans plus tôt par Eljigideï. Mais il est permis de penser que cette attitude a été au moins en partie dictée par l'évolution des évènements et par la situation militaire et politique qui a suivi 1260.

Le khan présente les épisodes qui ont marqué sa campagne de Syrie à son avantage, et sa version diffère parfois de ce qu'ont rapporté les historiens. Ainsi affirme-t-il que le sultan d'Alep a été rattrapé et décapité par son ordre, en négligeant de dire que

l'Ayyûbide avait fait à nouveau acte de soumission envers lui pour éviter de tomber aux mains des Mamelouks et que c'est seulement ensuite qu'il avait ordonné son exécution[25], et il n'est pas certain qu'il avait donné à son général Kitbuqa l'ordre de respecter les territoires francs, ce qui lui permet de présenter ici la défaite d'Aïn Jalûd comme la conséquence d'une désobéissance (il s'agit du sac de Sidon, qui avait été en fait provoqué par une attaque inconsidérée menée par le seigneur du lieu contre un neveu de Kitbuqa qui y avait perdu la vie). Il minimise l'importance de cette défaite - qui avait cependant permis aux « Babyloniens » (c'est-à-dire au sultan d'Egypte) de prendre le contrôle de la Syrie - et il annonce son intention de poursuivre l'anéantissement de ceux-ci. C'est pour cela qu'il envisage d'obtenir la coopération du roi de France dont les escadres, qui avaient sans doute fait grande impression sur les Orientaux[26] interdiraient aux Mamelouks de prendre la fuite par mer. On sait qu'en fait Hülegü allait se trouver empêché de reprendre sa guerre avec l'Egypte par la lutte qu'il devait mener contre ses cousins gengiskhanides ; mais la participation des Francs à cette guerre lui paraissait fort utile, comme elle devait le paraître à ses successeurs. L'intérêt stratégique d'une telle alliance, et la place prise par les sultans d'Egypte parmi les adversaires des Mongols se révèlent donc dès cette époque comme un élément essentiel de la politique des Ilkhans.

Mais cette coopération se situe dans une nouvelle perspective. Hülegü explique au roi de France qu'il a compris ce qu'étaient la structure politique de l'Occident chrétien et le rôle de la Papauté, et qu' il en a déduit que c'était à cette dernière qu'il convenait de faire restituer Jérusalem et tout ce que Saladin avait enlevé au royaume franc - ce qui correspond à ce que lui-même avait fait précédemment dans le cas de la principauté d'Antioche. Il ne semble pas que ce projet ait déjà été le sien au début de 1260, quand il avait entrepris sa campagne ; mais ce devait désormais être une donnée fondamentale de l'attitude des Mongols : en 1300-1302, quand Ghazan conquit la Syrie, il

25. Ci-dessus, n. 17.

26. Rappelons que la mise sur pied de la flotte royale, confiée cette fois à un amiral français, en 1270, représenta un effort considérable.

ne manqua pas de proposer la restitution de la Terre Sainte aux rois de l'Occident[27]

Qui avait été l'inspirateur de cette nouvelle politique ? On ne discerne pas ici s'il y eut une intervention des chrétiens orientaux vivant dans le domaine mongol, quelle qu'ait été l'attitude extrêmement favorable de Hülegü et de sa femme, la chrétienne Doquz-khatun (lesquels furent surnommés un « nouveau Constantin » et une « nouvelle Hélène » par leurs sujets chrétiens), à l'égard de ceux-ci. On peut néanmoins constater que nombreux ont été les chrétiens à être appelés des postes importants au temps des premiers souverains mongols ; parmi leurs conseillers pouvaient donc figurer des chrétiens appartenant aux différentes confessions du christianisme oriental que nous pouvons supposer *a priori* favorables à une entente avec les Latins[28]. Mais nous en sommes ici réduits aux hypothèses : c'est par la suite qu'on verra tel *archaon* (le mot désigne un membre notable de la communauté chrétienne), voire un prélat comme l'Ouigour Bar Sauma, « visiteur d'Orient » envoyé par l'Il-Khan au pape, participer aux négociations relatives à cette alliance.

Mais la relation écrite par le notaire Richard pour le concile de 1274 attribue le mérite de la nouvelle orientation de la politique mongole à l'égard des Francs aux Dominicains et particulièrement à David d'Ashby : celui-ci avait rejoint la cour du khan dans le courant de 1260 et, nous dit-on, lui et ses frères avaient eu de nombreux entretiens avec Hülegü, lui exposant la foi catholique, la dignité éminente de la Papauté et celle des rois francs. C'est eux qui auraient obtenu l'exemption d'impôts pour le clergé (en fait elle avait déjà été accordée à tous les clergés par Gengis-khan, et étendue au Proche-Orient au temps de Rabban-ata) et

[27] J. RICHARD, « D'Älgigidäi à Gazan : la continuité d'une politique franque chez les Mongols », dans *L'Iran face à la domination mongole. Etudes réunies et présentées par Denise Aigle*, Téhéran 1991, p. 57-69 (Institut français de Téhéran, Bibliothèque iranienne, 45) ; - , « Isol le Pisan, un aventurier franc gouverneur d'une province mongole ? », dans *Rashid al-Din memorial volume* (*Central Asiatic Journal*, 14, 1970), p. 186-194. L'engagement de restituer Jérusalem aux Francs figure également dans la lettre qu'Arghun envoya à Philippe le Bel : A. MOSTAERT et F.W. CLEAVES, *Les lettres de 1289 et 1305 des ilkhan Arghun et Öljeitü à Philippe le Bel*, Cambridge / Mass., 1962 (Harvard-Yenching Institute. Scripta mongolica, Monograph series, I).

[28] J.M. FIEY, *Chrétiens syriaques sous les Mongols. Il-khanat de Perse. XIII^e et XIV^e siècles*, Louvain 1975 (Corpus scriptorum christianorum orientalium, 362, Subsidia, 41).

la libération des esclaves francs. Or la lettre de Hülegü attribue le mérite de ces différentes actions à Jean le Hongrois, qui fut le porteur de ce message auprès de Saint Louis et fut ensuite reçu par le pape Urbain IV, lequel le cite nommément dans le bref *Exultavit cor nostrum* où il exprimait au khan mongol sa joie d'envisager sa prochaine conversion au christianisme[29].

Or nous savons, par le rapport du notaire Richard, que la mission envoyée par Hülegü au pape et aux rois chrétiens, mission à laquelle il appartenait lui-même, avait été interceptée par Manfred en arrivant dans le royaume de Sicile et renvoyée outremer. Aussi s'est-on posé la question du destin des lettres destinées au pape et aux rois d'Occident : celle qui avait été adressée à Saint Louis a-t-elle atteint celui-ci ? On pourrait penser que les ambassadeurs refoulés par Manfred avaient pu, ou du moins certains d'entre eux, arriver à Paris par un autre chemin. Mais ici intervient une information recueillie par la chronique du Frère Mineur d'Erfurt, selon laquelle une ambassade composée de vingt-quatre nobles mongols accompagnés de deux Dominicains avait été reçue à Paris, en 1262, par le roi de France auquel ils apportaient une invitation à se soumettre à la souveraineté mongole.Le roi aurait décliné cette invitation et renvoyé les ambassadeurs au pape. S'agissait-il, comme le supposent de bons historiens, d'une démarche du khan de la Horde d'Or, Berké, qui aurait voulu reprendre le programme de soumission de l'Europe à la domination mongole ? Nous pensons plutôt que Hülegü avait envoyé deux ambassades distinctes et que celle du Hongrois avait directement gagné Paris. Ce qui expliquerait pourquoi Jean n'avait pas apporté de lettre de l'Il-khan à Urbain IV, comme l'a remarqué Felicitas Schmieder[30].

[29] J. RICHARD, « Le début des relations entre la Papauté et les Mongols de Perse », dans *Journal Asiatique*, 237, 1949, p. 287-293. Le bref *Exultavit cor nostrum* a été publié par K. LUPPRIAN, *Die Beziehungen*, p. 216-219.

[30] Nous avions d'abord émis l'hypothèse que Jean le Hongrois avait réussi à échapper à la police de Manfred en raison de son rang infime (notre article cité note précédente), puis proposé une autre explication voisine de celle que nous avançons ici (« Une ambassade mongole à Paris en 1262 », dans *Journal des Savants*, 1979, p. 295-303, réimpr. dans *Croisés,missionnaires et voyageurs*, London 1983). M. Meyvaert pensait que la lettre de Hülegü avait pu ne pas atteindre Saint Louis et M. P. Jackson voit dans l'ambassade citée par la chronique d'Erfurt une démarche émanant de Berké : P.J. JACKSON, « The dissolution of

Mais quelle réponse fit le roi de France à la lettre de l'Il-khan ? Si nous retenons le témoignage du chroniqueur d'Erfurt, il aurait surtout été sensible à l'affirmation de souveraineté universelle revendiquée par le Mongol, qui lui demandait de se comporter en auxiliaire de la puissance mongole, prétention qu'il avait déjà précédemment écartée. Mais les perspectives nouvelles ouvertes par cette lettre - l'accent mis sur l'amitié que le souverain mongol affirmait exister entre eux, et surtout la promesse de restitution de Jérusalem aux chrétiens, qui tenait tant au cœur de Saint Louis - ne l'ont-ils pas au contraire favorablement disposé à l'égard des offres de Hülegü ? La coopération navale qui lui était demandée ne devait pas se matérialiser, mais les conversations se poursuivirent, et nous avons supposé qu'en vue de la croisade de 1270, un projet d'opérations combinées aurait pu déjà être envisagé entre Mongols et Francs[31].

Que David d'Ashby, en compagnie de l'un de ses confrères, ait fait partie de l'ambassade envoyée à Paris ou bien de celle qui devait se rendre auprès du pape, nous l'ignorons. Mais nous savons que les Dominicains ont continué à fréquenter la cour de l'Il-khan au temps du successeur de Hülegü, Abagha, en poursuivant leur activité missionnaire et en suivant le prince mongol dans ses campagnes. David, qui devait accompagner les envoyés mongols au second concile de Lyon, en 1274, a tiré partie de ses expériences pour rédiger, à l'intention du concile, un petit traité intitulé *Les faits des Tartares* écrit en français et accompagné d'illustrations (des « images peintes ») qui a malheureusement disparu en 1904 dans l'incendie de la Biblioteca Nazionale de Turin. Nous n'en conservons qu'un extrait dû à un érudit, A. Scheler, et qui a été remis en lumière par Clovis Brunel [32]. Ce

the Mongol Empire », dans *Central Asiatic Journal*, 22, 1978, p. 236, n. 228 (cf. D. MORGAN, *The Mongols*, 2e ed., Oxford 1991, p. 183-184 et R. AMITAI, « Mamluk perceptions of the Mongol-Frankish rapprochement », dans *Mediterranean historical revieuw*, 1992, p. 50-65). Cf. aussi Felicitas SCHMIEDER, *Europa und die Fremden. Die Mongolen im Urteil des Abendlandes vom 13. bis in das 15. Jhdt.*, Sigmaringen 1994 p. 90-93 et p. 328, n.

31. J. RICHARD, « La croisade de Saint Louis, premier 'passage général' ? », dans *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1989, p. 510-523, réimpr. dans *Croisades et Etats latins d'Orient. Points de vue et documents*, Aldershot, Variorum, 1992).

32. Cl. BRUNEL, « David d'Ashby ; auteur méconnu des *faits des Tartares* », dans *Romania*, 79, 1958, p. 39-46.

texte paraît avoir été consacré à un bref tableau des lois gouvernant les Mongols, de leurs mœurs et surtout des usages en vigueur dans leurs armées, tels qu'ils ont été vus par un témoin oculaire.

Il s'ouvre ainsi : **«Ici commence l'écrit des Faits des Tatars, par frère David d'Ashby, de l'ordre des Prêcheurs: comment ils vivent et comment ils vont en ost, comment ils campent; comment ils assiègent châteaux et forteresses et comment ils reçoivent ceux qui se rendent à eux. On doit savoir tout au commencement qu'entre toute cette maudite gent des Tatars il n'y en a qu'un seul qui soit le chef par-dessus tout, à qui obéissent tous ceux qui sont au monde. Ils l'appellent le roi du monde entier, seigneur de toutes les créatures qui vivent sur la terre. Et quand celui-ci meurt, tous les grands seigneurs du lignage s'assemblent et élisent le plus sage et le plus vaillant qu'ils puissent trouver, à qui tous doivent obéir comme à ses ancêtres. Ils n'ont pas de loi pour leur dire comment ils doivent adorer Dieu ni comment ils doivent se comporter dans ce siècle, comme les Juifs, ou les Sarrasins, ou les Chrétiens, et ils ne savent adorer les idoles que par ce qu'ils ont appris; mais ils se conduisent selon leur conscience, et ils ont institué entre eux des établissements et des commandements.**

Voici les commandements qu'ils ont: le premier commandement qu'ils ont, c'est que chacun sache faire des armes comme celles dont ils se servent, c'est à savoir des arcs turquois, des boucliers, des flèches, des cuirasses et autres choses de ce genre dont ils usent».

Suit une série de chapitres dont nous n'avons que les titres : d'abord cinq autres « commandements » ; puis « comment ils vivent ; leur bétail ; comment ils jugent ; les messagers ; les tentes ; comment on garde le camp (*la herberge*) ; comment ils le lèvent ; comment ils entrent dans les (tentes ?) [33] ; d'une autre manière d'entrer ; comment ils attirent les gens ; comment ils entrèrent en Egypte ; de la manière de combattre ; comment ils assiègent châteaux et forteresses ; comment la cité d'Alep fut prise ; combien

[33] Nous suivons ici l'interprétation de Cl. Brunel : le texte porte « cntrent es articles » dont on voit mal la signification. Il pourrait s'agir des règles qui présidaient à l'entrée dans les tentes mongoles, objet d'interdits que signalent les voyageurs.

de temps ce château fut assiégé ; comment ils reçoivent les gens ; comment ils entrent dans les provinces ; comment les gens se rendent à eux ». Scheler a noté la présence de sept illustrations dont l'une représentait un arc « turquois », c'est-à-dire l'arc cintré dont se servaient les nomades orientaux. Leur perte est d'autant plus regrettable que très rares sont les relations émanant de voyageurs qui aient été accompagnées de dessins exécutés par ceux-ci et non par des dessinateurs occidentaux qui interprétaient leur témoignage à leur manière.

Un seul chapitre nous a été conservé ; c'est celui qui est relatif à la levée du camp (*Comment ils se remuent*) : **«Or vous avez ouï comment ils campent et comment ils se font garder de jour et de nuit dans leurs camps. Et sachez qu'ils restent aussi silencieux de nuit comme de jour que des moines dans leur cloître. Vous n'entendez jamais un homme crier ni un cheval hennir, car les chevaux sont tous châtrés, sauf ceux qui restent dans le haras. Or je veux vous dire comment ils lèvent les camps et en quelle manière tous les gens de l'armée savent quand ils doivent abattre leurs tentes et faire leurs bagages. Car là où la tente du seigneur est plantée avec une grande bannière, il y a là un *timbre* [34] extraordinaire, comme je vous le décrirai et vous le montrerai en cette figure [35].**

C'est comme une très grande coupe (*une grandesime siffle*) d'airain ou de cuivre; ils font étendre dessus un grand cuir à la manière d'un tambour (*d'un tabor de rivière*) qui s'appuie sur quatre pieux jusqu'à la ceinture d'un homme, ainsi que je vous l'ai montré dans la figure précédente [36],

[34] Le mot de *timbre*, au Moyen Age, désigne un objet sonore que l'on frappe (cloche ou tambour) ; notre texte emploie pour désigner ce même instrument un mot rare (le *Dictionnaire* de Frédéric Godefroy ne le connaît que par le passage cité ici), *siffle*, que les lexicographes font venir du latin *sibilare*, avec le sens de « siffler ». Il nous semble qu'il convient de le rapprocher d'un mot que le *Glossarium* de Du Cange cite d'après un texte anglais (et David d'Ashby était Anglais), *siffuls*, s'appliquant à un récipient de forme circulaire, servant de mesure de grains. On le retrouve sous la forme *siffe* dans W. Rothwell, *Anglo-Norman dictionnary*, London, 1992, p. 710.

[35] Scheler précise : « cette figure est parfaitement conforme à la description »..

[36] Nous devons à Mlle Isabelle Ragnard l'interprétation de ce passage : la *siffle* se présente sous la forme d'une grande coupe de bronze ou d'airain dont l'ouverture est recouverte d'une membrane de cuir, et qui est soutenue par quatre pieux, le tout s'élevant jus-

et quand le chef veut lever le camp, il commande après la minuit, que l'on frappe ce timbre, et celui qui en est chargé tient deux masses de bois à deux mains, comme je vous l'ai montré, et il frappe, tant qu'il lui reste haleine. Et sachez que c'est une chose extraordinaire, car on peut facilement l'entendre d'une lieue. Aussitôt, grands et petits harnachent leurs chevaux et font leur bagage (*troussent lor harnois*) Après un bon moment, on frappe le timbre pour la seconde fois; alors ils abattent leurs tentes et empaquettent tout ce qu'ils ont. C'est alors que s'assemblent les *domas* [37] et ceux qui sont de garde dehors (*al trere* ou *treve dehors*), qui vont à l'avant-garde, et après eux les autres dans leur ordre, jusqu'au seigneur qui vient en dernier ou bien au milieu, selon le lieu où il était campé. Alors on frappe le timbre pour la troisième fois et l'avant-garde se met en route, et tous les autres après, très bien et très en ordre. Et là vous n'entendriez ni cri ni autre bruit que celui des pieds des chevaux, car personne n'ose braire ni crier au lever du camp, et aucun homme ne peut chevaucher devant un autre s'il n'en a pas reçu l'ordre des *domas*.

Quand ils ont mené le camp de cette manière, il y a des gens qui sont chargés de chercher par toute l'armée pour recueillir les choses que l'on oublie. Les uns rassemblent toutes les bêtes, les autres les vêtements et toute espèce de bagage, et, s'ils trouvent quelque chose de ce genre, ils les gardent et les apportent avec eux après le camp, et ceux qui ont perdu quelque chose le demandent à ces trouveurs et amènent des témoins et des garants. Ainsi récupèrent-ils toutes les choses oubliées et perdues en fournissant des garants [38]».

qu'à 1m20 environ. Il s'agit donc d'une sorte de très grande timbale posée sur le sol, que le musicien frappe à l'aide de deux baguettes de forte taille (d'où l'expression de « masses »). La comparaison avec un tambour (*tabor de rivière*) confirme cette interprétation.

37. Dans son *Dictionnaire de l'ancien français*, Frédéric Godefroy rapprochait ce mot, emprunté à notre texte, de celui qui désignait le « semainier » dans tel chapitre de chanoines. Cl. Brunel a rejeté cette interprétation, qui ne serait peut-être pas totalement à écarter, des guerriers ayant pu être chargés à tour de rôle de la discipline du camp.

38. C'est encore Brunel qui rapproche ce passage de celui de Marco Polo (chapitre 94) où est cité le « baron », appelé *bularguci*, qui était le « gardien des choses qui n'ont point de maître » et à qui, à la cour du grand-khan, on venait redemander des objets perdus.

La description si vivante que nous donne David d'Ashby est un témoignage de plus de l'étonnement que suscitaient chez les Occidentaux la discipline de l'armée mongole et la minutieuse organisation de celle-ci. L'expression de « malite gent » qui figurait dans le prologue ne doit sans doute pas être prise comme une marque d'hostilité, mais plutôt comme montrant l'incompréhension qu'il leur arrivait d'éprouver. Mais David d'Asbhy avait eu le temps de se familiariser avec les habitudes mongoles...

Car désormais, et nous en avons la preuve par la présence parmi les Tartares du notaire Richard qui servait d'interprète au khan, du groupe de Dominicains auquel appartenait David d'Asbhy, du Hongrois Jean et d'autres sans doute, ce sont des Occidentaux que nous voyons vivre en commensaux des Mongols.

Ces mercenaires francs qui avaient si longtemps servi les sultans de Turquie et dont, nous dit-on, les Tartares avaient voulu interdire l'emploi par les dynastes musulmans, nous les retrouvons désormais dans l'entourage des Mongols. Ils portent des titres, comme celui de porte-carquois (*qortchi*), qui font état de fonctions au sein de la garde du khan. Ils occupent des situations en vue auprès du souverain qui les utilise en particulier quand il envoie des ambassadeurs en pays franc. Ils informent ainsi les Mongols sur leurs compatriotes.

Cette présence franque remonte déjà à un certain nombre d'années, mais il ne s'était d'abord agi que d'aventuriers peu recommandables . En 1240, on avait arrêté non loin de Vienne un Anglais qui servait d'espion aux envahisseurs ; son interrogatoire avait révélé que, banni de son pays pour ses méfaits, il avait gagné Acre où il s'était ruiné au jeu ; il avait ensuite mené une vie errante à travers la Syrie intérieure pour finalement être recruté par les Mongols[39]. Rubrouck a connu un clerc d'Acre, Théodule, qui se faisait appeler Raymond, et qui avait quitté en 1249 l'ambassade d'André de Longjumeau et s'était rendu après de Möngke en se faisant passer comme un envoyé du Ciel ; étant entré au service mongol, il s'était vu charger d'une mission diplomatique et c'est à Nicée qu'il avait été démasqué[40]. De tels aventuriers représen-

[39] Matth. Paris, V, p. 274.

[40] Les aventures de ce personnage sont racontées par Rubrouck (trad. Kappler, p. 168-170)

taient sans doute encore des cas exceptionnels ; mais dans les années 1260, leurs émules deviennent plus nombreux. Parmi les esclaves francs libérés par ordre de Hülegü, anciens combattants des armées croisées, il est vraisemblable que certains ont opté pour servir dans les rangs de ces Mongols qui appréciaient leurs qualités guerrières. Et des Francs ont aussi été employés dans d'autres fonctions. On pense à Isol le Pisan, à Buscarel de Ghizolfi, qui feront de belles carrières à la cour mongole à la fin du XIII[e] siècle[41].

Ils nous intéressent spécialement ici en ce que c'est eux qui vont désormais servir d'intermédiaires entre les Mongols et les Francs. On peut faire également état de la présence de religieux franciscains ou dominicains qui cherchent à opérer un rapprochement entre les Eglises orientales et Rome, tout en travaillant à l'évangélisation des Mongols[42] ; il faut aussi tenir compte de ce que les marchands occidentaux, en particulier génois et vénitiens, tendent désormais à se passer de l'intermédiaire des marchands orientaux en allant se procurer les denrées qu'ils recherchent dans les marchés des pays gouvernés par les Mongols ou auxquels on parvient en passant par ceux-ci, que ce soit dans l'Inde ou en Chine : en 1264, on les trouve formant une petite colonie à Tabriz, où ils se procurent les denrées provenant de pays plus lointains. Par la suite, ils tendront à se passer de l'intermédiaire de leurs homologues orientaux et pénétreront plus profondément en pays « tartare »[43]. La fréquentation de ces pays par les Francs est désormais un fait acquis, quelle que soit la nature de leur activité, et ces hommes sont des agents tout trouvés de la nouvelle politique d'alliance qui s'est définie à partir de 1262.

Ces relations vont se traduire par des échanges d'ambassades, par de véritables conversations d'états-majors tendant à élaborer le plan d'opérations militaires communes. Il ne saurait entrer dans

41. Sur Isol (Pericciolo Bofeti di Anastasio), cf. ci-dessus, n. 27. Sur Buscarello, cf. L. PETECH, « Les marchands italiens dans l'empire mongol », dans *Journal Asiatique*, 250, 1962, p. 562-565, et M. BALARD, « Sur les traces de Buscarelo de Ghisolfi », dans *Dei Gesta per Francos. Etudes sur les croisades dédiées à J. Richard*, ed. M. Balard, B.Z. Kedar et J. Riley-Smith, Aldershot 2001, p. 71-78.

42. Nous nous permettons de renvoyer à notre livre *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Age*, 2[e] éd., Rome 1998.

43. L. PETECH, *art. cité*, p. 560.

notre propos de suivre tous ces efforts qui, finalement, n'aboutiront pas à des résultats durables. L'éloignement des principaux centres de décision, les implications des problèmes politiques autres que la lutte à mener en commun contre le sultanat mamelouk d'Egypte — qu'il s'agisse des querelles internes de la dynastie gengiskhanide ou des guerres menées à propos du royaume de Sicile — rendaient fort difficile la mise au point de plans d'opérations combinées.

Il faut aussi tenir grand compte de l'affaiblissement des Etats latins d'Orient sous les coups de Baîbars et de ses successeurs, à partir précisément de 1263, date des premières campagnes de ce sultan contre le royaume de Jérusalem, et aussi des coups très sévères portés par eux au royaume d'Arménie ; ils font que les Francs d'Orient ne peuvent plus songer à mener une politique indépendante de celle des souverains occidentaux. L'alliance franco-mongole était venue trop tard pour sauver les états latins : seul le roi de Chypre devait apporter une contribution militaire, à la mesure des forces de son petit royaume, à la campagne menée par Ghazan en Syrie[44]. Cette alliance allait prendre essentiellement sa place dans les projets de croisade[45].

[44] La flotte chypriote opéra des débarquements dans le Delta et sur la côte libanaise, avec l'aide du seigneur de Gibelet (qui avait jusque là conservé sa seigneurie), et un détachement occupa l'île de Rouad.

[45] Antony LEOPOLD, *How to recover the Holy Land ? The crusade proposals of the late thirteenth and the early fourteenth centuries*, Aldershot 2000 ; D.MORGAN, *The Mongols*, p. 183-187.

14. L'ARRIÈRE-PLAN ORIENTAL D'UN SIÈCLE DE CROISADES

La recherche d'un allié dans la personne d'un souverain supposé chrétien ou susceptible de le devenir « au-delà de la Perse et de l'Arménie » a-t-elle tenu une place importante dans la pensée des Francs de Terre Sainte dès le XII[e] siècle, ou ne s'est-elle manifestée que plus tard ? Il nous a semblé que cette idée est venue à la faveur des contacts noués par ceux-ci avec les chrétiens orientaux qui connaissaient l'existence des chrétientés de l'Asie centrale, parfois de façon confuse, et que c'est ceux-ci qui ont été à l'origine de cette recherche comme de sa poursuite après l'apparition des Mongols. Ce sont les Arméniens de Petite-Arménie, les Constant, Héthoum et Smbat, qui paraissent avoir envisagé les avantages stratégiques que représenterait une association avec la puissance mongole, et c'est dans l'entourage d'un Eljigideï, puis dans celui de Hülegü, que s'esquisse l'idée d'une coopération des Francs avec cette puissance qui ressent d'ailleurs ses limites du fait de l'absence d'une composante navale dans ses armées. Et ce sont les Mongols qui font ici les premières avances.

Il n'empêche que, depuis le milieu du XII[e] siècle jusque dans la seconde moitié du XIII[e] une alliance de ce genre a été considérée comme possible et que, pour les Francs de Terre Sainte, elle est apparue à certains moments comme un espoir réalisable. A vrai dire, les potentats dont ils attendaient une aide contre leurs voisins musulmans leur sont longtemps apparus comme des figures semi-mythiques, et on ne voit pas que les Latins aient fait de grands efforts pour obtenir la matérialisation des espoirs que l'on aurait pu mettre en eux. Le Prêtre Jean de 1145, Ye-liu Ta-che, était bien un adversaire des Seljuqides ; mais les Latins n'avaient entendu parler de lui que par des informateurs occasionnels, et il ne semble pas qu'au moment où la Seconde Croisade allait prendre forme on ait pensé, du côté occidental, à prendre contact

avec lui. Or c'est Otton de Freising, lequel allait commander un des corps de l'armée allemande durant sa traversée de l'Asie mineure, qui avait recueilli de l'évêque de Gabala les informations relatives au Prêtre Jean ; il aurait été particulièrement bien placé pour faire connaître à son parent, le roi Conrad III, une possibilité de cette nature. Il n'en fait pas le moins du monde état dans sa chronique.

Le « roi David », si nous ne nous trompons pas en admettant que son image, prolongeant celle du conquérant de Tiflis et du défenseur des passes causasiennes, ait elle aussi flotté sur un Orient mal défini, était une figure plus familière aux Latins, et ceux-ci avaient suivi avec intérêt les campagnes de David II de Géorgie contre les Turcs ; mais ce n'est qu'au temps de la Cinquième Croisade, qu'une coopération s'est esquissée, sans d'ailleurs se matérialiser, entre les Géorgiens et les Francs.

La *Relation de David*, qui fut mise en rapport, au moins dans le « vulgaire », avec la figure du Prêtre Jean, fit croire à l'existence d'un puissant roi chrétien qui entendait se porter au secours de croisés et du royaume de Jérusalem ; nous avons vu quelles confusions s'étaient introduites à propos des campagnes menées respectivement par un chef naïman, par le sultan de Kharezm et par Gengis-khan lui-même, pour donner l'idée d'un vaste mouvement dont Jérusalem aurait été l'objectif. Mais ici encore, le rôle des Francs a été purement passif : ayant recueilli des informations de source probablement mésopotamienne et chrétienne, ils ne paraissent pas avoir recherché une prise de contact avec cet allié inespéré. Et presque aussitôt, celui-ci avait disparu de la scène orientale.

Cet apparent désintérêt nous paraît s'expliquer par le caractère très vague des notions qu'ils avaient sur cet « Extrême Orient » qui, pour eux, commençait au-delà du Tigre, sinon même de l'Euphrate. La *Relation* leur donnait un tableau de ce qu'étaient les "royaumes" recouverts par l'invasion mongole, là où ils ne connaissaient guère jusque là que les noms de Perse, de Médie, d'Inde, venus de l'Antiquité dans un contexte géographique peu consistant ; la *Lettre du Prêtre Jean* ne donnait pas davantage de lumière sur tout cet ensemble. Tout au plus avait-on désormais la notion que le monde ainsi révélé avait des dimensions inattendues, et qu'il existait des potentats chrétiens, et plus précisé-

ment nestoriens, au sein de cet univers. Il a fallu ici les missions confiées par Innocent IV aux religieux qu'il envoyait aux Mongols, aux princes musulmans et aux dignitaires chrétiens d'Orient, et la rédaction par ceux-ci de relations de voyage comportant des informations de caractère surtout ethnographique, mais aussi politique, pour que se dégageât un tableau plus consistant de ce qu'étaient l'Orient mongol et la puissance du grand-khan. Ces informations ont largement circulé : des recueils comme les *Chronica majora* de Mathieu Paris ou le *Speculum* de Vincent de Beauvais y ont contribué.

Certes, ce tableau n'était pas toujours encourageant. Simon de Saint-Quentin avait constaté, non sans regret, l'effondrement d'une Turquie seljuqide où les Chrétiens d'Occident avaient noué des sympathies ; il avait recueilli les doléances des peuples chrétiens réduits à la condition de sujets des Mongols ; il avait découvert les atrocités commises par ces derniers et fait l'expérience de la morgue des conquérants ; l'idée d'une entente avec ceux-ci lui était apparue comme un leurre tendu aux Croisés pour les détourner d'une intervention en pays soumis aux Tartares. Mais d'autres témoignages allaient dans un autre sens, et ici c'était aux chrétiens orientaux, surtout ceux de Mésopotamie, lesquels avaient accueilli la conquête mongole comme entraînant un allègement de la situation qui leur était faite sous la domination des Musulmans, qu'étaient dues les premières tentatives d'un dialogue entre les Latins de Terre Sainte et les « Tartares ». L'établissement de relations de toute nature entre la Perse mongole et les dépendances orientales de la Chrétienté latine allait faire intervenir de plus en plus dans ces relations les Occidentaux qui fréquentaient à divers titres le monde mongol .

Curieusement, et sans que, semble-t-il, les contemporains aient fait ce rapprochement, la notion d'un Extrême-Orient bien disposé envers la Chrétienté et prêt à soutenir ses établissements orientaux, auquel on prêtait un respect certain pour les Lieux Saints (ce qui n'était pas tout-à-fait illusoire), que l'on rencontrait en 1145 ou en 1221, notion qui se traduisait par l'image d'un Prêtre Jean sans réelle consistance, commençait à se transformer en réalité. Mais, nous l'avons vu, les premières tentatives, celles auxquelles avait été associé André de Longjumeau, avaient ren-

contré des incompréhensions. Les perspectives qui s'ouvraient devant les gouvernants mongols de Tabriz n'étaient pas toujours accueillies avec faveur à la cour de Karakorum, moins sensible aux réalités de la situation au Proche-Orient qu'à l'exigence d'une soumission universelle au mandat conféré par le Ciel à Gengis-khan ; les initiatives du prince d'Antioche avaient scandalisé un légat pontifical.

L'alliance franco-mongole nécessitait une transformation des mentalités qui exigeait une meilleure connaissance réciproque. Et ce n'est que peu à peu, à la faveur des circonstances, que cette connaissance avait progressé.

Elle débouchait sur d'autres perspectives que celles d'une collaboration militaire contre un adversaire commun. L'ouverture de l'Asie aux marchands occidentaux ne s'était faite que très progressivement. Dans la première moitié du XIII[e] siècle, la Turquie seljuqide leur est devenue familière, puisqu'ils y ont acquis un quasi-monopole de l'exploitation des mines d'alun tout en se procurant cette laine de bonnet qui, si nous en croyons Simon de Saint-Quentin, contribuait fournir de coiffures les Occidentaux. La route d'Alep leur était elle aussi ouverte, mais il ne semble pas qu'ils se soient alors enfoncés plus loin dans l'intérieur. Cependant, dès avant 1264, ils sont arrivés à Tabriz, au moment où les frères Polo, par une autre voie et de manière assez imprévue, parviennent à Bukhara d'où ils gagneront la Chine, à l'invitation d'un dignitaire mongol. Ils ne tarderont pas à être suivis par bien d'autres[1], et la voie de mer qu'on atteint à travers la Perse leur deviendra familière, autant que celle par laquelle on gagne Bukhara et Samarkand.

Et c'est aussi aux missionnaires que s'ouvre tout un champ d'activité. Au temps de la conquête mongole, avant 1250, les Dominicains avaient atteint Tiflis et Bagdad ; ce sont les envoyés pontificaux, et Rubrouck après eux, qui ont ouvert la voie de l'Asie centrale ; encore ce dernier décourageait-ils les Dominicains venus de Terre Sainte de porter leur apostolat en terre mongo-

[1] La liste des Occidentaux qui parvinrent en Extrême-Orient et dont nous connaissons l'existence, qu'a dressée Folker REICHERT, *Begegnungen mit China, Die Entdeckung Ostasiens im Mittelalter*, Sigmaringen 1992, est instructive. On ne relève guère de voyages, autres que des déportations et des ambassades, avant 1260.

le. Mais la révélation d'un champ d'évangélisation et celle des possibilités d'accès à ces pays lointains a triomphé de toutes les hésitations. David d'Ashby s'est déjà installé à demeure auprès de l'Il-khan qu'il a accompagné dans ses campagnes ; ses confrères vont le suivre sur cette voie qu'emprunteront bientôt Riccoldo de Monte Croce et Jean de Montecorvino : celle de la Petite-Arménie, du Kurdistan, de la Mésopotamie, d'où il leur paraîtra aisé d'atteindre l'Inde, la Chine et l'Asie centrale[2]. C'est toute l'épopée du XIV^e^ siècle, celle des marchands, celle des religieux qui, par leurs écrits, feront acte de découvreurs de terres et de peuples nouveaux, qui devient ainsi possible.

[2] Nous avons présenté un exposé au colloque *Il codice cumanico e il suo mondo*, tenu à Venise en 2002, sur « Les missions au nord de la mer Noire. XIII^e^-XIV^e^ siècles ». Les conditions, ici, sont différentes, du fait de l'implantation déjà ancienne de colonies marchandes italiennes en Crimée et de leurs relations avec le monde russe.

BIBLIOGRAPHIE

En dehors des références occasionnelles qui sont données dans les notes infrapaginales, nous avons fait figurer ici les éditions et traductions des principaux textes auxquels nous avons eu recours en nous attachant essentiellement aux plus récentes, et les études consacrées, soit à ces textes, soit aux reconstitutions et analyses historiques portant sur l'histoire de l'Asie mongole et de l'Orient latin, les unes présentant un caractère général, les autres intéressant plus spécialement notre sujet. Nous n'avons pas voulu envisager une bibliographie complète. Parmi les travaux récents figurent en effet des ouvrages qui ont consacré à l'enquête bibliographique de véritables répertoires que nous avons signalés par un astérisque (*).

(1) Editions et traductions de sources

BORGHEZIO (Gino), « Un episodio delle relazioni tra la Santa Sede e i Mongoli (1274) », dans *Istituto di studi romani. Atti del IV convegno nazionale di studi romani*, I, Roma 1938, p. 319-331.

BRUNEL (Clovis), « David d'Ashby, auteur méconnu des 'Faits des Tartares' », dans *Romania*, 79, 1958, p. 39-46.

CLAVERIE (Pierre-Vincent), « Deux lettres inédites de la première mission en Orient d'André de Longjumeau », dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 158, 2000, p. 283-292.

GOSMAN (Martin), « La lettre du Prêtre Jean. Les versions en ancien français et en ancien occitan. Textes et commentaires », Groningen 1982.

Grigor of Akanc', *History of the Nation of the Archers*, ed. et trad. Blake (R. P.) et Frye (R. N.), dans *Harvard Journal of Asiatic Sudies*, 12, 1949, p. 269-399.

Histoire secrète des Mongols, trad. Marie-Dominique Even et Rodica Pop, Paris 1994 <à noter que les noms mongols sont rendus ici par leur équivalent français> ; une traduction allemande

a été donnée par Erich Haenisch, *Die Geheime Geschichte der Mongolen*, 2e éd., Leipzig 1948 ; une traduction anglaise par F. W. Cleaves, *The Secret History of the Mongols*, Cambridge, Mass., 1982. L'édition (avec traduction) due à P. Pelliot et L. Hambis ne comprend pas les chapitres auxquels nous avions à nous référer.

Hudud al-'Alam, trad. V. Minorsky, Oxford 1937.

Ibn Bibi : *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bibis*, trad. H. W. Duda, Copenhague 1959.

Jacques de Vitry : *Lettres de Jacques de Vitry* (1160-1240), *évêque de Saint-Jean d'Acre*, ed. R.B.C. Huygens, Leiden 1960.

Juvaini : Ata Malik Juvaini, *History of the world conqueror*, trad. J.A. Boyle, Manchester 1958, 2 vol.

Juzjâni : Minhaj al-Dîn Juzjâni, *Tabakat i-Nasiri*, trad. H.G. Raverty, Londres 1881, 2 vol.

Kirakos de Gandzak, trad. E.Dulaurier : « Les Mongols d'après les historiens arméniens », *Journal Asiatique*, 1851, p. 192-225 et 426-500.

LUPPRIAN (Karl-Ernst), *Die Beziehungen der Päpste zu islamischen und mongolischen Herrschern im 13. Jhdt. anhand ihres Briefwechsels*, Città del Vaticano 1981 (Studi e testi, 291).

Marco Polo : *La description du monde*, trad. L. Hambis, Paris 1955 (cf. aussi PAUTHIER).

Matth. Paris : *Matthaei Parisiensis monachi Sancti Albani Chronica majora*, ed. H.R. Luard, London 1873-1883, 7 vol. (Rerum britannicarum medii aevi scriptores, 57).

MEYVAERT (Paul), « An unknown letter of Hulagu, Il-khan of Persia, to King Louis IX of France », dans *Viator*, 11, 1980, p. 245-259.

MGH, SS : Monumenta Germaniae Historiae, Scriptores.

Nasawi : Mohammed en-Nasawi, *Histoire du sultan Djelal ed-Din Mankoberti*, ed. et trad. O. Houdas, Paris 1891.

Plancarpin : Jean de Plancarpin, *Histoire des Mongols*, trad. J. Becquet et L. Hambis, Paris 1965.

Rashid al-Dîn Tabib, *Histoire des Mongols de la Perse*, ed. et trad. Et. Quatremère, I (seul paru), Paris 1836 (Collection orientale).

RAYNALDUS (Odoricus), *Annales ecclesiastici ab anno 1198*, ed. J.D. Mansi, Lucques 1747-1756, 15 vol., réed. par A. Theiner, Bar-le-Duc et Paris 1864-1882, à la suite des *Annales* du cardinal Baronius.

Registres et Lettres des Papes du XIII^e siècle, publiés par l'Ecole française de Rome (*Grégoire IX*, par L. Auvray ; *Innocent IV*, par El. Berger ; *Alexandre IV*, par Bourel de la Roncière *et al.* ; *Urbain IV*, par J. Guiraud) (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

RODENBERG (Carl), *Epistolae saeculi XIII e regestris pontificum romanorum selectae*, vol. 1-3, Berlin 1883-1894.

Rubrouck : KAPPLER (Claude et René), *Guillaume de Rubrouck, envoyé de Saint Louis. Voyage dans l'empire mongol*, Paris 1985.

Simon de Saint-Quentin, *Histoire des Tartares*, ed. J. Richard, Paris 1965 (Documents relatifs à l'histoire des croisades, 8).

Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, Strasbourg, Mentelin, 1473 (cette édition, qui donne la version en 32 livres, est préférable à celle de Douai, datée de 1627, qui appartient à la version en 31 livres).

ZARNCKE (Friedrich), *Der Priester Johannes*, dans *Abhandlungen der philologisch-historische Classe der kgl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Bd. 7, 1879, p. 831-944, et Bd. 8, 1883, p. 1-186.<Cet ouvrage fondamental réunit les textes relatifs à la « légende du Prêtre Jean » avec les études de Zarncke sur ces textes>

(2) Etudes.

ALTANER (Berthold), *Die Dominikanermissionen des 13. Jhdts. Forschungen zur Geschichte der Kirchlichen Unionen und der Mohammedaner- und Heidenmissionen des Mittelalters*, Habelschwerdt 1924.

ALTUNIAN (G.), *Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern*, Berlin 1911.

BARTHOLD (Vasilii V.), *Turkestan down to the Mongol invasion*, trad. angl., 4^e éd. par C.E. Bosworth, London 1977.

BECKINGHAM (Charles F.), *The achievements of Prester John*, London 1966, réimpr. dans *Between Islam and Christendom*, London 1983.

BECKINGHAM (C. F.) et HAMILTON (Bernard), *Prester John, the Mongols and the Lost Tribes*, Aldershot 1996 <recueil de travaux anciens et récents, comprenant, outre l'étude précédente, les articles de Zarncke et Pelliot relatifs au Prêtre Jean>.

BEZZOLA (Gian Andri), *Die Mongolen in abendländischer Sicht (1220-1270). Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Bern-München 1974.

BOSWORTH (C.E.), *The medieval history of Iran, Afghanistan and Central Asia*, London, Variorum, 1977.

BOYLE (John Andrew), *Cambridge history of Iran, The Saljuq and Mongol Periods*, Cambridge 1968.

BOYLE (J.A.), « The Il-khans of Persia and the princes of Europe », dans *Central Asiatic Journal*, 20, 1/2, 1976, p. 25-40.

BRINCKEN (Anna-Dorothea von den), *Die « Nationes christianorum orientalium » in Verstandnis des lateinischen Historiographie*, Köln-Wien 1973.

BRINCKEN (A.D. von den), « Die Mongolen im Weltbild der Lateiner um die Mitte des 13. Jhdts. unter besonderer Berücksichtigung des 'Speculum historiale' des Vincenz von Beauvais O.P. », dans *Archiv für Kulturgeschichte*, 57, 1975, p. 117-140.

CAHEN (Claude), *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris 1940.

CAHEN (Cl.), *La Turquie préottomane*, Istanbul et Paris, 1988 (*Varia Turcica*, 7) <reprise sous une forme beaucoup plus développée du livre du même auteur publié sous le titre *Preottoman Turkey*>.

CHABOT (Jean-Baptiste), « Notes sur les relations du roi Argoun avec l'Occident », dans *Revue de l'Orient latin*, 2, 1894, p. 567-689.

EDDÉ (Anne-Marie), *La principauté ayyoubide d'Alep (579/1183—658/1260)* Stuttgart 1999 (Freiburger Islamstudien, Bd. 21)

FIEY (Jean-Maurice), « Chrétiens syriaques entre Croisés et Mongols », dans *Orientalia christiana periodica*, 197, 1974, p. 327-341.

FIEY (J.-M.), *Chrétiens syriaques sous les Mongols (Il-khanat de Perse, XIII^e-XIV^e siècles)*, Louvain 1975 (*Corpus scriptorum christianorum orientalium*, 362, *Subsidia*, 44).

FRANKE (Herbert), « Asien und Europa im Zeitalter der Mongolensturm », dans *Saeculum. Weltgeschichte*, 5, 1970, p. 1-68.

GROUSSET (René), *The Conqueror of the world*, trad. angl. par D. Sinor et M. Mac Kellar, Edinburgh and London 1967. ★

GROUSSET (R.), *L'empire des steppes*, Paris 1939 (trad. angl. par N. Welford, New Brunswick 1970).

GROUSSET (R.), *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris 1934-1936, 3 vol.

GUZMAN (Gregory G.), *Simon de Saint-Quentin and the Dominican mission to the Mongols* <présenté comme thèse à l'Université de Cincinnati en 1968, ce travail a été reproduit en microfilm à Ann Arbor en 1984. Nous n'avons pas pu le consulter, mais l'auteur en a tiré la matière de plusieurs articles qui complètent très utilement notre propre travail. On en trouvera la liste p. 75, n. 1, de ce livre>.

HALLBERG (Ivar), *L'Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Etude sur l'histoire de la géographie*, Göteborg 1907.

HAMBIS (Louis), « Saint Louis et les Mongols », dans *Journal Asiatique*, 258, 1970, p. 25-34.

HUMPHREYS (R.Stephen), *From Saladin to the Mongols : the Ayyubids of Damascus 1193-1260*, Albany 1977.

JACKSON (Peter), « The crisis in the Holy Land in 1260 », dans *English historical review*, 95, 1980, p. 481-513.

KLOPPROGGE (Axel), *Ursprung und Ausprägung des abendländischen Mongolenbildes im 13. Jhdt. Ein Versuch zur Ideengeschichte des Mittelalters*, Wiesbaden 1993 (Asiatische Forschungen, 122). ★

LE STRANGE (Guy) *The lands of Eastern Caliphate*, Cambridge 1905.

MORGAN (David), *The Mongols*, 2^e éd., Oxford 1990. ★

MORGAN (D.), « The Mongols in Syria. 1260-1300 », dans *Crusade and Settlement*, éd. P. W. Edbury, Cardiff 1985, p. 231-235.

MORGAN (D.), « The Mongols and the Eastern Mediterranean » dans *Mediterranean historical review*, 4, 1989, p. 198-211.

MÜNKLER (Marina), *Die Beschreibung Ostasiens in den Augenzeugenberichten des 13. Jhdts.*, Berlin 2000. ★

OHSSON (Constantin d'), *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz Khan juqu'à Timour Bey ou Tamerlan*, 2^e éd., La Haye-Amsterdam, 1834, 4 vol.

PAUTHIER (Guillaume), *Le livre de Marco Polo*, Paris 1865, 2 vol.

PELLIOT (Paul), « Les Mongols et la Papauté », dans *Revue de l'Orient chrétien*, 23, 1922-1923, p. 3-30 ; 24, 1924, p. 225-335 ; 28, 1931-1932, p. 3-84 <nous avons traité cette série d'articles comme formant l'ouvrage dont ils constituaient les premiers chapitres et qui resta inachevé, en utilisant la pagination continue donnée par l'auteur. Sur la genèse de cette entreprise, cf. p. 65, n. 17>.

PELLIOT (P.), *Notes on Marco Polo*, éd. posthume par L. Hambis, Paris 1959-1973, 3 vol.

PELLIOT (P.), *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, ed. L. Hambis, Paris 1949 (Oeuvres posthumes de Paul Pelliot).

PETECH (Luciano), « Les marchands italiens dans l'empire mongol », dans *Journal Asiatique*, 250, 1962, p. 549-574.

PRITZAK (Omeljan), « Die Karachaniden », dans *Der Islam*, 31, 1954, p. 17-68.

RACHEWILTZ (Igor de), *Papal envoys to the Great Khan*, London 1971.

REICHERT (Folker E.), *Begegnungen mit China : die Entdeckung Ostasiens im Mittelalter*, Sigmaringen 1992 (Beiträge zur Geschichte und Quellenkunde des Mittelalters, 15)★

RICHARD (Jean), « Le début des relations entre la Papauté et les Mongols de Perse », *Journal Asiatique*, 237, 1949, p. 291-297, réimpr. dans *Les relations entre Orient et Occident au Moyen Age*, London 1977.

RICHARD (J.), « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen-Age : Roi David et Prêtre Jean », dans *Annales d'Ethiopie*, 2, 1957, p. 225-244, rémpr. dans *Orient et Occident au Moyen-Age. Contacts et relations*, London 1976.

RICHARD (J.), *Histoire des Croisades*, Paris 1996.

RICHARD (J.), « La lettre du connétable Smbat et les rapports entre Francs et Mongols au milieu du XIIIe siècle », dans *Armenian studies. Etudes arméniennes. In memoriam Haig Berberian*, éd. D. Kouymjian, Lisbonne 1986, p. 683-696, réimpr. dans *Croisades et Etats latins d'Orient. Points de vue et documents*, Aldershot 1992.

RICHARD (J.), *La Papauté et les missions catholiques en Orient au Moyen Age (XIII^e^-XV^e^ siècles)*, 2^e^ éd., Rome 1998 (Collection de l'Ecole française de Rome, 33).

RICHARD J.), *Saint Louis, roi d'une France féodale, soutien de la Terre Sainte*, Paris, 1983.

ROBERG (Burkhard), « Die Tataren auf dem 2. Konzil von Lyon, 1274 », dans *Annuarium historiae conciliorum*, 5, 1973, p. 241-302.

RÖHRICHT (Reinhold), « Etude sur les derniers temps du royaume de Jérusalem », dans *Archives de l'Orient latin*, I, 1881, p. 617-652.

RONCAGLIA (Martiniano), « Frère Laurent de Portugal, OFM, et sa légation en Orient (1245-1248 env.) », dans *Bolletino della badia greca di Grottaferrata*, n.s., 7, 1959, p. 33-44.

RÜDT DE COLLENBERG (Wipertus H.), *The Rupenides, Hethumides and Lusignans. The structure of the Armeno-Cilician dynasties*, Lisbonne 1963.

SAUNDERS (John J.), *History of the Mongol Conquests*, London 1971.

SAUNDERS (J.J.), « Matthew Paris and the Mongols », dans *Essays in medieval history presented to B. Wilkinson*, ed. Sandqvist and Powicke, Toronto 1969, p. 116-132.

SCHMIEDER (Felicitas), *Europa und die Fremden. Die Mongolen im Urteil des Abendlandes vom 13. bis in das 15 Jhdt.*, Sigmaringen 1994 (Beiträge zur Geschichte und Quellenkunde des Mittelalters, 6)

SINOR (Denis), *Inner Asia and its contacts with medieval Europe*, London 1977.

SINOR (D.), « Les relations entre les Mongols et l'Europe jusqu'à la mort d'Arghoun et de Bela IV », dans *Cahiers d'histoire mondiale*, 3, 1956, p. 39-62.

SORANZO (Giovanni), *Il papato, l'Europa cristiana e i Tartari. Un secolo di penetrazione occidentale in Asia*, Milano 1930 (Pubblicazioni della Università cattolica di Sacro Cuore, 5, XII).

SPULER (Bertold), *Die Mongolen in Iran. Politik, Verwaltung und Kultur der Ilchanzeit. 1220-1350*, 3e éd., Berlin 1968.

VLADIMIRTSOV (B.Y.), *Le régime féodal des Mongols. Le féodalisme nomade*, trad. M. Carsow, Paris 1948 (Publications du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, 52).

VOEGELIN (Eric), « The Mongol orders of submission to European powers, 1245-1255 », *Byzantion*, 15, 1940-1941, p. 378-413.

YULE (sir Henry), *Cathay and the way thither*, nouv. éd. par Henri Cordier, London 1913-1916, 4 vol. (réimpr. 1967).